

ligne

10

Collectif  
de la ligne 10

# Frontières

13 61 MICHEL WOLFF

15  ZISKA LAROUGE

27  PAUL DUPUIS

33  DIDIER DE LA POTTERIE

39  VIVIANE MARTHE

45  ISABELLE DE VRIENDT

55  SYLVIE VAN MOLLE

63  JÉRÔME DUPONT

67  DOMINIQUE MICHIELS

73  ANAÏS DE BOCK

83  PASCAL DE BOCK

91  JEAN-CHRISTOPHE STEINBACH

101  ÉMILIEN HOMMÉ

Antarctica

1  
2  
3  
4  
5  
6  
7  
8  
9  
10  
11  
12  
13  
14  
15  
16  
17  
18  
19  
20  
21  
22  
23  
24  
25  
26  
27  
28  
29  
30  
31  
32  
33  
34  
35  
36  
37



Droits d'utilisation :

*FrontièreS* du Collectif de la ligne 10 est produit par ScriptaLinea et mis à disposition selon les termes de la licence *Creative Commons* [ texte complet sur [www.creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/2.0/fr](http://www.creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/2.0/fr) ]



ScriptaLinea, 2013.  
N° d'entreprise BE 0503.900.845 RPM Bruxelles  
Edit. Resp.: Isabelle De Vriendt  
Siège social: Avenue de Monte-Carlo 56 - 1190 Bruxelles (Belgique)  
[www.scriptalinea.org](http://www.scriptalinea.org)

Si vous voulez rejoindre un Collectif décrits,  
contactez-nous via notre site :  
[www.collectifsdecrits.org](http://www.collectifsdecrits.org)

## Quelques mots sur ScriptaLinea

Cette compilation de textes a été réalisée dans le cadre de l'aisbl ScriptaLinea.

ScriptaLinea se veut un réseau, un soutien et un porte-voix pour toutes les initiatives collectives d'écriture à but socio-artistique, en Belgique et dans le monde. Ces initiatives peuvent se décliner dans différentes expressions linguistiques: français (Collectifs d'écrits), portugais (Coletivos de escrita), anglais (Writing Collectives), néerlandais (Schrijversgemeenschappen)...

Chaque Collectif d'écrits rassemble un groupe d'écrivain-e-s (reconnu-e-s ou non) désireux de réfléchir ensemble sur le monde qui les entoure. Ce groupe choisit un thème de société que chacun-e éclaire d'un texte littéraire, pour aboutir à une publication collective. Une fois l'objectif atteint, le Collectif d'écrits peut accueillir de nouveaux et nouvelles participant-e-s et démarrer un nouveau projet d'écriture.

Les Collectifs d'écrits sont nomades et se réunissent dans des espaces (semi-) publics: centre culturel, association, bibliothèque... Il s'agit en effet, pour le Collectif d'écrits et ses lecteurs, d'élargir les horizons et, globalement, de renforcer le tissu socioculturel d'une région ou d'un quartier, dans une logique non marchande.

Les Collectifs d'écrits se veulent accessibles à ceux et celles qui veulent stimuler et développer leur plume au travers d'un projet collectif et citoyen, dans un esprit de volontariat et d'entraide. Chaque écrivain-e y est reconnu-e comme expert-e, à partir de son écriture et de sa lecture, et s'inscrit dans une relation d'égal-e à égal-e avec les autres membres du Collectif d'écrits, ouvert-e aux expertises multiples et diverses.

Chaque année, les Collectifs d'écrits d'une même région ou d'un pays se rencontrent pour découvrir leurs spécificités et reconnaître dans les autres parcours d'écriture une approche similaire.

Cette démarche, développée au niveau local, vise donc à renforcer les liens entre individus, associations à but social et organismes culturels et artistiques, dans une perspective citoyenne qui favorise le vivre-ensemble et la création littéraire.

**Isabelle De Vriendt**  
Présidente de l'aisbl ScriptaLinea

1  
2  
3  
4  
5  
6  
7  
8  
9  
**10**  
11  
12  
13  
14  
15  
16  
17  
18  
19  
20  
21  
22  
23  
24  
25  
26  
27  
28  
29  
30  
31  
32  
33  
34  
35  
36  
37



## Quelques mots sur le Collectif de la ligne 10

Brassage d'écritures et d'inspirations, le Collectif de la ligne 10 a repris son élan pour une deuxième année d'existence. Quelques uns l'ont quitté, d'autres l'ont rejoint.

Résultat: pour l'an 1, nos écrivains bruxellois étaient embarqués pour un parcours urbain. Pour cet an 2, le parcours se démultiplie vers toutes les frontières. Nous y visitons les zones-tampons de l'imaginaire, les limites personnelles, géographiques ou politiques.

Frontières, limites, rencontres improbables... Les textes issus de cette année d'aventure commune livrent la résonance de ces mots. Les membres du Collectif, au-delà de leurs différences d'âges, de pratiques d'écriture ou de styles, ont stimulé leurs créations, dans la bienveillance de leurs regards croisés.

*Anaïs et Pascal De Bock, Didier de la Potterie, Isabelle De Vriendt,  
Jérôme Dupont, Paul Dupuis, Émilien Hommé, Ziska Larouge,  
Viviane Marthe, Dominique Michiels, Jean-Christophe Steinbach,  
Sylvie Van Molle et Michel Wolff*

Membres 2013 du Collectif de la ligne 10



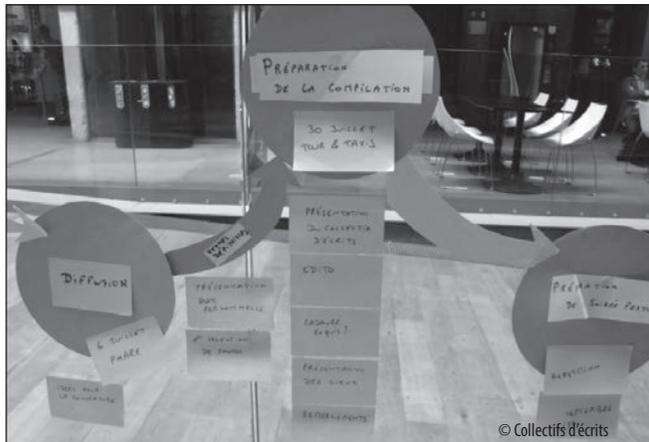
1  
2  
3  
4  
5  
6  
7  
8  
9  
**10**  
11  
12  
13  
14  
15  
16  
17  
18  
19  
20  
21  
22  
23  
24  
25  
26  
27  
28  
29  
30  
31  
32  
33  
34  
35  
36  
37



© Collectifs d'écrits

		1
		2
		3
		4
Éditorial	9	5
		6
Cadavre exquis	11	7
		8
<i>Frontières</i> , Michel Wolff	13	9
<i>La ligne blanche</i> , Ziska Larouge	15	<b>10</b>
<i>Les ponts du paradis</i> , Paul Dupuis	27	11
<i>Univers croisés</i> , Didier de la Potterie	33	12
<i>De l'autre côté</i> , Viviane Marthe	39	13
<i>Kampala</i> , Isabelle De Vriendt	45	14
<i>Lin et coton</i> , Sylvie Van Molle	55	15
<i>Cet autre qui surgit en moi</i> , Michel Wolff	61	16
<i>Les regards de Janus</i> , Jérôme Dupont	63	17
<i>Les ébats-limites</i> , Dominique Michiels	67	18
<i>Le présent ne fait que passé</i> , Anaïs De Bock	73	19
<i>Accident de personne</i> , Pascal De Bock	83	20
<i>Le stratège en chaise roulante</i> , Jean-Christophe Steinbach	91	21
<i>ÉnumuréEs</i> , Émilien Hommé;	101	22
		23
Les auteurs	109	24
		25
Les lieux traversés	113	26
		27
Remerciements	117	28
		29
		30
		31
		32
		33
		34
		35
		36
		37

1  
2  
3  
4  
5  
6  
7  
8  
9  
10  
11  
12  
13  
14  
15  
16  
17  
18  
19  
20  
21  
22  
23  
24  
25  
26  
27  
28  
29  
30  
31  
32  
33  
34  
35  
36  
37



### **Vous avez dit FrontièreS?**

Ce soir-là, le Collectif de la ligne 10 s'attèle à rassembler ce qui divise. Vers quel thème de société se diriger ? Le Collectif s'attarde sur le mot FrontièreS et soupèse tous ses possibles.

P. : La frontière physique !

F. : Oui, celle qui sépare, qui divise, qui cloisonne.

V. : Et pas seulement physiquement. Il y a aussi celle qui nous sépare de l'autre.

P. : Et qui me divise intérieurement;

J.C. : Incroyable ! Tant de frontières et à quoi bon ?

I. : Quand même, les limites sont structurantes.

E. : C'est vrai, elles aident à se construire, à se différencier.

D. : Elles sont protectrices.

S. : Oui, mais elles peuvent aussi être source d'enfermement.

V. : Un bon thème alors ! Tant de manières de l'aborder.

S. : Sans tomber dans le manichéisme.

J. : En bref, ça vous évoque quoi, vous, les frontières ?

A. : ...des rencontres symboliques...

D. : ...des séparations...

M. : ... des refuges...

P. : ... du métissage !

C'est amusant de se rendre compte comme le thème des frontières est séparateur ...euh, fédérateur !

Finalement est-ce qu'on a besoin de frontières ? Ne sont-elles pas une construction de l'esprit ? Pourquoi pas les oublier ?

*Le Collectif de la ligne 10*

1  
2  
3  
4  
5  
6  
7  
8  
9  
**10**  
11  
12  
13  
14  
15  
16  
17  
18  
19  
20  
21  
22  
23  
24  
25  
26  
27  
28  
29  
30  
31  
32  
33  
34  
35  
36  
37



### Le cadavre exquis de la ligne 10

Découvrez le «cadavre exquis» composé de la dixième ligne de chaque texte.  
Premier aperçu de l'itinéraire du Collectif de la ligne 10.



*Qui le plus souvent nous tiennent à distance* 10  
*Je ne peux résister à la nécessité de coucher mon histoire sur papier* 11  
*Plutôt que de les croquer, elle en fait des boucles d'oreille en pouffant* 12  
*d'un rire léger* 13  
*Hé bien, tu ne dis pas bonjour ?, me reprocha mon père, debout à mon* 14  
*côté* 15  
*Ils savent où est la clé, s'ils ont besoin, ils pourront entrer* 16  
*Une éternité* 17  
*Premier jour après ma floraison* 18  
*Je les trahirais; je me trahirais, car ces visions - à l'évidence - me* 19  
*concernent* 20  
*J'aimerais avoir un sourire sur le visage* 21  
*Tantôt appuyées sur le rebord d'une fenêtre, soutenant leur tête alourdie* 22  
*ou mal assises, les fesses traversées par le tube froid de l'arceau du* 23  
*parking vélo, confondues entre le confort de l'appui et l'endolorissement.* 24  
*Je me repassai cette magnifique nuit déguisée de jour et de lumière* 25  
*Chacun s'y apprêtait avec complaisance* 26  
*Il jeta un coup d'œil négligeant au lit double dans lequel ses deux jeunes* 27  
*frères étaient déjà endormis* 28  
*Par contre, personne n'a jamais su pour l'épaisseur du Mur* 29



1  
2  
3  
4  
5  
6  
7  
8  
9  
10  
11  
12  
13  
14  
15  
16  
17  
18  
19  
20  
21  
22  
23  
24  
25  
26  
27  
28  
29  
30  
31  
32  
33  
34  
35  
36  
37

1  
2  
3  
4  
5  
6  
7  
8  
9  
**10**  
11  
12  
13  
14  
15  
16  
17  
18  
19  
20  
21  
22  
23  
24  
25  
26  
27  
28  
29  
30  
31  
32  
33  
34  
35  
36  
37



**Frontières**

Frontières! La puissance y leste les pas du désir.  
Emprises de sédentaires,  
Balises ou défis pour les voyageurs.

Nous voulons sonder les lignes de démarcation,  
les limites proclamées,  
qui le plus souvent nous tiennent à distance  
comme le fil électrifié écarte les vaches du bord de la pâture.

L'intériorisation souvent a opéré  
et nous fait admettre les délimitations spatiales nées de l'Histoire.

Là, de l'autre côté, on se sent ailleurs.

Vivant ailleurs, qui se reflète en moi.  
Moi, devenu l'étranger.  
Souvent, miroir. Toujours, pèlerin.

Ailleurs: un chemin d'espoir, si l'on n'y est pas traqué  
au nom de puissantes interdictions,  
forgées au même feu que les protections étatiques!

Là, de l'autre côté, marche pour revivre  
celui qu'effondrement et périls ont chassé de son pays.  
Arrivé sur le territoire de la différence,  
il reçoit le surnom d'étranger.

Frontières: nées de batailles et complots!  
Zébrures traversant rêves et désespérances.

1  
2  
3  
4  
5  
6  
7  
8  
9  
10  
11  
12  
13  
14  
15  
16  
17  
18  
19  
20  
21  
22  
23  
24  
25  
26  
27  
28  
29  
30  
31  
32  
33  
34  
35  
36  
37

1  
2  
3  
4  
5  
6  
7  
8  
9  
**10**  
11  
12  
13  
14  
15  
16  
17  
18  
19  
20  
21  
22  
23  
24  
25  
26  
27  
28  
29  
30  
31  
32  
33  
34  
35  
36  
37



**La ligne blanche**1  
2  
3  
4  
5  
6  
7  
8  
9  
10  
11  
12  
13  
14  
15  
16  
17  
18  
19  
20  
21  
22  
23  
24  
25  
26  
27  
28  
29  
30  
31  
32  
33  
34  
35  
36  
37

«D.» s’amusait avec son nouveau jouet. Il éclata d’un rire joyeux, le nez collé à la sphère transparente.

Parler de soi est chose étrange. J’ignore si mon témoignage retiendra l’attention d’un quelconque lecteur. Néanmoins, dans l’effroi et l’imprécision de mon devenir, je ne peux résister à la nécessité de coucher mon histoire sur papier.

Dès l’enfance, je fus remarqué pour ma tendresse de cœur. Né de parents aimables, épiciers de leur état, j’avais hérité de cet air de bonhomie qui me valut tout au long de ma vie quantité de camarades. Il se dégageait de ma personne l’impression que le bonheur était banal. Bouffi moi-même de cette suffisance, j’acceptai chacun des bénéfices de l’existence sans jamais me poser de question. J’entrepris de «grandes études» et fus salué dans le succès par ma famille, ravie de compter enfin un intellectuel dans ses rangs.

À l’âge de vingt-deux ans, j’entrai par la petite porte à la télévision nationale, où j’officiai d’abord en tant que pigiste dans les coulisses du journal quotidien. Trois années plus tard, je fus promu au poste de rédacteur. Dans la foulée, j’épousai Marie-Christine, la présentatrice du JT.

La vie semblait me vouer un enthousiasme perpétuel que je résolus d’arborer moi-même en toutes circonstances. Trois enfants nous sont nés – Justine, Noël et Sabrina – tous trois adultes aujourd’hui. L’aînée s’est établie aux Etats-Unis et y produit une émission à succès. Noël a entrepris un tour du monde à vélo, parrainé par la radio attachée à la maison qui m’emploie. Quant à Sabrina, la petite dernière, elle m’a offert une petite-fille le jour de mon cinquante-sixième anniversaire!

Ce qui fit basculer mon existence dans l’horreur relève de l’insondable. Encore à cet instant précis, alors que mon écriture égratigne le papier avec la frénésie de la désespérance, mon âme se soumet à la torture, dans l’effacement de ces derniers jours.

\*\*\*

1 Je ne les remarquai pas immédiatement quand je me levai ce premier matin. Marie-  
2 Christine dormait encore. Elle descend généralement quand l'odeur du café vient  
3 chatouiller ses narines.

4 Machinalement, l'esprit encore embué par un rêve dont je ne cernais déjà plus les  
5 contours, je me dirigeai vers le mini poste de télévision de la cuisine et actionnai  
6 la télécommande. Marie-Christine et les enfants se moquent gentiment de cette  
7 habitude, sans laquelle je ne reviens jamais tout à fait à moi. « Sûr que tu leur es  
8 indispensable, papa ». J'adressai un sourire à la raillerie tant il est vrai que ma  
9 tendance, lorsqu'il s'agit de mon travail à la télévision, est de me considérer comme  
10 tel. Ne suis-je pas « Res-pon-sa-ble de la programmation » depuis une dizaine  
11 d'année ? Il me plait d'insister sur ce mot. Même si, de l'avis de Marie-Christine, je  
12 m'en gargarise un peu trop. « Ta fonction te permet de te complaire dans l'évitement,  
13 me dit-elle ». En réponse, je souris et elle hausse les épaules. Chère Marie-Christine  
14 et sa psychologie de magazine...

15  
16 Soudain, je me redressai en fronçant les sourcils. Quelque chose n'allait pas. La  
17 neige brouillait l'écran. Contrarié, j'éteignis et rallumai l'appareil. La neige encore.  
18 Était-il possible qu'il fût en panne ? Par souci d'économie - alors que nous ne  
19 manquions de rien - je l'avais récupéré chez un voisin, qui s'en débarrassait.

20 Agacé, je me préparai à tourner les talons pour aller allumer le poste du salon,  
21 quand un bruit inhabituel dans la cour retint mon attention. Nous habitons une  
22 ancienne bergerie au fond d'une impasse bordée de bouleaux centenaires, avec pour  
23 seul voisin à vue, l'ancien boulanger du village. Pour l'heure, il vit chez sa fille. Lui  
24 aussi est nouvellement grand-père !

25 Notre maison, je l'ai rénovée seul pour une grande part. Elle représente l'un de mes  
26 paradis. L'autre est un appartement à la mer que j'honore de ma présence en de rares  
27 occasions. Ne suis-je pas « Res-pon-sa-ble de la programmation » ?

28 Un nouveau bruit me décida à gagner la fenêtre de la cuisine. C'est alors que je les  
29 vis. Ils étaient une dizaine, disséminés en grappes autour de ma maison. Un grand  
30 type chauve, habillé d'une toge écarlate dont les rebords caressaient le sol, semblait  
31 les commander.

32 Il agita le bras d'un geste péremptoire. À ce signal - alors que l'homme m'avait  
33 aperçu et perforait mon regard de ses yeux d'acier -, ses acolytes, vêtus de costumes  
34 étranges, chargèrent d'imposants pinceaux dans un fût que je n'avais pas encore  
35 remarqué, près de ma voiture. Ainsi armés, ils s'employèrent à peindre sur les dalles,  
36 une ligne blanche, large d'une quinzaine de centimètres.

37 Très vite, elle encercla ma maison.

« D. » se demanda, curieux, si son jouet allait résister. Il l’espérait de toutes ses forces. Il commençait à se lasser de ne pas trouver assez longtemps plaisir à ses jeux.

Plus étonné qu’énervé, j’ouvris la porte et m’écriai :

- Hé vous ! Qu’est-ce que vous fabriquez ?

Le type, qui m’observait toujours, ne cilla pas. Les autres reculèrent d’un pas, déposèrent les pinceaux sur le sol dans un bel ensemble, avant de se croiser les bras sur leur pourpoint tricolore.

J’hésitai à franchir le seuil. Mon naturel liant ne m’avait guère accoutumé à la confrontation. Malgré leurs habits de carnaval, qui auraient pu – disons même : dû – me prêter à rire, ces gens me paraissaient sinistres. Ils arboraient un air étrange, dénué d’expression. Depuis mon paillason, je risquai d’un ton badin :

- Vous participez à un atelier de peinture en plein air ?

- ...

- Vous appartenez à un groupe folklorique ?

- ...

- C’est une blague ?

- ...

Mes questions ricochaient sur des visages fermés. Mon timbre commençait à filer dans les aigus, témoignant de mon inquiétude croissante. Derrière moi, la voix de Marie-Christine retentit :

- Bernard ? Tout va bien ?

J’étendis un bras pour l’empêcher de me rejoindre. Dans la cour, l’air semblait vicié. Je ne me l’expliquais pas, mais l’angoisse ne m’avait jamais étreint de telle façon :

- Reste à l’intérieur !

Autoritaire, je bousculai ma femme pour attraper mon téléphone portable, posé sur la tablette du frigidaire. Je revins l’agiter comme une menace à la barbe de mes interlocuteurs :

- Écoutez. Si vous ne partez pas immédiatement, j’appelle la police...

- ...

- Je connais personnellement le commissaire. Ne me forcez pas à...

- ...

1 - Le maieur est un ami. Je...

2 - ...

3 N'hésitant plus, je formai le 101. Mon air de triomphe ne semblait guère les  
4 impressionner. Je continuai néanmoins :

5 - Ça ne va pas se passer comme ça. Je ne suis pas n'importe qui, vous savez... Je  
6 suis... Si je voulais, je...

7 J'étais tellement perturbé que je ne remarquai pas immédiatement le message  
8 affiché sur le cadran de mon portable : « aucun appel autorisé ».

9 [ S. : 1 point – D. : Zéro ]

10

11

12

13 Marie-Christine et moi nous tenions reclus dans la cuisine, un peu en retrait des  
14 fenêtres, à l'abri des regards. Après avoir essayé tous les téléphones de la maison,  
15 nous avons constaté qu'aucun ne fonctionnait. Je m'étais alors précipité dans mon  
16 bureau pour tenter une connexion à internet, en vain. Sans conteste, pour une sombre  
17 raison, nous nous retrouvions coupés du monde.

18 - Qu'est-ce qu'ils veulent, Bernard ?

19 C'était bien là ma femme : poser une question à laquelle, de toute évidence, je  
20 ne pouvais répondre. Une salve d'interrogations supplémentaires n'aurait pu que  
21 souligner mon incompetence et je posai donc sur son épaule une main apaisante :

22 - Je ne sais pas, Marie-Christine. Je ne sais pas. Mais ils ne vont pas rester plantés  
23 là indéfiniment.

24

25 À midi pourtant, ils étaient toujours dans la cour. Depuis les lucarnes du grenier,  
26 juché sur une escabelle, je les observais, postés en sentinelles, à distance égale, tout  
27 le long de la ligne blanche. Leurs costumes, que j'avais le temps de détailler, me  
28 rappelaient vaguement « quelque chose ». Mais quoi ? Justaucorps striés de bleu,  
29 rouge et jaune sur pantalons de même étoffe, chaque homme portait à la taille une  
30 hallebarde et une sorte de dague. L'homme à la toge mettait de temps à autre la main  
31 à son flanc droit. Sans doute disposait-il, lui, d'une artillerie plus moderne. Bien qu'à  
32 bonne distance, j'étais convaincu qu'il s'agissait là d'armes réelles et j'étais pétrifié.

33 Vers treize heures, Marie-Christine m'appela pour le repas et je descendis. Par sa  
34 préparation, elle s'était sans doute raccrochée à l'illusion d'une journée normale et  
35 je souris malgré moi, envahi par une vague de tendresse.

36 J'étais loin d'avoir faim, mais je mangeai. On se démet difficilement des habitudes  
37 de l'enfance. Pour mes parents - et c'était là certainement l'une des raisons de la

fortune dont j'avais hérité - gaspiller était pécher. À nous de terminer culs de jambon ou de fromages, invendus, périmés et autres légumes défraîchis, convertis par ma mère en savants gratins ou potages fumants. Je lutte toujours contre ce réflexe, qui récemment encore, m'amena à souffrir d'une intoxication alimentaire. 1  
2  
3  
4

Nous terminâmes de manger en silence, chacun plongé dans nos pensées. Comme je reculais ma chaise, les pieds grincèrent sur les dalles de fort vilaine manière. Marie-Christine sursauta tel un ressort et bondit loin de la table. C'est tout juste si je l'avais vue. Quelques secondes plus tard, elle revint s'asseoir en face de moi. 5  
6  
7  
8

Alors, elle dérangea les assiettes et déposa sur la table le petit coffre orange, que je conserve dans le tiroir secret de notre garde robe. 9  
10

- Donne-leur. 11  
- Il n'en est pas question. 12  
- Donne-leur ! 13  
- Il n'en est pas question ! 14  
15

Marie-Christine et moi sommes coutumiers de ces dialogues de sourds et mon inclinaison naturelle me porte à lui céder. Je peine à affirmer ma volonté et c'est là un défaut qui, dans ma vie quotidienne, multiplie les occasions d'embarras. S'en prendre à mes avoirs est bien la seule situation apte à provoquer mon opposition. Marie-Christine le sait et finit par hurler, hystérique : 16  
17  
18  
19  
20

- Donne-leur !! 21  
- Il n'en est pas question. 22  
Je ne haussai pas la voix. Ma résolution était de pierre. 23

**[ S. : 2 points – D. : Zéro ]** 24  
25  
26  
27

*« D. » pouffa. Un peu de sa salive souilla la sphère. Il l'essuya précautionneusement.* 28  
29  
30

Je rêvassais, échoué dans les profondeurs du divan. Marie-Christine, furieuse, avait disparu dans la salle de bain et j'entendais l'eau couler à gros bouillons dans la baignoire en fonte de l'étage. Ma femme se préparait-elle à quitter la maison ? 31  
32  
33

L'inquiétude me souleva le cœur, l'idée de perdre le contrôle de nos existences m'était insupportable. Plus grave encore que la réclusion dans laquelle nous nous trouvions, l'imprévisible dissolvait mon estime de moi. Bien obligé de constater combien il m'avait été jusqu'alors aisé de me considérer comme supérieur à la 34  
35  
36  
37

1 mêlée. Rien jamais, ne m'avait amené à m'y frotter.

2 Si seulement...

3 Si seulement quoi ? Si seulement j'avais cédé à l'envie de voyager, exercé le  
4 métier de forgeron, de souffleur de verre ou de menuisier, fait l'amour avec mon  
5 assistante, mangé ces gâteaux, acheté la maison du voisin, épousé sa fille, été plus  
6 humble, écrit ce livre coincé dans ma tête, pris ce congé sabbatique, porté ce costume  
7 invraisemblable, appris la musique, l'équitation, le ski ou le langage des signes,  
8 osé dire merde à l'attendu, à mes parents, à ma femme ou à mes enfants, à mon  
9 patron, au dentiste, au coiffeur, à la manucure, à mon carnet de rendez-vous, à mon  
10 téléphone portable, à mes e-mails ou à ce damné GPS qui m'emmène toujours par  
11 des chemins improbables alors que je connais l'itinéraire...

12 Merde, merde, merde ! Si seulement... La liste n'en finissait pas et je m'en effrayai.  
13 J'aurais voulu dissocier mon esprit de mon corps, détacher ma tête de mon torse et  
14 la poser là, sur la table du salon. L'y abandonner et partir. Ne plus réfléchir. Etait-il  
15 possible qu'il fût trop tard ?

16 [ S. : 3 points – D. : Zéro ]

17

18

19

20 Marie-Christine boudait depuis un long moment déjà. Après son bain, elle était  
21 venue me rejoindre au salon. Accablé, je feignis d'abord de ne pas la remarquer,  
22 étalant devant moi les pages du journal de la veille. La maison était silencieuse.  
23 Sinistre. Nous aurions pu écouter de la musique, mais ni l'un ni l'autre n'y songea.  
24 J'étais sorti une nouvelle fois, dans l'espoir d'une conversation avec nos gardiens.  
25 Ma tentative s'était soldée par un échec cuisant. L'homme en toge m'avait regardé  
26 m'approcher, du venin plein les yeux, la main sur le flanc. Au moment où j'allais  
27 atteindre la ligne blanche, il avait levé un bras impérieux, esquissé un mouvement  
28 circulaire de l'index pour m'intimer à rebrousser chemin. J'avais obéi, sans même  
29 songer à protester, aussi impressionné qu'un chiot. Je me sentais vaguement honteux  
30 de cette couardise. Je n'étais pas un héros. Ce constat, amer, se reflétait dans les yeux  
31 de ma femme à mon retour. C'était là une sensation nouvelle.

32 Je décidai de regagner notre chambre. Je m'allongeai sur le lit bordé comme je  
33 l'aimais, sans prendre la peine d'ôter mes chaussures. Je ne peux me souvenir d'un  
34 moment consenti à une sieste au beau milieu de la journée.

35 Marie-Christine n'aurait pas dû monter.

36 Je la découvris au pied du lit alors que je rouvrais les yeux. Elle affichait ce visage  
37 de reproche, qui, je le remarquai soudain, lui était coutumier. Depuis quand ces deux

plis sombres zébraient-ils son front ? 1

- Donne leur le coffre. 2

La voilà qui revenait à la charge. Comment n'avait-elle pas compris que nos 3  
geôliers, s'ils en avaient voulu à notre argent, nous auraient déjà dépouillés ? Elle 4  
s'obstinait. Confrontée à mon mutisme, elle se dirigea vers la garde robe : 5

- J'irai moi, si tu... 6

Cette intervention fit monter en moi une rage plus que démoniaque. Je me levai 7  
d'un bond: 8

- Laisse ce coffre où il est. 9

Elle me rit au visage et je lui serrai le bras. Elle se débarrassa de mon étreinte et se 10  
pencha pour actionner le double fond de l'armoire. 11

La gifle fut si puissante qu'elle l'envoya valdinguer contre la tablette de marbre 12  
de la commode. 13

Il y eu un craquement sinistre. Marie-Christine s'était brisé le crâne. 14

Elle tomba morte sans émettre une plainte. 15

**[ S. : 4 points – D. : Zéro ]** 16

17

18

19

« D. » soupira. *Secoua légèrement son jouet, comme pour le rappeler à un meilleur 20  
fonctionnement.* 21

22

23

Dans la nuit qui suivit l'accident, je fus pris d'une sorte de fièvre. Incapable de 24  
supporter la vue du cadavre de ma femme ou d'appeler à l'aide, je traînai son corps 25  
dans la cave. Un réflexe de dissimulation absurde m'enjoignit à l'enfermer dans le 26  
congélateur. J'entrepris ensuite de nettoyer la maison à grandes eaux, comme pour 27  
la purifier du crime commis. Enfin, je remontai à l'étage et m'échouai sur le lit, dans 28  
l'exacte position quittée quelques heures auparavant. 29

L'aube peignait la chambre d'une lumière grise lorsque je m'éveillai. Les effluves 30  
de pin, parfum du produit nettoyant, firent jaillir en moi le souvenir de la veille. Je 31  
m'efforçai de secouer ce cauchemar. 32

Peu à peu, l'affolement et la crainte se confondaient en un sentiment nuageux, 33  
indéfinissable. Alors, je portai la main à mon sexe gonflé d'envie irrésistible. Libéré 34  
sans doute de tout lien de fidélité à Marie-Christine, mon esprit divaguait. Mon 35  
appétence ne connaissait plus de limite. Putain fardée à outrance, seins généreux, 36  
tétons dressés, dentelle rouge déchirée sur croupe tendue, mon excitation brisait tous 37

1 les codes. J'aurais dû lutter contre ce désir inconvenant, pourtant, je m'y abandonnai  
2 sans réfléchir. Mes cris et gémissements s'intensifièrent.

3 Jamais, - je le confesse avec stupeur - je n'avais connu plaisir si intense.

4 [ S. : 5 points – D. : Zéro ]

5

6

7

8 Quand je descendis aux alentours de onze heures, mes gardiens étaient toujours  
9 là. Avaient-ils dormi ? S'étaient-ils relayés ? Je n'aurais su le dire. Vêtus comme ils  
10 l'étaient et avec leurs carrures militaires, il m'était impossible de les distinguer les  
11 uns des autres. Seule la silhouette du « chef » se détachait du groupe. Il les avait  
12 réunis près de ma voiture pour un échange animé. À plusieurs reprises, je le vis  
13 désigner ma maison. Fomentaient-ils une attaque en règle ? À cet instant je crois, je  
14 m'en serais trouvé soulagé.

15 Rien ne se passa pourtant. Chacun regagna un point de la ligne blanche et la  
16 surveillance reprit. Je soupirai. Je m'assis à la table de la cuisine. La tête entre les  
17 mains, je me demandai combien de temps coulerait encore avant que quelqu'un se  
18 soucie de notre sort à Marie-Christine ou à moi. J'y songeai comme à une délivrance,  
19 avant de sombrer dans un état tout proche de l'aliénation mentale. J'ignore pourquoi,  
20 ma conscience me ramena à notre voyage de noces. Nous avons choisi de visiter  
21 Rome. Marie-Christine avait... Était tellement...

22 Soudain, je me levai, torturé par une sensation de faim irrépressible. Je me ruai  
23 vers le frigo. Rageur, j'écartai les produits allégés qui avaient la préférence de Marie-  
24 Christine. J'engloutis tour à tour pizza, restes de pot-au-feu, puddings, fromages,  
25 chocolat et crèmes diverses avant de me précipiter vers l'armoire à confitures. Deux  
26 paquets de chips plus tard, j'éventrai un sachet de sucreries, réservé à ma petite-fille,  
27 Mona. Mona...

28 Pris de sanglots nerveux, je vomis mes tripes, agenouillé sur le carrelage tel un  
29 supplicé, au milieu des emballages colorés.

30 [ S. : 6 points – D. : Zéro ]

31

32

33 « D. » *déposa son jouet. Il y reviendrait plus tard.*

34

35

36 Une journée et une nuit s'écoulèrent encore. Le petit matin me trouva errant de  
37 pièce en pièce, dépenaillé. À quoi bon m'habiller, me raser ou me laver ? Je visitai

tour à tour salle à manger, salon, buanderie et dépendances, laissant mon regard s'accrocher aux détails qui avaient fait ma vie jusque-là. La machine à coudre de ma grand-mère, ma première voiture à pédales, la caisse enregistreuse du magasin, le téléviseur dernier cri, une photo de notre mariage, le masque ramené de mon dernier voyage en Afrique, les portraits des enfants pris au même endroit à chaque communion, devant la chapelle du village, la chaise haute de Mona...

Étranger dans ma propre maison, je remarquai les murs défraîchis, la tenture du salon détachée en son extrémité, l'usure de la nappe cirée de la salle à manger, le tiroir à couverts de guingois, la poussière des appliques, les caisses des enfants à trier, cette porte qui grinçait depuis des années...

Je me mis à hoqueter, m'abandonnant à mon abattement. Le vernis de ma vie n'en finissait plus de s'écailler. De retour dans la cuisine, l'odeur pestilentielle de mon dégueulis de la veille me prit à la gorge. Je me précipitai vers la fenêtre pour l'ouvrir. Machinalement, presque pour me rassurer d'une présence, j'avais levé les yeux cherchant la vision de mes ravisseurs dans la cour.

Personne. Il n'y avait plus personne.

Je m'ébrouai. Pendant une infime fraction de seconde, j'imaginai que j'avais rêvé. Seule la ligne blanche demeurait.

Hagard, vautré dans le fauteuil du salon, je mâchouillais des olives en regardant Françoise Garnier, la diva du journal télévisé de la chaîne concurrente. Sa bouche cerise égrenait des nouvelles que je n'entendais pas.

La sonnerie de mon portable retentit. Dans un haut-le-corps, je me saisis de l'appareil comme d'un objet empoisonné. Je n'avais même pas songé à en vérifier le fonctionnement alors que la télévision marchait à nouveau. Il affichait dix-neuf appels en absence. Je le jetai au sol où il se fracassa. À quoi bon répondre ? Qui trouverait un sens à mon histoire ? J'étais désormais voué à l'enfermement, à la prison ou à l'institut psychiatrique. Point barre.

Anéanti, je me levai et m'installai derrière mon bureau. J'aurais pu allumer mon ordinateur, mais je n'en avais pas envie.

Longuement, je fis tourner mon stylo entre mes doigts.

Puis, je me mis à écrire.

[ S. : 7 points – D. : Zéro ]

\*\*\*

1 Dieu était furieux. La veille déjà, Il avait fait rappeler les gardes suisses qui  
2 encerclaient la maison de l'homme. Son contact au Vatican n'avait pas paru étonné.  
3 Il y avait bien longtemps qu'il ne se souciait plus des caprices de Dieu. Faire et  
4 défaire, n'était-ce pas toujours travailler ?

5

6 Quand Satan s'annonça, Dieu soupira et abandonna son « œil de Moscou », ainsi  
7 avait-il nommé sa sphère, cadeau de son ennemi juré.

8 Grâce à ce présent, dont il ne s'était pas méfié, Dieu avait pu observer de très près  
9 les réactions de l'homme, en qui il avait – quelle erreur ! – placé ses espoirs.

10

11 - Héé, « D. » ! Ne te l'avais-je pas prédit ?

12 Dieu ne souffla mot. Cette manie qu'avait Satan de l'appeler « D. » commençait à  
13 l'agacer. De plus, sa question lui consumait le cœur. Son Ennemi n'avait jamais eu  
14 le triomphe modeste.

15 - Ne te l'avais-je pas prédit ?, répéta Satan en se frottant les mains.

16 Sa voix avait pris de la puissance et elle fit trembler les nuages, qui se mirent à  
17 pleuvoir.

18 - « L'action de l'homme est contrainte par les limites qu'il se forge », continua  
19 Satan. « Et c'est ainsi qu'il dérive ». Voilà, si tu t'en souviens, l'essentiel de notre  
20 discussion d'il y a quelques jours. Il a suffi d'une ligne blanche et d'une poignée de  
21 bonshommes à l'allure patibulaire pour que la plus banale de tes ouailles fasse fi des  
22 sept péchés capitaux ! Orgueil, avarice, envie, colère, luxure, gourmandise, paresse.  
23 Et vlan ! « Seven points » pour Satan !

24 Secoué par un rire dément, Satan, quand il reprit enfin contenance, s'offrit une  
25 pause de quelques secondes avant de poursuivre :

26 - Avec tout le respect que je ne te dois pas, je crois, mon cher « D. » que tu as perdu  
27 ton pari.

28

29

30

31

32

33

34

35

36

37



- 1
- 2
- 3
- 4
- 5
- 6
- 7
- 8
- 9
- 10**
- 11
- 12
- 13
- 14
- 15
- 16
- 17
- 18
- 19
- 20
- 21
- 22
- 23
- 24
- 25
- 26
- 27
- 28
- 29
- 30
- 31
- 32
- 33
- 34
- 35
- 36
- 37

1  
2  
3  
4  
5  
6  
7  
8  
9  
**10**  
11  
12  
13  
14  
15  
16  
17  
18  
19  
20  
21  
22  
23  
24  
25  
26  
27  
28  
29  
30  
31  
32  
33  
34  
35  
36  
37



## Les ponts du paradis

1  
2  
3  
4  
5  
6  
7  
8  
9  
10  
11  
12  
13  
14  
15  
16  
17  
18  
19  
20  
21  
22  
23  
24  
25  
26  
27  
28  
29  
30  
31  
32  
33  
34  
35  
36  
37

A Pairi Daiza, le jardin d'Eden situé entre les deux fleuves, Adam et Eve se promènent bras dessus, bras dessous en costume d'Adam, comme il se doit. Le temps est splendide, les rayons du soleil couchant réchauffent leur corps et donnent à leur peau un hâle de miel. Ils sont beaux à mourir. Les oiseaux chantent, des papillons multicolores frôlent leurs visages et une kyrielle d'animaux gambadent joyeusement autour d'eux. Adam s'arrête pour cueillir quelques cerises rouges et les offrir à sa compagne. Plutôt que de les croquer, elle en fait des boucles d'oreille en pouffant d'un rire léger. A l'ombre d'un chêne, ils s'étendent sur un lit de mousse et s'endorment tendrement enlacés. Dieu les regarde avec un sourire protecteur.

Il y eut un soir et il y eut un matin. Adam s'éveille, se dresse sur les coudes, les cheveux tout ébouriffés, et il contemple Eve endormie. Impatient de surprendre un sourire éclairer son visage, il lui chatouille les lèvres avec un brin d'herbe.

- Eve, ma chérie, lève-toi : aujourd'hui on part en expédition, à la découverte du monde par-delà les ponts du jardin d'Eden. Je voudrais connaître d'autres horizons, franchir les montagnes, traverser les océans.

- Adam, mon amour, on n'est pas bien ici ? On peut demander à Dieu notre père tout ce qu'on veut. La nature est généreuse, la rivière chante, notre lit de mousse n'a pas son pareil ailleurs. Pourquoi quitter tout cela et risquer notre vie dans une expédition hasardeuse ? Et puis tu le sais, Dieu nous a fortement recommandé de ne pas franchir la porte du paradis.

- C'est vrai, Dieu est si bon pour nous. Mais moi, j'ai une telle envie de découvrir le monde. En réalité, je commence à me lasser de ces grandes vacances. A nous l'aventure, je veux vivre autre chose. Je n'ai que faire de cette béatitude éternelle, j'ai besoin de tâches à accomplir, de difficultés à vaincre, que diable !

- D'accord, mon chéri, tu sais que je te suivrai jusqu'au bout du monde.

Sans bagages et sans provisions pour la route, le couple s'engage donc sur le chemin de la frontière, impatient de découvrir le monde extérieur. Le jardin d'Eden est accueillant, les pommes, les poires, les grappes de raisin sont à portée de main. Quant à l'arbre de la connaissance du bien et du mal, ils ont pris garde de ne pas y toucher; le serpent s'en est mordu la queue. Les voici arrivés au pont qui franchit l'Euphrate et marque la sortie du paradis. Un archange armé d'un glaive lumineux les interpelle aimablement.

1 - Bonjour Eve, bonjour Adam ! Vous voulez sortir du paradis ? Avez-vous un visa  
2 pour le monde ?

3 - Parce qu'il faut un visa ? On veut seulement faire une petite excursion en  
4 touristes.

5 - D'accord, mais je dois tout de même en référer à Dieu, car sans son autorisation,  
6 je n'ai pas le droit de vous laisser sortir. Ah ! le voilà justement qui fait sa petite  
7 promenade du matin.

8 - Eh bien, mes chers enfants, comment ça va ?

9 - Dieu mon seigneur, lui répond Adam, tout va bien, mais on aimerait passer le  
10 pont pour découvrir les grands espaces inconnus au-delà du fleuve.

11 - Mes enfants, comme je vous comprends, le goût de l'aventure ... mais sachez  
12 qu'une fois dehors, vous ne serez plus sous ma protection. Vous deviendrez des  
13 étrangers, des vagabonds livrés à eux-mêmes au milieu d'un monde barbare et sans  
14 pitié, sans parler du froid, de la faim et de la maladie.

15 - Permetts-nous, Seigneur Dieu, de découvrir le monde par delà le fleuve, de  
16 connaître la vraie vie avec ses joies, ses dangers, ses surprises et ses prouesses.  
17 Dans ton jardin, on somnole comme des petits cochons. Si on a froid, Eve nous  
18 confectionnera des pelisses en peau de mouton, si on a faim, je fabriquerai un arc  
19 pour chasser le sanglier et on cultivera des légumes pour passer l'hiver.

20 - Allez, mes enfants, et revenez quand vous voulez, soyez prudents et ne  
21 m'oubliez pas.

22 L'archange ouvrit la porte du paradis et les jeunes gens s'engagèrent joyeusement  
23 sur le pont qui donne accès au monde extérieur, la «terra incognita», le «no man's  
24 land» qui fera rêver tous les explorateurs des âges à venir.

25 Le journal de voyage écrit par Adam s'est perdu, on peut imaginer les mille et  
26 une aventures qu'ils auront vécues, les dangers des mers et des savanes, les bêtes  
27 sauvages et les monstres marins qu'ils auront affrontés. Ils ne sont jamais retournés  
28 au jardin d'Eden, car ils ont préféré la vie dure et passionnante que la nature sauvage  
29 leur a imposée, une fois franchie la porte du paradis. Ils ont construit des ponts, des  
30 villes, des tours, ils ont fabriqué des armes, et ils ont oublié le paradis des origines.  
31 Jusqu'au jour où...

32

33

\* \* \*

34

35 - Adam, ton nœud de cravate est une misère ! Demande l'aide de ton père, tu dois  
36 être impeccable pour la fête au lycée !

37 On sonne à la porte, Adam se précipite pour aller ouvrir, car il attend son amie Eve,

qui doit le rejoindre pour aller ensemble au lycée. Ils se connaissent depuis le jardin d'enfants et ne se sont jamais quittés. Avec elle, il a joué à la poupée et avec lui elle a joué aux cow-boys et aux indiens. Aujourd'hui, c'est le grand jour de la remise des diplômes de fin d'études, et ils ont décidé de partir dès le lendemain pour un grand voyage.

Elle s'appelle Eve et lui s'appelle Adam. C'est en sortant du bureau de l'état civil que les deux pères ont fait connaissance et qu'ils se sont embrassés quand ils ont découvert les prénoms de leurs enfants.

- Ah ça alors ! Nés le même jour, un 21 juin, garçon et fille, Adam et Eve, deux jumeaux, ils sont faits pour s'entendre.

Depuis cette rencontre, les deux pères se sont liés d'amitié et leurs enfants sont devenus inséparables.

- Pour notre voyage, j'ai une idée, déclare Eve. Pourquoi ne pas partir sur les traces de nos premiers parents dont nous portons le nom ? D'après la bible et les historiens, ils seraient nés au jardin d'Eden quelque part entre le Tigre et l'Euphrate, au nord-ouest de Bagdad, en Irak.

- Pas mal ton idée ! Mais il nous faut préparer soigneusement ce voyage : passeports, visas, vaccins, guide du routard, contacts sur place, mais... voyager dans ce Moyen-Orient en ébullition, ça m'effraie un peu.

- Tu plaisantes ! Toi le chevalier humanitaire qui rêvait de partir en Afrique sauver des vies dans les zones de combat.

- Tu as raison. Remonter le temps, partir à la rencontre de nos premiers parents, nés au jardin d'Eden, quel formidable défi ! Personne ne peut affirmer qu'ils ont vraiment existé. Ce ne sont peut-être que des héros de papier, comme Tristan, Yseult ou Lancelot.

Ils embarquèrent pour Bagdad sur un vol Turkish Airlines avec escale à Istanbul. Bagdad, ville de Mésopotamie, la plaine fertile entourée de deux fleuves qui aurait été choisie par le créateur pour y installer le premier couple de l'humanité, si l'on en croit les antiques auteurs sacrés.

Les douaniers irakiens ne sont pas commodes. Scanner, fouille corporelle, interrogatoire minutieux et force tampons leur ont ouvert la porte du pays natal d'Adam et Eve.

Selon la tradition populaire, le jardin d'Eden se situerait au confluent des deux grands fleuves, là où l'on découvre aujourd'hui une vaste roselière, une sorte de

1 cité lacustre fréquentée par les paysans pêcheurs qui récoltent les roseaux pour  
2 confectionner des barques et des tapis. Nos ancêtres étaient-ils des êtres amphibiés ?  
3 Vaine question car la nature a bien évolué au cours des millénaires qui nous séparent  
4 de la naissance du premier couple humain. Une autre tradition situe le paradis  
5 terrestre à la source des mêmes grands fleuves. Pour couper court à ces élucubrations,  
6 nos jeunes explorateurs choisirent de rester à Bagdad, où ils espéraient déceler des  
7 indices du passage de leurs antiques géniteurs. La Grande Bibliothèque de Bagdad  
8 aurait dû receler des trésors d'informations précieuses, mais elle avait souffert des  
9 destructions et des pillages qui accompagnent les guerres et les invasions. Victime  
10 de «bibliocaustes» à répétition, cette vénérable institution ne pouvait aider nos  
11 amis, qui lui préférèrent les bouquinistes de la vieille cité. Il n'est pas nécessaire de  
12 franchir la porte de la célèbre Al-Muthanna Library car son propriétaire, Ibrahim,  
13 étale ses trésors à même le sol dans la rue. On dirait un tapis de fleurs, un tapis  
14 d'orient composé de vieux livres illustrés.

15 - Bonjour monsieur Ibrahim, je suis Adam et voici Eve, mon amie. Auriez-vous  
16 des livres qui parlent du jardin d'Eden ? Nous aimerions en savoir un peu plus sur le  
17 village natal de nos vieux ancêtres dont nous portons le nom. On nous a dit que vous  
18 étiez le plus grand collectionneur de vieux livres à Badgad.

19 - Cher Adam, quel honneur pour moi d'accueillir des jeunes chercheurs belges,  
20 et qui plus est, descendants directs d'Adam et Eve. Bien sûr, nous avons ici une  
21 quantité impressionnante de livres sur vos célèbres aïeux, des plus fantaisistes aux  
22 plus documentés, mais vous devez savoir que nous touchons ici aux frontières de  
23 la réalité et de l'imaginaire. N'oubliez pas que quatre millénaires nous séparent  
24 de ces vieux récits. Je vous conseillerais plutôt de rencontrer mon ami Jacob, un  
25 vieux rabbin juif à barbe blanche, un survivant des massacres qui ont décimé la  
26 communauté juive de Badgad depuis l'origine des temps. Il habite avec sa servante  
27 Rachel au fond d'une impasse obscure. Il connaît toutes les langues modernes et  
28 anciennes et il sera ravi de vous aider en partageant son savoir et surtout sa sagesse.  
29

30 Ibrahim les emmena à travers un dédale de ruelles et de petites places dans l'ancien  
31 quartier juif de Bagdad aujourd'hui déserté par ses anciens habitants. Il s'arrêta  
32 devant une petite porte sombre en bois d'ébène, il saisit le heurtoir en bronze et  
33 frappa quatre coups espacés par trois secondes. On entendit un glissement métallique  
34 discret derrière le grillage du judas et aussitôt la porte s'ouvrit sur un vieil homme à  
35 barbe blanche vêtu d'une longue veste marron. Il leur fit signe d'entrer.

36 - Soyez les bienvenus, mon ami Ibrahim m'a prévenu de votre venue. Entrez, nous  
37 allons nous asseoir et causer à l'aise dans la bibliothèque.

Jacob les introduisit dans une grande salle carrée dont les murs étaient garnis de livres et de rouleaux de parchemins. Au milieu, il y avait une table éclairée par sept bougies. Jacob les invita à s'asseoir sur un canapé de cuir.

- Cher monsieur Jacob, comme vous l'a dit Ibrahim, nous marchons sur les traces de nos premiers parents. Comme le saumon remonte les rivières pour retrouver le lit de sa naissance, nous rêvons de découvrir le berceau de nos lointains parents.

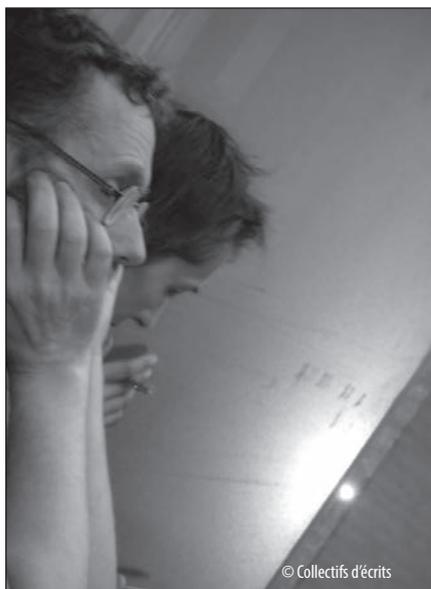
- Mes pauvres enfants, vous avez fait un bien long voyage, je ne voudrais pas vous décevoir, mais simplement vous proposer une autre voie. Vous devez savoir que ces vieux récits à propos du paradis terrestre ne sont que des livres d'images écrits par nos ancêtres pour expliquer à leur manière le mystère de l'origine du monde et de l'humanité. Pour rencontrer Adam et Eve, le jardin d'Eden et son jardinier, il est inutile d'explorer la source des deux fleuves ou de vous perdre dans les marécages de leur confluent. Il vous suffit de traverser le voile qui sépare le monde des apparences et celui des merveilles. Envolez-vous au pays des origines sur le tapis volant des vieux récits qui garnissent ma bibliothèque. Lâchez la bride à votre rêverie et découvrez au fond de votre cœur le jardin merveilleux où sont nés vos vieux parents.

Nos deux jeunes voyageurs ont passé toutes leurs vacances d'été en compagnie de Jacob qui leur a fait découvrir les trésors de sa bibliothèque. Il leur a conté mille et un épisodes de la longue histoire de sa famille et de son peuple, en mêlant sans cesse le réel et le merveilleux.

Adam et Eve sont rentrés à Bruxelles, l'esprit enivré par les récits du vieux Jacob.

Ils se sont inscrits à la faculté d'histoire de l'université et, en attendant la rentrée d'octobre, ils se sont souvent promenés au parc de Pairi Daiza, parmi les plantes, les fleurs et les animaux issus de la création du monde. Pouvaient-ils rêver meilleur embarcadère pour s'évader à nouveau vers le pays des merveilles ?

1  
2  
3  
4  
5  
6  
7  
8  
9  
**10**  
11  
12  
13  
14  
15  
16  
17  
18  
19  
20  
21  
22  
23  
24  
25  
26  
27  
28  
29  
30  
31  
32  
33  
34  
35  
36  
37



## Univers croisés

1  
2  
3  
4  
5  
6  
7  
8  
9  
10  
11  
12  
13  
14  
15  
16  
17  
18  
19  
20  
21  
22  
23  
24  
25  
26  
27  
28  
29  
30  
31  
32  
33  
34  
35  
36  
37

Du haut de mes cinq ans et demi, je la vis comme une très vieille dame portant un étrange habillement. C'était la première fois que je croisais un autre monde que le mien. Dans la pénombre du parloir, je distinguais à peine ses yeux ornés de rides. La profondeur de son regard m'intimida. Iris limpide, presque transparent. Son regard ouvert et sa présence intense me figèrent dans une torpeur hypnotique. Je ne sentis plus le froid glacial ambiant, entretenu par un désagréable courant d'air continu.

- Hé bien, tu ne dis pas bonjour ?, me reprocha mon père, debout à mon côté.

- Bonjour, Madame, m'entendis-je dire d'un ton timide.

Ce seront les seuls mots que je prononcerai durant notre visite.

Ne pouvant pas l'embrasser à cause de la grille de métal noir qui nous séparait, je tendis crânement mon bras afin de lui serrer la main. L'espace entre les larges barreaux nous permit à peine de nous effleurer les doigts. Puis, je restai planté là, debout, les bras ballants, n'osant plonger les mains en poche - cela ne se fait pas - je ne sus quelle contenance adopter.

*Aujourd'hui, André et le cadet des garçons m'ont rendu visite. Je n'avais encore jamais vu le petit autrement que sur la photo prise lors de son baptême. Il a un visage d'ange sous des cheveux blonds ébouriffés. Il semble très bien élevé et un peu timide. À son jeune âge, c'est probablement impressionnant de visiter ce lieu. Il ne connaît pas la vie que je mène ici.*

La conversation qu'ils entamèrent me sortit de l'embarras. J'entendis mon père répondre à ses questions et parler de la famille. Je ne comprenais pas tout, d'autant qu'ils parlaient à voix basse. Tout cela ne me concernait pas et mon attention quitta cette vieille femme au visage inconnu que l'on m'avait présentée comme une parente proche.

*Nous avons échangé de nombreuses nouvelles. Enfin, je dois avouer que c'est surtout moi qui en demandais. J'ai été surprise d'entendre qu'autant de*

1           *petits et de grands événements familiaux s'étaient déroulés depuis la dernière*  
2           *lettre reçue d'un de mes frères. Ici le temps ne suit pas le même cours.*  
3  
4

5       Je ne voyais pas ses cheveux cachés par un large bonnet blanc. Mon regard parcourut  
6 le grand vêtement noir qu'elle portait, puis, peu à peu habitué à la pénombre,  
7 s'aventura plus loin. Je pris conscience de la configuration de l'endroit. Nous étions  
8 dans un gigantesque hall d'où partait un long couloir pavé de marbre noir et rythmé de  
9 colonnes qui se prolongeaient pour former le plafond sur croisées d'ogives. Ce décor  
10 solennel me fit penser à l'église où j'accompagnais quelquefois mes grands-parents.  
11 Je tournai légèrement les yeux vers ma droite où je vis la lourde porte de bois sculpté  
12 par laquelle nous étions entrés. Ses imposants panneaux assemblés étaient bordés de  
13 gros clous sombres. Cet assemblage de tenons et de mortaises disjointes me projeta  
14 au moyen âge et à ses chevaliers. Je me vis, couché au milieu de soldats de plastique  
15 coloré, abaissant le pont-levis de mon château fort en bois et carton-pâte peint. Je  
16 me dis que bientôt des hommes en armes surgiront par cette imposante porte de bois.  
17 Ils feront vibrer de leurs cris de guerre et de leurs rires les vieux vitraux colorés de  
18 lumière pâle qui nous entourent. Puis, ensemble, nous festoierons gaiement devant  
19 une grande cheminée. Nous y ferons griller des marshmallows piqués au bout de nos  
20 épées. Le léger crépitement des flammes accompagnera celui des friandises rôties.

21  
22       Soudain, je perçus derrière elle quelques bruissements d'étoffes, mais le manque  
23 de lumière m'empêcha d'en distinguer l'origine. Une porte s'ouvrit au loin dans le  
24 couloir laissant passer un rai de lumière triste. Le courant d'air emporta jusqu'à nous  
25 un parfum légèrement âcre.  
26

27       Je reconnus de suite ce parfum subtil qui m'évoqua les allumettes brûlées et la  
28 pipe froide de papa. J'inspirai profondément le nuage invisible et volatil qui nous  
29 entourait. Je le vis vert-de-gris, portant une grande cape noire comme celle de Zorro.  
30 Il galopa depuis le fond du couloir, là-bas au loin, arriva jusqu'à mes narines et  
31 entra sans bruit dans mes poumons. Gonflant ma poitrine, je le capturai entièrement  
32 pour en profiter davantage. Puis, je le libérai en expirant lentement par la bouche.  
33 Mon souffle sortit en légère vapeur blanche dans l'air humide de cette rude journée  
34 d'hiver.  
35  
36

37           *Comme la règle l'impose, je ne suis pas restée seule en compagnie de*

*mes visiteurs. Toutes les quinze minutes, quelqu'un se relayait discrètement derrière moi. Cela ne change rien car j'aurais de toute façon partagé notre conversation. Ici, nous nous confions dans la joie.*

Le tête-à-tête des adultes dura suffisamment longtemps pour que je commence à sentir le froid m'envahir. Mon short d'hiver pied-de-poule gris m'en protégeait peu. Mes orteils étaient glacés et l'air trop frais me piquait les jambes. Immobile, je portai mon poids d'une jambe à l'autre afin de chasser les fourmillements qui les gagnaient. Je les imaginai gelées et dures comme l'épaisse couche de glace d'un étang au cœur de l'hiver. Je vis alors une multitude de minuscules patineurs campés sur leurs lames parcourir mes mollets. À coup sûr les picotements venaient d'eux. Je vais taper des pieds pour les faire tous dégringoler. Ha ha, on va voir qui est le plus fort. Bientôt, ce sera la débandade, ils s'enfuiront tous en poussant de petits cris aigus.

- Veux-tu bien rester tranquille ?! , me reprocha mon père, toujours debout à mon côté. Tiens, mouche-toi, dit-il, me tendant son grand mouchoir à carreaux bleus et gris.

Mes pensées à peine dérangées par cette interruption continuèrent d'aller et venir au gré de mon regard et de mon imagination, jusqu'au moment de l'au revoir.

*L'heure de conversation m'a paru bien courte. Elle a cependant été dense en échanges et en émotions partagées. J'imagine que pour un enfant de six ans, cela a dû sembler durer des siècles. À cet âge, le temps s'étire parfois longuement. Je crains qu'il n'ait pris froid dans ce couloir non chauffé.*

*Au moment des adieux, je les ai bénis. Nous les porterons dans nos prières ainsi que tous les autres membres de la famille.*

Mon père ne trouva pas les mots pour m'expliquer la vie cloîtrée qu'elle avait choisie et qu'elle menait depuis si longtemps. Pour s'esquiver, il me dit que j'étais trop jeune pour comprendre et, concentré sur la route, il ne m'en parla plus durant le long trajet de retour en Dauphine. Le froid et la pluie avaient recouvert les vitres d'une belle buée translucide. Je tendis machinalement le doigt pour suivre le trajet d'une goutte le long de la vitre détrempée. Elle descendait par à coup, s'accrochait

1 pour ne pas glisser plus bas, regrettant bien trop tard d'avoir quitté son nuage. Du  
2 bout du doigt, je la fis descendre vers une voisine de même grosseur. Puis vers une  
3 autre. Et encore une... Gonflée par l'apport de trop nombreuses sœurs, elle accéléra  
4 sa descente vertigineuse. Bientôt les trombes d'eau formées de milliers de gouttes  
5 nous permettront de larguer les amarres.

6 - N'ayez crainte, bande de moules à gaufre. Votre capitaine a survécu à toutes les  
7 tempêtes.

8 Du bout de mon sabre, d'un geste plus large, j'indiquai le cap à suivre. Fendant la  
9 pluie violente et les embruns, je riais à pleines dents. Notre fier vaisseau filait à plein  
10 vent, survolant les énormes vagues. Lancé dans une démonstration digne des plus  
11 grands maîtres d'arme, je moulinais fièrement du bras, bondissant en tous sens. Et  
12 hop, une feinte arrière. Parades. Attaques. Bottes secrètes imparables.

13 - Arrière ectoplasmes ! Emplâtres ! Bois sans soif ! Flibustiers ! Matelots de  
14 pacotille ! Marins d'eau douce ! Bachibouzouks !

15 Mes coups adroits, soutenus par de véritables tours de pirates, me permirent de  
16 vaincre une fois de plus toute la racaille environnante. Mes adversaires tombèrent un  
17 à un comme les gouttes de mon tricorne à plume.

18  
19 Les jambes nues collées au skaï de la banquette arrière, bercé par le ronronnement  
20 monotone du moteur de notre voiture familiale rouge, je finis par m'endormir, non sans  
21 apercevoir encore, dans la buée de la vitre, quelques personnages fantasmagoriques.

22

23

24 \* \* \*

25

26

27 De nombreuses années plus tard, je la retrouvai au détour d'un regard posé sur un  
28 sous-verre poussiéreux garni de photos jaunies. Elle y portait la même robe noire et  
29 ample surmontée de la cornette blanche. Ses yeux me parlèrent autant que lors de  
30 notre rencontre d'il y avait si longtemps. Un épisode oublié de mon enfance remonta  
31 à la surface. Je voulus savoir qui elle avait été.

32

33 J'emportai la vieille photo.

34

35

36 *Le cadet d'André est venu se recueillir près de moi, dans l'allée à l'ombre*  
37 *de la chapelle. Les visites sont rares au petit cimetière du couvent. Il m'a paru*

*ému malgré ses cinquante ans. Était-ce pour moi ou parce qu'il découvrit son nom de famille gravé sur ma tombe ? Car, après tout je n'étais qu'une sœur de son grand-père.*

*Il a posé une vieille photo sur ma dernière demeure et est reparti.*

\* \* \*

1  
2  
3  
4  
5  
6  
7  
8  
9  
**10**  
11  
12  
13  
14  
15  
16  
17  
18  
19  
20  
21  
22  
23  
24  
25  
26  
27  
28  
29  
30  
31  
32  
33  
34  
35  
36  
37

1  
2  
3  
4  
5  
6  
7  
8  
9  
**10**  
11  
12  
13  
14  
15  
16  
17  
18  
19  
20  
21  
22  
23  
24  
25  
26  
27  
28  
29  
30  
31  
32  
33  
34  
35  
36  
37



## De l'autre côté

1  
2  
3  
4  
5  
6  
7  
8  
9  
10  
11  
12  
13  
14  
15  
16  
17  
18  
19  
20  
21  
22  
23  
24  
25  
26  
27  
28  
29  
30  
31  
32  
33  
34  
35  
36  
37

Paul ferme la porte. Il se retourne, son regard se promène sur la place. Déserte, encore dans la pénombre. Le jour pointe à peine. Il écoute. Au loin un pépiement d'oiseau. L'air est tranquille. Le village encore endormi. Il sourit. Combien de matins est-il déjà sorti ainsi, marquant un temps d'arrêt sur le pas de sa porte et souriant à la journée qui s'annonce, pensant déjà à la vigne qu'il va retrouver ?

Aujourd'hui est un jour particulier. Il part. Il accroche la clé à la pointe, ce vieux clou tout rouillé enfoncé dans le mur, haut, derrière le volet. « Ils savent où est la clé, s'ils ont besoin, ils pourront entrer ». Ainsi pense Paul. « Ils », ce sont les amis, les gens d'ici, ceux avec qui il a tant vécu, depuis tant d'années... mais aujourd'hui il ne veut pas penser à ceux d'ici, il part.

« Pau, maintenant tu t'appelles Paul. Mais la maison, n'oublie pas, un jour tu reviendras. » Il n'avait rien dit, acquiescé silencieusement. Du haut de son enfance il avait compris : il n'était plus Pau mais il reviendrait. Etrange paradoxe: oubli et mémoire tout à la fois. Ana n'en avait plus jamais parlé. Il avait vécu comme elle avait dit: on l'appelait Paul et il se disait qu'un jour il retournerait dans cette maison, leur maison, là-bas, de l'autre côté de la montagne...

Non, Ana n'en avait plus parlé, tout comme elle n'avait plus jamais parlé sa langue, ni de son pays, ni d'un retour. Ici, c'était l'Occitanie et surtout la France. Le petit devait apprendre le français. Et puis, il savait: tant qu'il y aurait le dictateur, de leur langue et du pays elle serait muette, abîmée de silence. Oublieuse pour fuir la douleur jamais exténuée, compagne obsédante.

Le petit garçon en lui se souvenait : les nuits de larmes et de cauchemar d'Ana, terribles. Au fil des ans la source des larmes s'était tarie, celle de la souffrance, jamais.

En contrepoint Paul avait développé une aptitude profonde pour la joie. A l'aide de son rire et des menues offrandes du jour (marrons, noix, fleurs et aigrettes de pissenlits, joli bois flotté...), il n'avait de cesse de faire naître un sourire sur les lèvres d'Ana.

Ils avaient fui une guerre, en avaient trouvé une autre. Malgré tout, la vie fut bonne avec eux, Pau et Ana, le fils et la mère. A quelques kilomètres de la frontière un village les avait accueillis. Le village. Son village. Ils avaient trouvé ici un abri, du travail et bien plus : des amis, une famille. George et Marthe les avaient logés au-dessous de chez eux, dans un bout de cave aménagé, une pièce à vivre qui fut

1 leur cuisine et leur chambre durant plusieurs années. Et ils avaient donné du travail  
2 à Ana : Marthe était fatiguée, ils n'avaient pas d'enfants, Georges avait besoin de  
3 bras pour la vigne. Ce sont ceux d'Ana qui l'ont d'abord soulagé, puis tout natu-  
4 rellement quand Georges, trop vieux, n'alla plus à la vigne, ce furent ceux de Paul  
5 qui vinrent officier. Georges légua la vigne à Paul. Ana s'occupa de Marthe et de  
6 Georges jusqu'à leur mort. Ils moururent dans leur maison. Leur maison devint celle  
7 d'Ana, puis celle de Paul et de sa famille.

8

9 Il descend la rue du village. Le soleil paraît derrière la colline. Une porte claque.  
10 Des pas résonnent dans la ruelle et s'éloignent. La vie du village qui s'éveille. Le  
11 sourire sur ses lèvres et le pas tranquille de celui qui va. Il arrive à l'arrêt de l'auto-  
12 bus. Il regarde les oliviers dans le jardin en contrebas. Le vent agite leurs ramures,  
13 de délice ils frissonnent en vagues argentés. Un bruit de moteur le tire de sa rêverie  
14 : surgissant du tournant, l'autobus s'avance vers lui.

15

16 La vie avait passé. A la mort d'Ana, il y a quarante ans, il s'était souvenu de la  
17 promesse. Mais il était dans sa vie, ici. Il y avait Marie, les enfants. Et les vignes.  
18 Elles aussi étaient une promesse, à Georges.

19 Dès son arrivée au village il avait suivi Georges dans les vignes. Petit, il courait  
20 entre les ceps, s'arrêtait, observait. Le ciel, les nuages courant vers le Canigou. Un  
21 insecte à l'assaut d'une feuille, un lézard se chauffant sur la terre blanche. Les mains  
22 de Georges qui dansaient au-dessus du pied de vigne, dans l'une un sécateur, l'autre  
23 effleurant, évaluant où il fallait couper... Plus grand, lorsqu'il n'était pas à l'école,  
24 il filait à la vigne: il ramassait les sarments coupés, il préparait les *bouffanelles*<sup>1</sup> à la  
25 saison où Georges *espoudassait*<sup>2</sup>. Après la taille, il l'aidait à attacher les sarments  
26 sur les fils de fer. Aux vendanges, les premières années, il grappillait des grains plus  
27 qu'il ne coupait de grappes. Mais, très vite, il devint un vrai vendangeur. Et la vigne,  
28 une passion.

29

30 Dans l'autobus cahotant il pense à tout cela. A Georges, qui lui a tant appris, qui a  
31 comblé l'absence d'un père trop tôt disparu, avalé par la haine, de l'autre côté.

32 Il a somnolé. Arrivé à la gare routière il va prendre un bus international. « Avant,  
33 on disait l'autocar » murmure Paul pour lui-même. Il est fébrile. Cette frontière si  
34 dure à franchir. Pendant toutes ces années il l'avait imaginée comme la montagne,  
35 assimilée à ses hauteurs. Le protégeant, le mettant à l'abri d'on ne sait quel mal,  
36 quel danger et tout à la fois impérieuse, intimidante et infranchissable. Oui, c'était  
37 tout cela. Il est étourdi. Il n'a jamais pensé de cette façon. Les émotions, les mots

affluent, se bousculent. Oui, c'était tout cela.

Et Marie. La vie avec Marie. Marie trop tôt disparue. Un quotidien de labeur, avec ses jours de fatigue, de partage, de joie, de peine aussi. Les enfants qui ont densifié ce quotidien, aspiré la vie, qui ont grandi, qui sont partis. Il s'est retrouvé seul. L'amitié des voisins, du village, la tendresse de ses enfants lui servent de coussin.

Il parle avec sa fille chaque semaine, au téléphone. Elle vient peu, elle vit dans la capitale. Elle l'invite et insiste pour qu'il lui rende visite. Mais c'est trop loin Paris, qu'irait-il y faire ? Tous les quinze jours, son fils passe une soirée avec lui ou bien parfois le dimanche. Il va le voir aussi. Mais il n'aime guère quitter le village. Jusqu'à aujourd'hui.

\*\*\*

Jean toque à la porte, attend. Personne ne vient. Etonné il regarde derrière le volet : la clé est là. Il hausse un sourcil : Paul est absent ? En revenant de la vigne, il est passé près de son jardin, il n'y était pas. Partir comme cela, en semaine, ce n'est pas dans ses habitudes. Surtout sans prévenir. Sans les prévenir, lui et Lucie, les plus proches voisins, et amis aussi.

La chaleur est tombée, la lumière se fait douce et les bruits s'atténuent : c'est le moment qu'habituellement Jean préfère, lorsqu'il rentre de la vigne, le corps rompu par la fatigue de la journée. Mais aujourd'hui Jean est soucieux. Sans pouvoir dire pourquoi, le départ de Paul en catimini l'agace. Le village change ces dernières années. Des jeunes arrivent, s'installent. C'est bien. On voit à nouveau des petitous courir dans les ruelles. Cela est bon. Mais des maisons se ferment pour cause de décès. Des anciens, de la génération de ses parents, qui l'ont vu naître, grandir, sont partis. Cela fait comme un creux à l'intérieur de lui-même, un espace qui le met mal à l'aise. Cela l'attriste sans qu'il le sache, sans qu'il puisse le nommer.

Jean, il est d'ici. Pas seulement parce qu'il y est né et y a grandi, non, c'est une évidence, comme on est grand ou petit, brun ou blond, il est d'ici.

Il a eu soif de plus d'espace, d'inconnu, d'ailleurs, mais impossible de partir lorsqu'on est d'ici. C'était la vie au village, le travail de la vigne. Cela aussi comme une évidence. Après son père, son grand-père et son arrière grand-père avant lui.

Entre les ceps il se sent libre et lié tout à la fois. Il n'a pas su dire à son père son besoin d'ailleurs, son besoin d'être et de faire autrement. A ce père si grand, si fort,

1 qui ne laissait aucune place au doute ou à l'interrogation. On faisait comme cela  
2 parce que c'était ainsi, et Jean avait fait comme cela.

3 Son père est mort il y a longtemps, sa mère vit encore ici, au village. Si vieille  
4 et toujours sa « maman ». Vis-à-vis d'elle il est empêtré dans des sentiments com-  
5 plexes. La tendresse, l'affection tues, mêlées à la rage contenue de ne pouvoir se  
6 défaire, à la peur de blesser...

7  
8 Tout à ses ruminations, absent à la beauté du jour qui décline, Jean a traversé le vil-  
9 lage et est arrivé chez lui. Il pousse la porte, il entre. Lucie est là qui prépare le repas  
10 du soir, elle égrène des petits pois. Il ne dit rien, il se dirige vers l'évier et s'y lave  
11 les mains. Puis il prend le journal. Il commence la lecture d'un article mais aussitôt  
12 il repose le journal. Il se lève, il quitte sa veste et va la suspendre au porte-manteau  
13 de l'entrée....

14 Lucie l'observe. Elle pense : Jean, tu t'agites comme un fauve en cage. L'image  
15 l'amuse, il est si doux son Jean. Pourtant elle voit bien que ça ne va pas. Il va, il  
16 vient, alors que deux pas auraient suffi pour ce qu'il entreprend, ses gestes sont sac-  
17 cadés, fébriles. Ah, non, ce n'est pas son Jean, celui qu'elle connaît depuis vingt ans.  
18 Lui parler ? Le distraire ? Elle essaie « ...en Catalogne ». Jean entend les derniers  
19 mots que vient de prononcer Lucie. Il prend conscience qu'elle lui parle, il était ail-  
20 leurs... « Hein, tu disais ? » Tranquillement, Lucie reprend :

21 - J'ai vu Maria aujourd'hui. Elle m'a dit que Paul était parti. Hier soir, en revenant  
22 de son jardin, elle l'a rencontré. Il était assis devant chez lui, sur la pierre, il prenait  
23 le frais. Ils ont parlé, et il lui a dit. Il est parti pour retrouver son village natal, en  
24 Catalogne.

25 - Il est parti ? Comme ça ? Sans rien nous dire !

26 - Jean...

27 - Tu trouves que c'est normal ? Comme si on n'était rien pour lui.

28 Lucie se tait. La colère de Jean lui paraît démesurée. Elle est prise au dépourvu.  
29 Que lui dire ? Mais déjà il est sorti. La porte claque. Jean marche à grandes enjam-  
30 bées. Il va vers la colline, puis il prend le chemin qui grimpe jusqu'à la chapelle.

31 Pourquoi ne lui a-t-il rien dit ? Ce n'est pas l'histoire de Paul qui l'intéresse, savoir  
32 pour qui, pourquoi il s'en est allé, non. Non, il est blessé parce que Paul ne s'est pas  
33 soucié de lui. Comme un enfant jaloux, il est peiné.

34 Arrivé au pied de la petite église il s'arrête, il se retourne. Il regarde les toits des  
35 maisons qui s'alignent à ses pieds. Le village est là, juste quelques rumeurs qui s'en  
36 élèvent. Le village est tranquille dans la douceur du soir. La douceur est contagieuse,  
37 cette paix semble le toucher : sa colère tombe, d'un coup. Il s'assoit sur le petit banc.

La tristesse l’envahit. Il a le sentiment que sa vie s’effrite. Comme si les haubans de son existence s’affaissaient, ne soutenant plus son mât de vie. Que n’a-t-il la sereine confiance qu’avait son père ? Depuis quelque temps, il pense à son père, il cherche... Sans se l’avouer il espérait que Paul saurait lui transmettre, lui expliquer ce que son père ne lui avait pas dit. Mais quoi ? Y avait-il quelque chose à dire ? « Nous sommes des taiseux... ». Cette difficulté à parler, elle est aussi en lui. Plus que le départ de Paul, ce qui le blesse, c’est bien cette solitude dans laquelle il s’enferme, cet éloignement des autres.

\*\*\*

L’autobus avale le ruban gris de l’autoroute, l’ascension jusqu’à la frontière se fait aisément, rapidement. Voici la frontière, à peine si le véhicule ralentit... voilà : il est de retour. Paul se sent tout *destimborlat*<sup>3</sup>: deux heures de voyage en bus, c’était si simple.

*Mots occitans*

1 : fagot de sarments

2 : pré-tailler la vigne

3: étourdi

1  
2  
3  
4  
5  
6  
7  
8  
9  
**10**  
11  
12  
13  
14  
15  
16  
17  
18  
19  
20  
21  
22  
23  
24  
25  
26  
27  
28  
29  
30  
31  
32  
33  
34  
35  
36  
37



© Collectifs d'écrits

*A Perpétue.* 1  
*Aux révoltes silencieuses.* 2

## Kampala

Quatre jours et trois nuits 6

Quatre jours et trois nuits 7

Quatre jours, trois nuits. 8

Une éternité. 9 **10**

Quatre jours et trois nuits de mots, regards, surprises, rires, poussières, cauchemars, 11  
prières, de tout. Après dix-huit ans d'absence et de silences. 12

----- 13  
----- 14

Aujourd'hui, je repars vers ma terre d'accueil. Le taxi m'amène à l'aéroport. 15  
----- 16

Un frisson électrise mon corps, malgré la fournaise. 17  
----- 18

Ça fait une heure que j'ai quitté mes parents. Ils rentrent au pays qui m'a vue 19  
naître, il y a 56 ans. Félicité retourne avec eux. 20

C'est comme un élastique qui se tend jusqu'à se rompre. On va toujours plus loin, 21  
et on a peur d'avoir mal, à la cassure. Il fouettera nos corps, l'élastique. Mais on ne 22  
sait pas quand. Le plus tard possible. 23

Placide est encore avec moi. On ne dit rien. On digère. La mort dans l'âme. 24  
----- 25

On les a accompagnés au bus. Papa était très fatigué. Il s'appuyait sur Maman. 26  
Ils marchent très lentement, tous les deux. Leur force, c'est d'être encore en vie, 27  
ensemble. Je ne peux pas les imaginer l'un sans l'autre. 28

Placide est très fier, je le sais. Il peut l'être. Il a tenu son rôle d'aîné. C'est lui qui 29  
nous a tous réunis. A Kampala, Ouganda. Pendant quatre jours et trois nuits. 30  
----- 31

----- 32  
----- 33

1 Maman m'a reconnue à cause de mon rire. Le reste avait fondu. Elle est inquiète.  
2 Ils me croient malade. Je leur cacherais une vérité qui les alourdirait encore. Je leur  
3 aurais menti pour ne pas gâcher nos retrouvailles.

4

5 Sur nos dix-huit ans de séparation, nous nous sommes échangé quelques longues  
6 lettres. Quand c'est possible, on se téléphone, c'est plus facile. Je ne leur ai  
7 jamais envoyé de photo de moi. Je suis gravée en eux, alors pourquoi? Et puis,  
8 quelle prétention! Les seules photos qu'ils ont reçues – Papa les garde dans son  
9 portefeuille –, ce sont celles de Nina et de son petit frère, Olivier, qui m'ont faite  
10 grand-mère il y a bientôt trois ans, et puis il y a à peine deux mois.

11

12 Et donc, la première surprise, à les revoir, c'est qu'ils ne m'ont pas reconnue tout  
13 de suite! Placide les a accueillis, ils étaient émus de le retrouver, leur seul fils, et  
14 aussi soulagés d'être parvenus à franchir les barrages – mais qui s'inquiéterait de  
15 deux vieillards aussi fripés que des nouveaux-nés, et accompagnés de leur fille  
16 comme nounou?

17

18 Félicité ne les avait pas avertis de ma venue. Une vraie surprise. De celles qu'on  
19 n'ose plus espérer. Mise en musique par Placide.

20

21 Moi, j'étais en retrait, sur le côté. Mais quand même. Le soleil était au zénith. Ils  
22 auraient dû me voir, aussi. J'ai eu un coup au cœur. Le regard a glissé sur ma peau,  
23 sans accrocher mon visage. Je n'ai pas tout de suite compris. Je n'étais plus qu'un  
24 esprit. C'est comme s'ils avaient pu m'oublier, me rayer de leur carte. Pour eux, je  
25 n'existais plus que par la voix.

26

27 Tous mes neurones étaient en alerte. Ils ont bien fonctionné. J'ai pu sourire quand  
28 j'ai compris. Le téléphone... Au téléphone, je ne leur raconte pas mon quotidien,  
29 je ne leur ai pas dit le régime que j'ai suivi, il y a trois ans, ni les heures passées à  
30 la salle de sport, pas loin du bureau; les robes que j'ai dû donner, celles que j'ai pu  
31 redécouper, celles que je me suis offertes, en récompense de tant d'efforts. Ce sont  
32 des histoires que les gens de chez nous ne peuvent pas comprendre. J'ai vite pu  
33 chasser ce qui ressemblait à un mauvais sort, et j'ai ri du bonheur de les revoir.

34

35 Une fois qu'elle m'a reconnue, à mon rire, donc, Maman s'est déchirée de joie et  
36 d'inquiétude. A me voir si maigre, elle m'a crue atteinte du SIDA qui me rongerait  
37 de l'intérieur et qui m'aurait conduite une dernière fois sur le continent des ancêtres!

On a beaucoup ri, Placide et moi! En Europe, perdre du poids, c'est un gage de santé! Félicité est restée grave. Le SIDA est une vraie gangrène. Au pays, il ronge toutes les familles.

-----

On a pris deux chambres à l'hôtel, dans un faubourg de Kampala. On y a très peu dormi. L'heure était aux retrouvailles, à l'immense joie d'être enfin réunis. Et pourtant, la surprise qu'ils me réservaient était d'un tout autre ordre. Jamais je ne me serais attendue à la peinture qu'ils me feraient de notre pays, une fois l'euphorie domestiquée.

J'ai eu du mal à croire tout ce qu'ils vivaient, au village, avec des hommes qui débarquent, incendient nos maisons, enrôlent ou tuent nos garçons, violent nos femmes, saccagent nos récoltes.

Papa m'a raconté comment une balle s'était logée dans sa Bible, elle-même enfoncée dans la poche droite de sa veste. Cette fois-là, oui, on peut dire que Dieu l'a sauvé, en quelque sorte.

Ils prient beaucoup. Tous les jours, ils vont à la messe, de l'autre côté du village. Ça leur prend une heure et demi. Le matin, c'est possible, il ne fait pas encore trop chaud.

Un autre jour, les hommes sont venus pour incendier le village. Ils choisissent les maisons. Ils sont entrés dans la nôtre, ils ont mis le feu à la chambre de nos cousins Kizito et Dieudonné. Les murs ont noirci; le feu s'est éteint, sans gagner le reste de la maison.

Il faut les croire. A quoi leur servirait de mentir? Eux sont vieux. Il ne leur reste que la vie. Et la foi.

Quand les hommes sont revenus, Maman s'est enfuie dans la forêt avec les enfants; Papa n'a pas eu le temps, il s'est caché dans les *igisuras*. Ils l'ont cherché. Ils ont voulu incendier la maison, et que le feu prenne, cette fois-ci. Mais on les a attaqués. La nuit était déjà tombée. Ils ont installé leur mitraillette juste à côté des *igisuras*. Papa était à deux mètres. Les feuilles lui brûlaient le corps. Il ne bougeait pas. Toute

1 la nuit, ils ont tiré. Toute la nuit. Papa a cru que sa tête éclaterait. Ou son cœur. A  
2 l'aube, ils sont partis. A midi, il est sorti de sa cachette, il est rentré dans la maison,  
3 il s'est assis sur une chaise et il a attendu Maman, les enfants. Ses oreilles sifflaient.  
4 Son corps était en feu.

5

6 A chacun son régime. Le leur tue, loin des regards.

7

8 -----

9

10 Je ne sais pas comment ils arrivent encore à vivre, assaillis de ces violences vides  
11 de sens.

12

13 J'avais l'estomac noué, mais il fallait les nourrir, eux, ne pas accentuer encore la  
14 fatigue du voyage, des émotions, de la nuit. Félicité et moi, on a fait des achats au  
15 marché. Je n'aime pas cuisiner. Je ne sais jamais quoi préparer. Avec l'âge, on perd  
16 l'appétit, on oublie la fête des repas en famille. Je ne sais pas où elle puise sa force,  
17 Félicité, ni comment elle arrive à me passer sa joie. On a acheté quelques goyaves,  
18 du manioc, du saka-saka, des ananas, un peu de mangue, aussi, du riz et du poulet,  
19 bien sûr. Ce quotidien a parfumé nos quatre jours des effluves de la réalité. On ne  
20 rêvait pas.

21

22 Je me suis régälée des bananes parfumées et goûteuses, introuvables en Occident.  
23 Matin, midi et soir, Papa dégustait le pain, denrée tellement rare au pays que même  
24 les prêtres en sont privés. Papa et Maman n'en avaient plus mangé depuis des années.

25

26 Leur maison, à L..., c'est la maison du bonheur. Ils hébergent une ribambelle  
27 d'enfants, sans compter. Les enfants amputés de leur famille sont conduits chez mes  
28 parents; on sait qu'ils leur donneront un toit, et qu'ils partageront tout ce qu'ils ont.  
29 Avec un sac de riz, ils peuvent tenir une semaine.

30

31 -----

32

33 Quatre jours, trois nuits.

34

35 Les nuits ont été plus fraîches, et celles de toutes les confidences. Moi, je n'avais  
36 rien à raconter, vraiment. La télévision internationale leur montre la vie en Occident.  
37 Ils savent l'essentiel. Mais eux... Des secrets tissés à l'échelle d'un pays. Des cris vite

étouffés, et qui jamais ne franchissent la frontière. Aucune menace terroriste. Autour des mines, des zones de non-droit comme il se doit. Pour les grandes puissances, rien à défendre, rien qui justifie une ingérence. Le monde octroie aux généraux la licence de tuer en silence.

Quand ils étaient trop fatigués, on se retirait dans notre chambre, Félicité et moi; Placide restait auprès d'eux. Je pouvais enfin découvrir ma sœur. Elle était née l'année de mon mariage. Nous n'avons jamais partagé le même toit. Et puis, après l'année des massacres, il y a eu l'exil. Deux lits meublaient notre chambre. Félicité a installé la moustiquaire et s'est glissée sous mes draps. Nous n'avons presque pas dormi.

Pendant dix-huit ans, le téléphone nous a donné l'illusion de gommer les distances. De faire fi des frontières et de l'absence. Ces quelques jours passés avec mes parents, mon frère et ma sœur m'ont donné la tendresse que j'avais dû me contenter de lire, dans les lettres et dans la voix. J'ai pu goûter à la force des étreintes, à la profondeur des regards, à la confiance des corps endormis. Et pourtant, l'abîme qui nous sépare s'est encore creusé. Aujourd'hui, je sais combien la peur guide leurs pas, leurs gestes et leurs silences; je sais désormais que, dans tout ce qu'on échange, rien n'est privé. Le téléphone est un leurre: un piège. Des hommes et des femmes disparaissent pour s'y être laissé prendre. C'est tellement plus radical, les disparitions: pas de jugement; une rumeur se distille, installe la terreur et, mieux que le déploiement d'une armée, muselle la population.

J'ai dû attendre dix-huit ans pour retrouver mes parents. Aujourd'hui plus que jamais, je sais qu'on n'aura plus l'occasion de se dire, vraiment, avant leur mort. Il faudra se lire dans les silences, se deviner dans la voix, s'aimer sans jamais pouvoir s'aider.

-----

Kampala. Un nom qui chante. Une ville d'errance ouverte sur la liberté, loin des interdits construits par nos frontières. Kampala, notre terre d'accueil à tous les cinq, pendant près d'une semaine. La ville d'un compromis, entre un pays dont les uns sont bannis et un continent inaccessible aux autres.

Félicité s'est réjouie de pouvoir parler sans la crainte d'être écoutée aux portes!

1 Loin des dangers sournois, les mots ont pu courir. Dans les rues de Kampala,  
2 grouillantes de monde, elle interpellait en kinyarwanda les visages familiers. Elle  
3 s'est créé un nouveau réseau de frères et de sœurs, qui l'accueilleront, si elle quitte un  
4 jour sa patrie. Placide et moi, nous ne pouvions que sourire, un peu gênés d'une telle  
5 entreprise et amusés par sa spontanéité. Elle se laissait porter par l'effervescence des  
6 rues et se réjouissait des papiers kraft qui jonchent le sol, des vendeurs ambulants,  
7 colorés de mille tissus, couronnés de paniers ou aux commandes d'une charrette  
8 chargée de fruits.

9

10 C'est Félicité qui m'a expliqué la propreté des rues, au pays, et la façon dont on  
11 a banni des villes les plus démunies. Chez nous, les chaussures sont les garantes du  
12 droit de cité. Les colporteurs ont troqué leurs marchandises contre des chaussures de  
13 toutes les pointures. Ils se postent aux portes des villes et jouent aux douaniers; pour  
14 passer, on doit se chauffer, y compris si on est couché sur une civière!

15

16 Il est des pays où nous ne mettrons jamais plus les pieds, et ceux que nous aimons  
17 y meurent.

18

19 -----

20

21 C'est quand Papa dormait que Maman m'a raconté le viol de Hyacinthe, leur  
22 cousine. Cinq hommes masqués d'un foulard avaient surgi dans la maison, ils avaient  
23 saisi le mari de Hyacinthe par les épaules, deux d'entre eux l'avaient maintenu,  
24 enserrant de leurs mains les bras maigres et bientôt bleus du pauvre homme,  
25 pendant que Hyacinthe, vissée au sol par les étaux de chair et de muscles, recevait  
26 les secousses, le sperme, les crachats, les dents plantées dans ses seins. Ils se sont  
27 relayés, encouragés par les cris mêlés de l'homme et de la femme, excités par les  
28 mouvements de reins de leurs compagnons, impatients de se salir, à leur tour, dans  
29 la terre mouillée de salive, de sang, de sperme, de sel.

30

31 Ils ont attaché le mari de Hyacinthe, les bras en croix, aux battants de la fenêtre.  
32 Hyacinthe ne bougeait déjà plus. Mais elle devait souffrir, encore. Ils la frappaient  
33 de leurs bottines, de toutes leurs forces. Le corps sonnait creux, roulait d'un côté et  
34 de l'autre, ils se sont amusés à faire craquer les os. Son mari gémissait, il s'est mis  
35 à prier, ils n'ont pas supporté. Ils se sont alors acharnés sur lui, d'une toute autre  
36 manière, lui entaillant les phalanges, les joues, le ventre, la poitrine. Il n'était que  
37 brûlures. Ses cris déchiraient les tympanes, il n'y avait rien à faire. L'un d'eux s'est

lassé, il est allé dans la remise. Il a ramené une hache et l'a achevé, d'un coup. Il y a eu une dispute, des voix de chacal sont montées dans la nuit, une voix plus grave s'est imposée, et on n'a plus rien entendu.

Quand les vieux du village ont eu la certitude qu'ils étaient partis, ils sont sortis de leur maison, se sont rassemblés sous le goyavier. Ils avaient peur. Les corps seraient laissés à l'abandon, à la merci des chiens sauvages. On a chanté pour la paix de leur âme.

Seuls restaient au village les plus âgés. Les enfants de Hyacinthe aussi avaient disparu. On ne donnait pas cher de leur vie. Et si les garçons survivaient, ce serait pour être drogués et grossir les troupes de chair à tuer. Après quelques jours, on a pourtant retrouvé Kizito. Il portait un bracelet de papier, sur lequel on avait inscrit son nom et notre adresse...Un voisin, engagé dans l'armée, l'aura reconnu et aura décidé de le sauver. On l'a conduit à la maison.

Kizito ne dort plus. Il a perdu la raison. Parfois, il sort d'une somnolence en poussant des cris d'animaux. Il ne se calme qu'après des heures. Ne pas l'abandonner, c'est, pour mes parents, l'unique manière de répondre à l'horreur.

Dieudonné a réapparu après une semaine. Il ne parle plus. Quand les hommes débarquent, il faut les cacher, lui et son frère.

On n'a jamais revu les trois sœurs: Geneviève, Pauline, Bienvenue.

---

Ce matin, c'était le silence. Les mots n'en pouvaient plus. Les larmes coulaient. J'ai pris la Bible, je l'ai ouverte au hasard, j'ai lu quelques versets. Papa s'est mis à chanter le Notre Père en kinyarwanda. Il n'y avait que ça à faire: honorer Dieu de la vie donnée, malgré tout, Le remercier pour ces instants partagés.

Je suis sortie avec Placide et Félicité, une dernière fois. Au marché, j'ai acheté deux pains, pour Papa. Même Félicité était sombre. On s'est laissé gagner par les minutes et les heures, sans plus savoir comment les remplir, avec l'impression de gaspiller.

1 A notre retour, Maman et Papa étaient dans l'enclos, à l'ombre. Ils ne nous ont  
2 pas vus tout de suite. Ils étaient beaux, ils se tenaient la main. De concert, nous nous  
3 sommes arrêtés à les regarder, et puis, d'un éclat de rire, Félicité a chassé les nœuds  
4 dans la gorge. Jusqu'à leur départ, j'ai gardé la joie au cœur. Jusqu'à leur départ...

5  
6  
7  
8  
9

**10**

11  
12  
13  
14  
15  
16  
17  
18  
19  
20  
21  
22  
23  
24  
25  
26  
27  
28  
29  
30  
31  
32  
33  
34  
35  
36  
37



1  
2  
3  
4  
5  
6  
7  
8  
9  
**10**  
11  
12  
13  
14  
15  
16  
17  
18  
19  
20  
21  
22  
23  
24  
25  
26  
27  
28  
29  
30  
31  
32  
33  
34  
35  
36  
37

1  
2  
3  
4  
5  
6  
7  
8  
9  
**10**  
11  
12  
13  
14  
15  
16  
17  
18  
19  
20  
21  
22  
23  
24  
25  
26  
27  
28  
29  
30  
31  
32  
33  
34  
35  
36  
37



© Collectifs d'écrits

**Lin et coton**

1

2

3

Jour de floraison

4

5

Je suis une fleur ! Plus tard je contiendrai du coton. A partir de ce jour, je vais commencer mon journal intime oral. Je ne peux pas écrire, je suis un végétal, mais j'ai une excellente mémoire.

6

7

8

9

Premier jour après ma floraison

**10**

11

Des jambes, des mains, nous scrutent. Ils attendent. Je sens, je sais que je ne suis pas là pour rien, mon destin est tout tracé. Même si je le souhaite, je ne pourrai pas empêcher le coton d'éclore à son tour.

12

13

14

15

Deuxième jour après ma floraison

16

17

Je n'arrive pas à profiter du soleil, de mes voisines, de cette immense plaine. Je stresse, on va me déloger d'ici.

18

19

20

Troisième jour après ma floraison

21

22

J'entame la courbe descendante.

23

J'aimerais que le processus soit plus lent.

24

Jouissance de la terre!

25

26

Quatrième jour

27

28

Je suis en train de me faner, tu me succèderas, je ne peux rien y faire. Bientôt, c'est toi qui continueras ce journal. Tu veux profiter du soleil, moi aussi ! Mais ma fin approche.

29

30

31

32

Cinquième jour

33

34

Ça palpe, ça palpe. En fait, je ne m'appartiens pas, je suis leur propriété, nous sommes leur propriété. Je sens à leur toucher, que le moment approche. Que faire ? Que faire pour échapper à ça ?

35

36

37

1 Sixième jour

2

3 J'ai vu, au-dessus de ma corolle, une étendue noire que je n'ai jamais vue auparavant.  
4 J'ai loupé une étape, l'absence, un moment où je ne suis pas, l'inexistence. Et je vois  
5 ce noir profond qui nous enveloppe, qui nous dissimule les uns aux autres. Je les  
6 sens, je les sens autour de moi, je sais que je ne suis pas seule. Mais ne pas les voir,  
7 je me sens unique. Je suis !

8

9 Septième jour

10

11 Je pense être au septième jour après ma floraison, l'étendue noire, a fait place à une  
12 succession de couleurs, laissant au final, cette immense boule qui me tient chaud et  
13 me cajole par ses rayons.

14 Je suis complètement fanée.

15 Je m'extirpe, coton, je prends le relais de ce journal.

16 La terre tremble. La terre rumine. Non ! La terre tremble, mais ce n'est pas elle  
17 qui rumine. Non ! Ce n'est pas elle qui tremble, ce n'est pas elle qui gronde. Non.  
18 Pourtant, il y a quelque chose.

19

20 Non ! Non ! Non !... Il nous avale ! Il nous avale ! Ce n'est pas possible ! Tout ça  
21 pour ça ! Ce n'est pas possible ! Pourquoi ? Pourquoi ?

22 Où nous emmène t-on ? Qu'allons nous devenir ?

23

24 Douzième jour

25

26 J'ai été bringuebalé dans tous les sens, pas du tout le temps de travailler sur ce  
27 journal intime qui m'a été transmis. Je vais continuer à raconter mon histoire, notre  
28 histoire, en partant du jour de sa floraison, pour ne pas l'oublier, sans elle, je ne  
29 serais pas là. Fil. Je ne suis plus qu'un long fil. J'ai échappé à la coloration, je garde  
30 ma couleur d'origine. C'est étrange, je suis aligné avec d'autres, et avec une autre  
31 espèce de fil. Lin, c'est comme cela qu'il s'appelle. Cohabitation forcée. Je n'ai  
32 rien demandé, je vais devoir continuer avec lui, il est plus foncé que moi (même  
33 si la différence n'est pas énorme, elle est là !), moins soyeux. Je deviens tissu.  
34 Mais pourquoi cette cohabitation ? Pourquoi ce mélange ? Nous n'avons rien à faire  
35 ensemble ! Qu'est-ce que ça m'apporte à moi, coton ? A quoi ça me sert d'avoir  
36 échappé à la coloration ?

37

## Treizième jour

1  
2

Décidément, je ne comprends pas, le vivre-ensemble va être difficile. Je n'ai rien contre le lin, mais il vient d'ailleurs. Moi, je lui apporte le soyeux, mais lui, qu'est-ce qu'il m'apporte ? Un peu de couleur, la belle affaire, je préférerais la mienne, je n'ai pas demandé à être mélangé. Ce n'est pas un choix libre et délibéré, je ne me suis pas faufilé jusqu'à lui pour montrer comment on allait bien ensemble. Lui non plus d'ailleurs, il n'aime pas être avec moi. Mais comme il le dit : sa couleur prédomine, on ne peut l'ignorer. Combien de temps vit un tissu ? Et un tissu comme le mien, vit-il plus longtemps ? Suis-je plus fort, plus solide, plus résistant ? Je me demande s'il est possible de s'échapper, un bout de fil peut-il s'échapper ?

11  
12  
13  
14

## Quatorzième jour

Je suis enseveli sous d'autres tissus, je ne vois plus la lumière. Le lin me renforce, il est plus résistant que moi. La douceur et la résistance, voilà ce que nous sommes, ensemble. On se complète. Notre point commun : là où il a éclo, la boule jaune était présente également. Nous ne sommes pas si différents que ça. Mais ça m'embête, je suis coincé entre deux fils de lin, comme lui est coincé entre deux fils de coton. Nous ne sommes pas mélangés, nous vivons côte à côte. De l'extérieur, on a l'air d'être un ensemble uni, mais c'est faux ! Il y a une envie de se déchirer, de s'effiler. Je pourrais essayer de me défaire. Est-ce possible ?

22  
23  
24  
25

## Quinzième jour

J'ai essayé de dialoguer avec un de mes semblables, mais des deux côtés, il y a un fil de lin entre nous. Argh ! J'enrage ! S'échapper, s'échapper de ce cauchemar ! Je ne suis pas un tissu pur. Je suis plus exotique. Tu parles ! Je suis un original, un décalé, un différent. Je ne suis pas comme les autres. Finalement, je suis content d'être déraciné. Que d'autres fleurs de coton voient ce tissu, je serais quoi pour eux ? Un bâtard ? Un tissu mêlé ? Une originalité ? Je n'ai rien demandé ! ! ! Je vous em... tous ! Vous entendez ! Lui aussi, il souffre, le lin ! Comme moi !

32  
33  
34  
35

## Seizième jour

J'apprends à connaître le lin, et donc à me connaître, la promiscuité n'est jamais conseillée, ça a pour effet d'engendrer des conflits, de révéler ce qu'il y a de plus bas,

36  
37

1 de plus cruel en nous, mais également notre sens de l'affabilité, nous ne sommes plus  
2 qu'un, finalement. Jusqu'à la fin de notre vie, nous serons ensemble.

3

4 Dix-septième jour

5

6 Où m'emmène t-on encore ?

7

8 Dix-huitième jour

9

10 Aujourd'hui, la coexistence s'est bien passée, je me suis senti bien. Donc c'est  
11 possible, mais est-ce viable ? Aujourd'hui, oui ! Demain ? Je ne suis pas en colère  
12 aujourd'hui, non. Je n'en veux pas à ceux qui m'ont fait ça.

13 Mais, me vient une idée. On pourrait peut-être essayer de se rassembler, de sauter  
14 au dessus des fils de lin. On ferait bloc, chacun. Ce serait peut-être plus facile pour  
15 chacun d'entre nous. C'est idiot, ce tissu n'aurait plus lieu d'être !

16

17 Dix-neuvième jour

18

19 Il fait froid, je pense que j'ai atteint ma destination. Mais j'ai l'impression que je  
20 n'ai pas fini d'être transformé. Quelle aventure !

21

22 Vingtème jour

23

24 Je ne suis pas bien aujourd'hui, la boule jaune me manque, la plaine me manque. Le  
25 lin me pèse. Aujourd'hui, je ne l'aime pas. Je le déteste ! Je ne m'aime pas avec lui!  
26 Je sens le même sentiment à mon égard, il fait froid à l'extérieur, mais entre nous, ça  
27 bouillonne, ça s'électrise, ça fait mal. Choc, identitaire, d'essence, de coloris ! C'est  
28 une bataille continue. D'autant plus que sa couleur domine, on ne voit que lui,  
29 comme si je n'étais que lin. Je le déteste ! Je ne suis pas que lin. Je suis lin ET coton !  
30 J'aurais aimé fleurir clandestinement, seule fleur au bord de la route, j'aurais vécu  
31 dix ans dans ce pays. Notre espèce vit dix ans à l'état sauvage. J'aurais profité de la  
32 chaleur, de la terre, de ma liberté. J'aurais été coton, juste coton. Au lieu de ça, j'ai  
33 froid. Deux bobines me pressent, deux fils de lin m'emprisonnent. J'étouffe !

34

35 Vingt et unième jour

36

37 J'ai rêvé, et oui je rêve aussi, que je m'échappais. Je rampais, telle une chenille,

je m'extirpais, tout seul, de ce tissu. Long fil sans pattes, libéré de l'autre. Mais, je me suis senti nu, je me suis senti dépouillé d'une partie de moi. Je ne comprenais pas, plus je m'extirpais, plus j'expirais. Comme s'il ne m'était plus possible de me séparer du lin. Rêve ou cauchemar ? Donc, je ne devais plus penser en terme de « moi », mais en terme de « nous », ou plutôt, je suis devenu mon descendant, ma progéniture. Je ne suis plus coton, je suis tissu. Mais, j'aurais pu être tissu de coton, ça existe, je le sais. C'est donc le tissu qui poursuit ce journal intime. Je suis donc, bicolore, biparti, biculturel...

#### Vingt-deuxième jour

Je n'ai pas un héritage facile à porter. Je sens en moi l'appel du retour aux sources, chacun veut retourner d'où il vient. Moi, j'ai été fabriqué ici, dans le froid. J'y suis bien. Je préfère rester sourd à ces appels. Mais ils sont là, latents, ils se rappellent à mon souvenir dès qu'ils le peuvent. Je les nie, je les ignore, mais ils me dévorent. Ils ont été arrachés de leur terre, mais sans ça, je ne serais pas là bon sang ! De tissu, je suis devenu vêtement. Je pense que ma transformation est terminée.

#### Vingt-troisième jour

J'ai encore beaucoup voyagé. Je me retrouve dans un lieu bruyant avec une lumière étrange, elle n'est pas naturelle, j'en suis persuadé. On me touche, on m'essaye, on me jette, on me plie, on me rejette, on me replie, etc. C'est mon quotidien. Pour l'instant mon sort n'est pas enviable, alors je pense au coton et au lin. Ils se font discrets. Abdication ? Je ne pense pas. C'était quoi leur vie ? C'était quoi être un végétal ? C'était quoi, sauvage ? C'était quoi de vivre avec ses congénères ?

Vêtement ? J'aime bien qu'on m'essaye, c'est chaud, c'est doux, ça sent bon, mais pas toujours. Oh non, pas toujours ! Bon sang, si je pouvais m'extirper, je le ferais, oh oui ! Je couvre le haut de ces... Je crois qu'on les appelle : homme et femme. Je ne sais pas qui est qui. Je suis tout contre eux, il y a deux monticules à l'avant, c'est agréable ! Ah ! Je ne suis pas remis à ma place. On m'emporte ! Ultime voyage ?

#### Vingt-quatrième jour

Ils se font discrets ! Alors je pense à eux. Oui. Je ne dois pas oublier ce que je suis, je ne devrais pas les nier. Me nier. Je croyais être un simple vêtement, fait à partir de

1 deux matières, et que l'important, c'était moi, le vêtement. Mais l'important, c'est  
2 nous, ce sont nos histoires, ce sont nos parcours. J'existe parce que quelque part il y  
3 a eu vie. Quelque part il y a eu pousse. Quelque part il y a eu transformation. Est-ce  
4 que la personne qui me porte m'emmènera un jour là-bas, dans ces terres que je ne  
5 connais pas ? Cette chaleur qui ne ressemble pas à celle d'ici ? Ces parfums qui sont  
6 apparemment différents ? Et le cas échéant, comment saurais-je que je suis chez moi,  
7 que je suis aussi chez moi ?

8

9 Trentième jour

10

11 Régulièrement, je me retrouve dans une machine qui se remplit d'eau et de mousse,  
12 et qui tourne, tourne, tourne. A peine séché, je me retrouve sur la personne. Je pense  
13 être son vêtement préféré. C'est sympa, mais j'aimerais qu'elle m'apprécie moins.  
14 Parfois, je ne sais plus où je suis, ce que je suis, je suis tout étourdi. Je ne suis plus  
15 certain des jours. Ce n'est pas grave, on fait comme si.

16

17 Trente et unième jour

18

19 Ils se sont rappelés à mon souvenir, le coton et le lin. Que faire ? Je n'en peux plus  
20 de cette bataille continuelle, qui me semble loin de moi, mais qui se déroule en moi.  
21 Comme si des étrangers étaient en moi, des squatteurs. Mais des squatteurs qui n'ont  
22 pas choisi leur squat, ni leurs camarades. Mais, je ne me sens pas imposteur, je n'ai  
23 pas l'impression d'être illégitime. Tout s'est fait naturellement. Alors, quoi ? Qu'est-  
24 ce que je suis au fond ? Qu'est-ce que je suis ? Il y a ce que je parais être, ce qu'on  
25 voit dans ce tissu. Mais, je ne me reconnais pas dans cette image. Je ne me reconnais  
26 pas dans le lin, je ne me reconnais pas dans le coton. Je suis un peu lin, un peu coton.  
27 Devrais-je les remercier pour ce legs ou leur en vouloir ? Je pourrais aussi être en  
28 colère, être en colère contre eux. Ce n'est pas le cas, j'aime ce que je suis. Comme le  
29 coton disait : « Je suis douceur et résistance ». Ça me plaît. Douceur et résistance ! Je  
30 devrais être plus à l'écoute de moi. Être lin, coton et tissu. Voilà mes identités, mon  
31 identité ! Accepter, ne pas être influencé par la façon dont on me voit. Mais accepter  
32 tout ce que je suis. Vous savez comment on nous appelle, le tissu de lin et coton ?  
33 Métis. Métis, ça fait penser à tissu mêlé en verlan. Métis, pourquoi pas finalement ?

34

35

36

37

**Cet autre qui surgit en moi**1  
2  
3  
4  
5  
6  
7  
8  
9  
10  
11  
12  
13  
14  
15  
16  
17  
18  
19  
20  
21  
22  
23  
24  
25  
26  
27  
28  
29  
30  
31  
32  
33  
34  
35  
36  
37

Il me déroute... Il m'apprivoise..., cet *autre* qui surgit en moi alors que je me croyais seul, face à une mer étale, les pieds bien enfoncés dans le sable, et pleinement disponible pour regarder l'horizon.

L'homogénéité de ma présence soudain se brise: un tournoiement y propulse des visions sans lien apparent avec mes souvenirs, mais que je ne peux écarter comme de simples parasites. Je les trahirais; je me trahirais, car ces visions – à l'évidence – me concernent, relèvent de ce que ma vie aurait pu être ou devenir. Pourtant, rien de concret ! De simples frémissements, dans la pénombre du puits qui aspire mon regard. Le surgissement d'une sensation qui me semble venue d'ailleurs.

Lui faire place, sans plus ? Je pourrais dire qu'il y a erreur sur la personne.

Cette impression fugace me défie.

Entre évidence et trompe-l'œil se révèle le passager clandestin tapi en moi. D'où vient-il ? Où va-t-il ? Vais-je le revoir ? Me confier à lui et lui à moi ?

L'éclair qui me traverse n'est pas seulement la voie de la différence en moi. Il révèle des fraternités insoupçonnées. Des proximités dont l'histoire ne se raconte pas mais se vit au présent ! Se reconnaître avant même de se connaître!

Ces ressemblances ont leurs racines dans mon passé lointain, au temps où l'enfance élaguait les branches de l'évasion. Et déjouait parfois les flux de l'invasion.

Ainsi l'*autre* me révèle la part de lui – ou d'elle – estompée en moi.

1  
2  
3  
4  
5  
6  
7  
8  
9  
**10**  
11  
12  
13  
14  
15  
16  
17  
18  
19  
20  
21  
22  
23  
24  
25  
26  
27  
28  
29  
30  
31  
32  
33  
34  
35  
36  
37



**Les regards de Janus**

J'aimerais avoir le cœur sur la main,  
pourtant quand je regarde en moi il n'y a rien:  
ni cœur de cristal, ni cœur de pierre.  
Juste l'étrange impression qu'il a été aspiré par mes propres ténèbres.  
Une souffrance infinie parcourt constamment mes vertèbres.

J'aimerais avoir un sourire sur le visage,  
pourtant, quand je me regarde dans la glace, il se fait rare:  
ni rire jaune, ni de rires aux larmes.  
Juste l'étrange impression qu'on me l'a arraché sans mal  
Une tristesse pérenne envahit continuellement mes organes.

Je suis le cavalier sans tête et sans cœur,  
qui, sur le champ de la vie, combat sa douleur.  
Dans l'atlas de ma vie, mon territoire est d'ailleurs rouge sang:  
des batailles internes font couler beaucoup d'encre mais pas seulement...  
Celles-ci délimitent en permanence mon pays.  
Le pouvoir est toujours entre les mains de l'ennemi.  
Je dois à nouveau en venir aux mains.  
Maintes fois j'ai essayé, chaque fois je suis tombé en chemin,  
car contre mon ombre, le duel est toujours corsé.  
C'est un combat perpétuel que j'ai commencé il y a des années,  
entre qui je suis et ce que j'aimerais être:  
Bref, c'est juste une modification de mes frontières...

Tu veux découvrir mes paysages internes?  
Tu désires toucher ma terre ferme?  
Le checkpoint tu dois d'abord passer,  
car, entre rêves et réalités, il n'y a qu'un pas...

Tu peux à présent admirer l'horizon.  
Des chemins s'y perdent sans indication, fais attention!  
Car entre deux neurones, tu risques d'être perdu

1  
2  
3  
4  
5  
6  
7  
8  
9  
10  
11  
12  
13  
14  
15  
16  
17  
18  
19  
20  
21  
22  
23  
24  
25  
26  
27  
28  
29  
30  
31  
32  
33  
34  
35  
36  
37

1 à chaque instant tu devras te cacher de mes cellules  
2 car à leur yeux, tu seras le virus.  
3 La peur règne ici comme un stimulus.  
4  
5 Je suis l'archer sans arc et sans flèche,  
6 qui protège son château fort en état de siège.  
7 Pour parvenir à la place forte, c'est un véritable labyrinthe.  
8 Quand ce ne sont pas des murs, ce sont des feintes.  
9 Trop de remparts se sont construits  
10 ou devrais-je dire que de mes mains je les ai bâtis?  
11 Pour atteindre mon cœur, c'est le parcours du combattant.  
12 Avant de descendre mon pont-levis, je peux attendre longtemps...  
13 Entre toi et moi, ce n'est pas une bataille,  
14 c'est juste que dans tes yeux je vois les défaillances occidentales.  
15 En fait, c'est aussi mon reflet qui s'y dessine:  
16 un homme de plus qui courbe trop souvent l'échine...  
17 À force de regarder par la fenêtre,  
18 j'ai senti s'évanouir toute la force de mon être.  
19 J'ai vu répression policière, guerres, misère.  
20 J'ai entendu cris, pleurs et colère.  
21  
22 La vie, c'est carnaval ou soirée costumée:  
23 l'avoir en être s'est, de mon temps, déguisé,  
24 la beauté intérieure s'est transformée en paraître,  
25 Et moi dans tout ce décor, qui suis-je? qui être?  
26  
27 Je suis un chevalier sans Roi et sans armure,  
28 qui, face au monde, doit faire sa place sans ériger de nouveaux murs.  
29 Une formation, une histoire, un titre de noblesse,  
30 la société m'a-t-elle transmis ses bassesses?  
31 Des milliers de kilomètres de parois en construction.  
32 S'isoler? Se protéger? quelles en sont les raisons?  
33 Drôle d'époque, drôle de contexte,  
34 plutôt en pleurer qu'en rire, regarde le travail de Frontex.  
35 En fait, bien souvent, la réalité me mine.  
36 Juste l'étrange impression que ma vie est devenue un mime,  
37 je reproduis ce que j'ai appris tel Chaplin.

Juste ce sentiment malsain que ces frontières extérieures aujourd’hui m’animent...	1
Mais comment un mur a-t-il pu se construire à l’intérieur de mon être	2
pour séparer ce que je suis et ce que j’aimerais être?	3
Peut-être est-ce là tout le mystère ?	4
Car sur autrui se répercute cette frontière...	5
Sa destruction rimera sûrement avec nouvelle ère...	6
	7
En fait, je ne sais plus si c’est moi qui me suis construit	8
ou si c’est le monde qui m’a bâti.	9
Je ne sais plus si je crée ou si je reproduis.	10
Peut-être suis-je parcouru par ces deux dynamiques...	11
Tout au moins, je crois en la force de la vie!	12
Alors aujourd’hui, je me laisse guider par celle-ci...	13
	14
Je crois avoir compris que je suis mon propre ennemi,	15
qu’avant de vouloir changer le monde, je dois sentir la vie,	16
la ressentir, la respirer, bref avoir les yeux qui pétillent...	17
Ainsi, je me souviendrai qu’à force d’avoir les pieds sur terre,	18
je me perdrai toujours plus dans les étoiles et leur lumière...	19
	20
	21
	22
	23
	24
	25
	26
	27
	28
	29
	30
	31
	32
	33
	34
	35
	36
	37

1  
2  
3  
4  
5  
6  
7  
8  
9  
**10**  
11  
12  
13  
14  
15  
16  
17  
18  
19  
20  
21  
22  
23  
24  
25  
26  
27  
28  
29  
30  
31  
32  
33  
34  
35  
36  
37



## Les ébats-limites

1  
2  
3  
4  
5  
6  
7  
8  
9  
10  
11  
12  
13  
14  
15  
16  
17  
18  
19  
20  
21  
22  
23  
24  
25  
26  
27  
28  
29  
30  
31  
32  
33  
34  
35  
36  
37

Oui, j'ai eu des excuses, oui de bien belles Excuses bien enflées ou du moins, j'avais des Explications qui tenaient debout.

Elles traînaient là, dehors, indolentes, mollassonnes, feignasses, lézardant de malchance dans les particules fines, les coups de klaxon, la grisaille et toutes ces longueurs d'onde. Tantôt, appuyées sur le rebord d'une fenêtre, soutenant leur tête alourdie ou, mal assises, les fesses traversées par le tube froid de l'arceau du parking vélo, confondues entre le confort de l'appui et l'endolorissement. Parfois, les reins pointant vers l'arrière, les épaules vers «un ciel si bas», les bras croisés sur la balustrade du canal, sur ce béton si fatigué. Le vague des yeux jamais ne rejoindra la surface griffée par les eaux plombées et s'égarera comme un miasme à mi-hauteur des pans latéraux de la voie d'eau, aussi bétonnés, autant mouchetés de lassitude. Peut-être il tentera de s'accrocher au gris plus clair et luisant du pare-brise, face à lui mais la voiture campe sur sa position à la proue de la péniche et se laisse glisser. Et tout glisse, sur l'eau et dans les têtes. Tellement de temps décompressé en langueur d'ennuis, étioilé en paresse, en faiblesse.

Je venais de les quitter il y a un quart d'heure, mes Superviseuses sporadiques, mes Anges accompagnatrices désabusées. Je savais le pourquoi, le comment, le quoi. Je dégoulinais d'anthracite. Je dégustais l'âcre dans le creux de la vague.

*Pfff...ça commence comme on crève à bécane. Une vulgaire clope, un alcool ad hoc d'addict pour colmater mais cela ne décolle plus.*

*Flanqué du quotidien, c'est une course corrompue : on collecte les tâches dans l'obscurité, on se coltine une guérilla quelconque, on s'exclame dans une crise discrète, on casque dans le panier de crabes, on se coupe en quatre et on se calfeutre dans le dernier quartier; on s'écarte, à côté de la plaque.*

«J'ai presque plus de cash en caisse, Monique.»

*Aggloméré de déconfitures, encaqué de cafards, englué de piqûres, on cafouille,*

1 *écartelé. Par contre, pas collabo pour un kopeck, c'est la conduite obligée.*

2

3 *«Tous les vegans, of course, Morgane, sont Gaïa.»*

4

5 *Dans le collimateur : frasques en guenilles, risques malingres, courage en rac,*  
6 *escapades calamiteuses. Sous un angle d'attaque, couine la crainte. Aux quatre*  
7 *points cardinaux, ça bloque, ça cloche, ça cogne, ça cale. Entre les cloisons, c'est*  
8 *pas coton. Derrière les pare-chocs, c'est caduc. Considère que déjà ça dégouline.*  
9 *Oh, la coupure de courant!*

10

11 *«Paco, tu t'logoff et libères mon écran, s'il te plaît. C'est pas cool !»*

12

13 *Et quand bien même, décrié par d'aucuns plus cogneurs, crispés sur la crevasse*  
14 *des alambiqués, qui condamnent les encombrants et le bougonnement, auxquels*  
15 *débeccent les égratinures, les récalcitrants, la couardise.*

16

17 *«Radicalise-toi Clémentine, que faire d'autre pour décoller de ce carrelage.»*

18

19 *Et tant qu'à faire, vu du Titanic après l'Iceberg, autant capituler pour ce climax,*  
20 *une des planques du purgatoire.*

21

22 *Se recueillir dans la cathédrale des manques et des contorsions*

23 *Se cacher dans le bunker des complices parmi les complaisants*

24 *Se calfeutrer dans la cale en quarantaine avec les scorbutiques*

25 *S'encastrier dans l'ascenseur pour la débâcle et la disgrâce*

26 *Constater le cours de la crudité et décompter au cordeau nos fracas entre*  
27 *collapsologues.*

28 *Contre presque tout, entre ploucs et escrocs électrisés, c'est d'une élégance crasse,*  
29 *d'un négligé clamant. Du coup, nous collaborions à nos cruci-frictions.*

30

31 *«Quoi donc, Grégoire, alors accouche quoi ! Ou j'y vais franco sur l'étiquetage.»*

32

33 *Et tout cueillir..*

34 *le chagrin à couper au couteau*

35 *une félouque oblongue, épargnée, stagnant en cale sèche, lorgnant vers le courant*  
36 *qui cavale*

37 *ton embarcation comblée de coups d'éclat et de boucan, de parcours rectilignes*

<i>comme du cristal de roche</i>	1
<i>mes projections très bec et ongles, tes désaccords à cran, à cor et à cri, quelques syncopes</i>	2
<i>l'érection brusque d'une amarante crête de coq que le regard aborde et contourne en une calme caresse oculaire, longue et curviligne et adore.</i>	3
	4
	5
	6
<i>Quand, récurrent, un écho recroquevillé égratigne :</i>	7
<i>Et si tu...</i>	8
<i>débusques ta cosse,</i>	9
<i>déchristianises ta cotte de maille,</i>	10
<i>croilles ton képi</i>	11
<i>encanailles tes écailles,</i>	12
<i>dégommées l'écorce,</i>	13
<i>décalques la gangue,</i>	14
<i>tracasses ta carapace,</i>	15
<i>chagrines le packaging,</i>	16
<i>arqueboutes ta coquille,</i>	17
<i>emberlificotes cette guépière,</i>	18
<i>dézingues ton corset,</i>	19
<i>offusques ton crâne,</i>	20
<i>écrabouilles l'écrin,</i>	21
<i>déglingues la cuirasse,</i>	22
<i>crames ta coque,</i>	23
<i>liquides la carlingue.</i>	24
	25
<i>Et quoi encore !</i>	26
<i>Se décarcasser et prendre le taureau par les cornes de surcroît.</i>	27
<i>J'ai crevé. Suis exténué.</i>	28
	29
	30

Je me retrouvais là, à « L'Impasse du Diable », dans une ruelle repliée, proche du canal. Je leur avais donné rendez-vous, aux Explications, Superviseuses, Anges coacheuses. Je patientais dans ce kaberdouche, fixant l'eau pétillante dans laquelle devait sûrement se dissoudre tout le pesticide vernissant l'écorce de la tranche de citron. Le patron, les quelques clients, l'ambiance bois foncé, le vogelpik jauni, les cendriers illégaux, un coin de paradis à l'ancienne pour les moments infernaux. Je pressentais bien qu'il n'allait pas survivre à l'avenante gentrification. Il deviendrait

1 juste ...transparent. Sans voix pour l'anglais international, souterrain pour les  
2 trentenaires, amis du Design et du Vintage, imperméable aux Macbooks et tablettes,  
3 une miette de biscotte pour l'Immobilier qui aurait tôt fait de réquisitionner toutes  
4 les miettes de l'îlot pour mieux les reconstruire en les assemblant. Et s'y logeraient,  
5 les Anglais internationaux, les amis architectes, les trentenaires avec des lunettes  
6 noires rectangulaires qui fixent les écrans.

7  
8 J'hésitais, partir à l'Ouest, rester à l'Est, perdre le Nord.

9 «...elle descendait vers le Midi, le Midii... Ils se sont...». C'était au moins Radio  
10 Nostalgie ici.

11  
12 Puis elles sont enfin arrivées, se sont assises à ma table. A ma grande surprise, elles  
13 étaient plus animées que d'habitude, presque vives. Quelques taquineries entre elles,  
14 attitude plutôt rare. D'habitude, elles disent trois phrases, puis baillent d'ennui ou de  
15 fatigue et puis plus rien. Elles pourraient être alors prêtes à m'écouter mais rien n'est  
16 moins certain. Elles m'ont parlé, plus sérieuses : «Dis, tu vois, il y a Nous. Nous on  
17 t'a rencontré, ça fait des lunes qu'on se fréquente. On t'a accepté, reconnu, soutenu.  
18 On se voit plic-ploc, deci delà. Tu appelles, on se rapplique, sûr. Nous, de notre côté,  
19 si on n'a pas de tes nouvelles, on t'appelle et tu procrastines pas trop longtemps pour  
20 nous répondre. Mais dis-toi bien, Nous, l'indigne trinité, les trois disgracieuses, les  
21 muses entre chien et loup, Nous, on n'est pas un exemple, un modèle pour toi. Fais  
22 demi-tour, détourne-toi, avance, accélère ou fonce.»

23  
24 Puis la plus orientale des trois a immobilisé son regard sur moi. Ses yeux ont  
25 doublé de hauteur, comme à chaque fois dans ces moments-là; son iris, une île,  
26 sombre submergé par le blanc de ses yeux. Et avec cet air stupéfié et sa main sur la  
27 mienne : «S'il te plaît, NON, ne fais pas comme nous, comme moi, comme elle et  
28 elle. On appartient à ton passé. On est resté dedans. (Elle se frappa la poitrine). Ne  
29 vis pas ça. Suffit. STOP. Ca n'en vaut pas la peine. Bazarde. Toi tu peux. Tu peux  
30 encore. Lasse-toi de nous et laisse-nous. Quitte-nous.» Elles firent silence, et moi et  
31 les quelques clients présents dans le café. J'ai pensé que je serais alors seul, Moi,  
32 Effondré de Milleprécautions. Je serais comme une barque en pièce, une Ophélie  
33 flottante. «Notre présence et notre appui, jusqu'à la lie, n'est plus nécessaire; n'a  
34 plus lieu d'être... Allez, bon, on y va. On s'en va ou on disparaît. Savons pas encore  
35 vraiment.» Elles se sont levées de leur chaise, la soulevant à peine, la raclant par  
36 terre. Elles se sont effacées dans le clair-obscur du café en laissant traîner leurs  
37 savates sur le carrelage du vieux temps, «chhhh». Elles prirent la porte. Cela finissait

bizarre et simple. Un adieu à l'étouffée. Nous allions devenir indifférents les uns aux autres, nous évanouir l'un à l'autre, dissoudre nos souvenirs sur le long cours des jours et des nuits.

Je suis sorti quelques temps après. J'ai pris mes cliques et mes claques. Je devais inévitablement en prendre mon parti. Et j'ai marché dans la ville comme je n'ai jamais autant marché. Tout vain, tout vide, tout seul. Après ce coup de massue, je comptais en arpentant si longuement, atteindre au plus vite un rebond éventuel, doux et aérien. Qui sait, la dissipation, l'anesthésie peut-être. Dépassé depuis longtemps le boulevard Barthélémy et la rue Notre-Dame du Sommeil. Je relevais parfois le nom de quelques rues: square de la Délivrance, Sukkelweg, rue du Fossé, du Mystère, des Carburants. Plus loin: rue de la Gaîté, rue Kinet, de l'Idylle. Et j'ignorais que la renaissance existait.

1  
2  
3  
4  
5  
6  
7  
8  
9  
10  
11  
12  
13  
14  
15  
16  
17  
18  
19  
20  
21  
22  
23  
24  
25  
26  
27  
28  
29  
30  
31  
32  
33  
34  
35  
36  
37

1  
2  
3  
4  
5  
6  
7  
8  
9  
**10**  
11  
12  
13  
14  
15  
16  
17  
18  
19  
20  
21  
22  
23  
24  
25  
26  
27  
28  
29  
30  
31  
32  
33  
34  
35  
36  
37



© Collectifs d'écrits

**Le présent ne fait que *passé***

«Six pieds sous terre, j'écris enfin. La tête dans les nuages.»

Ce matin-là, je me réveillai moins péniblement que d'habitude. Bizarre... Je retins pendant un instant le délicieux souvenir - s'effaçant beaucoup trop vite - de cette nuit en m'accrochant au moindre petit détail d'elle. Je me repassai cette magnifique nuit déguisée de jour et de lumière: nous nous allongeons près d'un lac, nous dansons, chantons, rions, parlons. Ton visage éclairé de soleil me fait rêver, ta voix me berce, ton odeur me calme, ton rire me rend heureux. C'est si facile d'être heureux, avec toi! Tu es si jeune...Tu as tout d'une mère parfaite, ma mère...

Je voulais sauter de mon lit - mais qu'est-ce que je dis là?! Il ne faut pas rêver, non plus! - pour faire disparaître cette fatigue qui n'en finissait plus, faire disparaître toute tristesse et toute amertume. Évidemment, je savais que je n'y arriverais pas en sautant du lit! Je me casserais quelque chose, sans aucun doute! Et si j'essayais? Que se passerait-il? M'abandonneraient-ils à mon triste sort? Non, non jamais ils ne feraient ça! Je regardais le sol tout en y songeant.

La sonnette se fit entendre à 10h53 précises. C'était trop tôt, je n'étais pas prêt. Les 10 minutes suivantes me servirent à m'habiller, me brosser les dents et me coiffer.

Daniella attendait patiemment devant la porte.

- Bonjour Valentin! Comment allez-vous aujourd'hui?

- Bonjour Daniella. Mal, pourquoi changerait-on les habitudes?! dis-je avec un petit sourire, qui cachait en fait une triste vérité.

- On peut toujours essayer! me fit-elle remarquer, prenant sa voix calme et mélodieuse. Je voyais toutefois que derrière ses mots se dissimulait un lourd espoir.

- Si ça vous tient tellement à cœur, lui répondis-je, cette fois avec douceur.

Daniella me fit, comme chaque jeudi, les tests de routine pour vérifier ma tension. Puis, après un bon quart d'heure, je lui demandai:

- Pourquoi êtes-vous arrivée plus tôt que d'habitude, aujourd'hui?

Après quelques minutes, elle se décida à me répondre.

- Mon père est mort samedi, son enterrement a lieu aujourd'hui, à 13h, je veux être prête à temps.

1 La première chose qui me vint à l'esprit, quand j'entendis cette triste nouvelle,  
2 fut le souvenir de mon propre père. Enfin, «propre» n'est pas le mot que je lui  
3 aurais attribué. C'est d'ailleurs le contraire qui lui aurait entièrement convenu.  
4 Je me souvins alors de cette nuit, la plus terrible des nuits! J'ai encore en tête le  
5 bruit assourdissant des claquements et des cognements, et puis ce cri... Ce cri de  
6 détresse qui cherchait désespérément quelqu'un, quelque chose. La peur, la vraie,  
7 je ne l'avais jamais ressentie auparavant. Je crus l'inventer lorsque notre père nous  
8 annonça, le lendemain, que nous ne reverrions plus jamais notre mère. La scène était  
9 presque aussi terrifiante: du sang partout! Sur le piano, sur le mur, et puis une grosse  
10 coulée qui partait du centre de la pièce, qui traversait le salon, dévalait l'escalier,  
11 pour s'éteindre derrière une porte fermée à double tour.

12

13 Tout en tenant ma main ridée, elle conclut:

14 - Rien d'inquiétant à première vue, n'oubliez pas de prendre vos médicaments  
15 deux fois par jour et tout se passera pour le mieux. Elle s'exprimait maintenant avec  
16 une grande tristesse, légèrement absente.

17 - Merci, Daniella.

18 J'essayai d'avoir l'air compréhensif, en vain. J'aurais bien aimé, moi, que mon  
19 père meure. Décidément, le hasard fait mal les choses. Alors qu'elle fermait la  
20 porte derrière elle après m'avoir dit au revoir, je ressentis une envie soudaine de lui  
21 apporter un peu de réconfort.

22 - Daniella! Attendez! Je vins me mettre sur le palier, à deux mètres de la rangée de  
23 marches, de peur de tout dévaler.

24 - Oui, Valentin?

25 - Je suis désolé, pour votre père.

26 Elle me laissa un sourire, bien que malicieux, rempli de douleur.

27

28 Il faisait beau, je ne devais pas tarder à profiter de la couche de neige que le froid  
29 avait construite pendant la nuit. Peu de temps après, j'étais dehors. Je n'étais pas  
30 sorti par devant à cause des marches, mais par le jardin. Le chemin que j'emprunte  
31 pour rejoindre l'avant de la maison paraît presque un chemin tracé, maintenant. Avec  
32 le nombre de fois que j'y suis passé!

33

34 Bien que cette idée me soit à peine supportable, je devrais faire appel à quelqu'un  
35 pour m'aider au quotidien. Mes bras s'affaiblissent de jour en jour. Après m'avoir  
36 donné une dizaine de noms auxquels faire appel en cas de besoin, Daniella avait  
37 renoncé à me faire changer d'avis. Un jour, elle m'avait dit: «Vous êtes encore plus

têtu qu'une mule!» J'avais pouffé et lui avais répondu que je n'étais pas une femelle. Elle avait pouffé à son tour et avait repris son inspection délicate.

En passant près de la petite église du village, comme chaque fois, il me revint en mémoire l'influence que l'Église avait réussi à avoir sur ma génération: tous les dimanches - comme toutes les familles -, nous nous rendions à l'église de notre ville. Et puis, il y avait ce petit enfant, accompagné de sa mère, qui, tous les dimanche, devait se confesser pour une série de bêtises pas bien graves. Les plus fréquentes étaient d'avoir laissé son bonnet à l'intérieur, de ne pas avoir mis ses chaussettes sales dans la manne à linge ou encore de ne pas s'être lavé les mains avant de manger. Moi, ça me faisait mal au cœur quand, chaque dimanche, il revenait avec un bleu de plus. Un soir, pendant le souper, je m'étais exclamé: «Chez lui, c'est encore pire que dans un couvent!» Maman m'avait un peu grondé en me rappelant que, dans chaque famille, il y avait différentes règles que l'on devait tout simplement respecter. Pourtant, je savais qu'au fond d'elle, elle me donnait raison.

La neige freinait les roues de mon fauteuil. J'avais mal aux bras. Je décidai de faire une petite pause. Il était 12h43, maintenant. Après avoir repris un peu de forces, je fis demi-tour. Le moindre détail me faisait repenser à mon enfance, même un vulgaire pot de fleurs.

A la maison, on n'avait que ça! Un pot de fleurs par-ci, une plante par-là. Maman les adorait! Elle disait que c'étaient elles qui la faisaient progresser et qui lui donnaient du courage dans les moments plus délicats. Moi, je n'en croyais rien! Le plus gros défaut de Maman - le seul à mes yeux -, c'était la naïveté! Elle était si naïve que ça me faisait rire, à la longue. Elle était telle un enfant cheminant vers un monde de douleurs et de perturbations. Un enfant qui ne fait que découvrir et qui, lorsqu'on croit lui apprendre quelque chose qu'il sait déjà, se dresse fier comme un paon, en s'écriant: «Oui, je sais!» Elle était tellement belle, ma mère... A s'en crever les yeux!

Sans m'en rendre compte, je m'étais arrêté, une fois de plus. Je pleurais...

«De là où je t'écris, je ne pleure plus. Je ne peux plus. Et, si j'en étais encore capable, ce seraient des larmes de joie et de bonheur qui s'évaderaient de mes yeux.»

J'étais bientôt arrivé. Plus qu'une rue, une toute petite rue sans souvenirs, sans amertume. Juste la belle vue ensoleillée, c'est tout ce que je demande...

1 Le soleil se reflétait sur la neige, blanche et vierge. Cette neige, douce et cependant  
2 meurtrière pour certains.

3  
4 Nous étions à la mer, en maillot de bain, et j'étais si fier de savoir enfin nager!

5  
6 C'est tout...rien d'important qui vaille vraiment d'être écrit. Et pourtant...

7 J'étais maintenant devant la façade de ma maison. J'observai pendant un moment  
8 les marches d'escalier. Il y en avait sept. Elle étaient toutes régulières et bien droites,  
9 bien qu'inondées de neige. Toutes, sauf une; la deuxième en partant du bas. Elle était  
10 légèrement plus haute que les autres.

11  
12 Un jour, mon père s'était énervé car il avait trébuché sur cette marche. Il était  
13 encore plus de mauvaise humeur que d'habitude. Il ne récita pas la prière, avant  
14 de manger, et ne toucha pas un mot pendant le repas. Il était souvent de mauvaise  
15 humeur. On avait l'habitude, et ma mère, en particulier.

16  
17 Je dois essayer! Je ne sais pas ce qui, tout à coup, me poussait à le faire, mais c'était  
18 plus fort que tout. Je dois monter ces marches. Ne fût-ce qu'essayer! C'est comme si  
19 quelque chose me poussait à le faire.

20 Je vins me mettre au seuil des escaliers et essayai tant bien que mal de me  
21 sortir de ce maudit fauteuil. Après quelques tentatives ratées, je réussis - enfin - à  
22 m'en décrocher. A présent, j'étais assis, plutôt bizarrement, par terre. Je regardais  
23 attentivement les marches d'escalier. Elles me terrifiaient, mais je leur trouvais une  
24 certaine attirance. Je ne pouvais me fier qu'à mes mains si je voulais monter ces  
25 marches.

26 Je les disposai sur la première marche, de façon à me soulever grâce à elles. Je  
27 tentai quand même de lever les pieds, en vain.

28 Je réussis finalement à la gravir. Je fis une petite pause, de manière à reprendre  
29 mon souffle.

30 Après quelques minutes, je me décidai à continuer. Je reproduisis la même technique  
31 que pour la première marche, espérant avoir la même chance. Je m'appuyai sur les  
32 mains. Non, je ne les avais pas bien disposées. J'avais peur. Je ne savais plus à quoi  
33 me raccrocher. La rampe! Je me trouvais de l'autre coté de celle-ci. C'était presque  
34 impossible d'y arriver! Oh, et puis, qu'ai-je à perdre, de toute façon, si je reste là à ne  
35 rien faire, je tombe à coup sûr! Je me mis donc au travail. Déplacer une main après  
36 l'autre, tout doucement. Et de une, et de d... BOUM!!!

37 Je me retrouvai dans un endroit tout blanc. Au départ, je crus que je me trouvais au

paradis, mais je découvris alors tous ces fils. Ils étaient accrochés à mes bras. J'eus alors un sentiment de déjà-vu. Mon fils! Il avait eu les mêmes fils aux bras, mais lui en avait aussi eu au nez... L'hôpital! Je détestais cet endroit! Avant, je l'aimais bien car je me disais que c'était un endroit pour soigner, guérir... Mais après avoir su que c'étaient ces mêmes personnes qui n'avaient rien fait pour sauver mon fils, je me mis à les détester, plus que tout! «Je suis désolée monsieur, tous les blocs sont pris». Excuse de merde! De mon temps, on soignait les patients chez eux et ils s'en sortaient très bien!

Je me rappelai alors le déroulement des événements. Les marches, mon père, la deuxième marche, la rampe...

Je ne supportais plus de rester dans cette sinistre chambre d'hôpital. Je voulais sortir. Rentrer chez moi. Faire une balade...5h32.C'est le temps qui s'était écoulé depuis ma dernière balade jusqu'à maintenant. Le présent, celui qu'on ne revoit jamais deux fois, celui qui est immédiat et, juste après, enfoui dans le passé. Le présent ne sera plus là, quand je mourrai. Il me semblait être déjà mort depuis longtemps...Je n'étais pas bête, non. Seulement naïf. Comme ma mère. Naïf d'avoir pensé que la vie me donnerait une nouvelle chance, de nouvelles joies à partager à plusieurs, de nouvelles épreuves à surmonter ensemble. Mais non, rien. Ma vie restait terne. Terne à en crever...

Je ne veux plus attendre, je ne peux plus!

Je demandai la permission de rentrer chez moi. Trois quart d'heure après, j'étais de retour dans mon quartier. Je m'habillai bien chaudement - la neige n'avait pas fondu, malgré le soleil -, et je sortis. Il faisait plus froid que tout à l'heure, mais cela m'affectait peu. Je ne songeais plus au passé. Je n'avais d'yeux que pour le présent et le futur.

Je passai devant toutes ces maisons, bien que discrètes, extrêmement généreuses. Pleines de couleurs. Tellement différentes les unes des autres, avec toutefois une certaine harmonie. Elles me donnaient de la force pour continuer, continuer ma balade. Après cette merveilleuse rencontre, je décidai de m'arrêter à coté d'un banc. Non pas de fatigue, mais pour tout simplement mieux profiter du moindre détail du paysage, si merveilleux, qui s'offrait à moi.

1 Le soleil se reflétait sur la neige. Leur union donnait l'impression que la neige  
2 n'était en fait qu'un millier de petits diamants grouillant sur le sol, et dont on pouvait,  
3 d'un seul pas, enlever toute magie et toute splendeur. Je ne pense pas seulement à  
4 ces petits «diamants» en écrivant ça, mais à la plupart des choses extraordinaires de  
5 ce monde. Il y en a même qui disparaissent toutes seules, comme ça! C'est pourquoi  
6 le terme profiter du moment présent signifie - désormais - énormément à mes yeux.

7

8 J'entendis un bruit bizarre, une sorte de grondement. J'avancai pour voir ce qui  
9 se cachait derrière cet étrange bruit...Mais oui, bien sûr, le train! Je l'avais oublié,  
10 celui-là! Une rangée d'arbres gigantesques le camouflait. Gigantesques, oui, mais  
11 solides, je n'en suis pas si sûr! Je continuai ma balade, le sourire aux lèvres. Elle était  
12 chouette la vie, finalement!

13

14 Je remarquai au loin la vieille église du village. Quelques fidèles y passaient encore,  
15 mais aucun jeune. - Qui sait s'il y en a encore, dans ce village. - Rien... Tant pis,  
16 mieux vaut pour eux, de toutes façons. J'y passerais bien, mais pas tout de suite, je  
17 n'y suis pas encore. Il fallait que je profite!

18 Je passai devant la porte du boulanger. Elle était fermée; pas normal. Oh et puis  
19 à quoi bon, de toutes façons tout le monde se fout des règles dans ce village! Je ne  
20 voulais même pas regarder dans la vitrine pleine de poussière. Je poursuivis ma  
21 balade.

22

23 Les rues étaient désertes. À se demander s'il y avait seulement un autre personne  
24 que moi dans le village. J'obtins vite la réponse à ma question. Il y avait un jeune  
25 couple, apparemment marié, qui marchait, les bras enlacés et le sourire aux lèvres.  
26 Ils étaient sur l'autre trottoir. La femme se mit à appeler quelqu'un, sûrement leur  
27 fille. «Laura». Moi, je ne voyais personne d'autre.

28

29 À ma gauche, un gigantesque champ se dessinait à l'horizon. J'aperçus au loin une  
30 petite fille, sa poupée à la main, enjambant la neige du mieux qu'elle pouvait. Ses  
31 bottes avalaient de la neige. Elle rigolait. On dit souvent que les enfants sont naïfs,  
32 moi je dis qu'ils savent bien plus qu'on ne pourrait le croire. Ils savent ce qu'est  
33 le vrai bonheur, celui de s'amuser avec une paille, ou encore de pouvoir rigoler  
34 des heures juste en entendant un bruit tout à fait ordinaire. Sa mère était soulagée,  
35 maintenant que sa fille se tenait auprès d'elle, ça se voyait à son visage. Tout les  
36 enfants devraient être aimés comme ça par leurs parents!

37

L'église se rapprochait de plus en plus. J'étais juste à coté d'une petite maison à la façade orange clair. À la fenêtre du bas, on pouvait voir une jeune fille d'environ quatorze ans, un ordinateur sur les genoux, près d'un feu. Ça m'étonnait de voir une si jeune fille dans un petit village. Peut-être qu'elle est juste là pour les vacances. À la fenêtre du haut, j'aperçus un chat blanc et brun, assis sur l'appui de fenêtre. La chaleur que dégageait cette belle maison me donna un frisson dans le dos.

Je décidai de continuer ma route. A mesure que j'avançaï, je découvrais de nouvelles beautés du monde. C'était trop beau. Enfin, «trop», non. Les oiseaux chantaient, les arbres dansaient, le vent soufflait, le rêve se réalisait...

J'arrivai enfin à l'église. Je l'observai pendant quelques minutes, le temps de découvrir chaque gravure qui encadrait le porche. Après avoir bien tout assimilé, je décidai enfin d'entrer...

Je la sentais venir, tout doucement. Elle était si calme et avait l'air si inoffensive qu'elle en était d'autant plus meurtrière. J'espérai que lui, elle, et tous les autres, aient eu la même sensation que moi à ce moment-là, au moment où l'on est trop loin pour faire demi-tour, au moment où la mort devient un instant de pur plaisir, de soulagement. Celui où on se laisse aller, et où on se dit que ceux que nous laissons derrière nous ne pourront jamais nous donner ce que nous sommes en train de vivre pendant ne fût-ce que quelques secondes. La seule chose à laquelle je voulais penser à cet instant, c'était à mon fils. Mon fils mort par ma faute... J'allais bientôt le rejoindre, j'allais pouvoir rattraper le temps perdu! J'allais pouvoir lui donner autant d'amour, et même plus, que je lui en aurais donné pendant une vie entière. Je voyais la mort plus comme une deuxième chance que comme la fin d'une vie. Je la voyais maintenant comme une renaissance.

Elle était chouette la vie, finalement! Presque autant que la mort...

«À présent, je suis mort, et j'ai pourtant l'impression de n'avoir vraiment vécu que lors de mes derniers instants. Cette dernière balade. Une balade, certes, mais bien plus encore: le moment présent. Celui qu'on ne voit pas deux fois; celui qui est là, et dont on ne profite pas assez. Pour ma part, je l'ai découvert une heure avant ma mort. Je pensais que la vie m'avait oublié, et c'était vrai. C'est la mort, ou en tout cas l'avant-goût de celle-ci, qui m'a ouvert les yeux. C'est pour cela que je suis content. Et c'est aussi pour cette raison que je t'écris, à toi, être inconnu,

1 être à qui j'offre cette histoire, mon histoire, Valentin Duchaut, 74 ans, habitant de  
2 Chevetogne, handicapé des deux jambes, père d'un garçon décédé, et d'une fille  
3 vivant actuellement en Suède.»  
4  
5

## 6 **Épilogue**

7

8 Le 9 septembre 2017, au sud de la Suède, une lettre s'échappe - comme par magie -  
9 du ciel, se dépose sur le toit d'une petite maison abandonnée. Sur la cheminée de  
10 cette maison, une cigogne, qui découvre la lettre. Elle tente de la faire manger à ses  
11 petits, mais rien à faire. Elle décide donc de l'emmener loin. Elle la lâche en plein  
12 centre ville de Göteborg. Celle qui ramasse la lettre se nomme Claire Duchaut. Elle  
13 est originaire de Chevetogne.  
14  
15  
16  
17  
18  
19  
20  
21  
22  
23  
24  
25  
26  
27  
28  
29  
30  
31  
32  
33  
34  
35  
36  
37

1  
2  
3  
4  
5  
6  
7  
8  
9  
**10**  
11  
12  
13  
14  
15  
16  
17  
18  
19  
20  
21  
22  
23  
24  
25  
26  
27  
28  
29  
30  
31  
32  
33  
34  
35  
36  
37



1  
2  
3  
4  
5  
6  
7  
8  
9  
**10**  
11  
12  
13  
14  
15  
16  
17  
18  
19  
20  
21  
22  
23  
24  
25  
26  
27  
28  
29  
30  
31  
32  
33  
34  
35  
36  
37



**Accident de personne...**1  
2  
3  
4  
5  
6  
7  
8  
9  
10  
11  
12  
13  
14  
15  
16  
17  
18  
19  
20  
21  
22  
23  
24  
25  
26  
27  
28  
29  
30  
31  
32  
33  
34  
35  
36  
37

*...Ne cherchez pas : laissez venir!*

A-t-on idée de choisir les essieux de ce train, celui-ci précisément, pour aller rejoindre l'éternité!

A-t-on idée de choisir cette journée! Justement celle-ci.

Une voix, pourtant, nous avait souhaité un agréable voyage. Chacun s'y apprêtait avec complaisance.

Une idée saugrenue, vraiment.

Nous voici réduits à l'inertie par ce coup d'éclat qu'un désespéré a sournoisement fomenté. Son voyage et le nôtre s'interrompent de concert.

Une annonce diluée nous laisse macérer dans l'incertitude.

Dans ces instants, d'ordinaire, la vie émerge peu à peu et l'humanité revit ses premiers émois. Perplexité d'abord, impatience ensuite. Tout commence par de petits mouvements de va-et-vient, comme pour tuer l'inertie.

Les grimaces, ensuite, commencent leur travail de grimaces. À ce stade de l'évolution, la plupart des espèces animales sont déjà larguées. Aux grimaces succèdent les soupirs. Puis des plaintes, légères, inarticulées.

L'humanité frappe à la porte.

Autour de la huitième minute, enfin, le langage apparaît.- C'était trop beau

La voici donc l'humanité parlante. Un petit vieillard jeté sur le skaï dans le sens inverse de la marche. Déjà, l'Homo agonise sous un filet de rides, dans un convoi pétrifié.

C'était trop beau, en effet. Le voyage s'interrompt. Pour combien de temps? Ah! rien n'est simple dans cette vie faite de plis! Les voyageurs, pourtant, ne demandaient qu'à s'aimer. Le soleil les y engageait. Il leur fallait juste avancer pour passer les limites, abolir le cadre. Ils auraient pu vivre des rencontres fortuites, inquiétantes, des vertiges qu'on ne goûte que dans les contes... Je m'étais installé dans un voyage muet, plein de rêve et de fantaisie. Je scrutais mon petit monde en laissant la transformation s'opérer en douce.

1 *Le couple en face de moi, par exemple. Leur histoire devenait indécise. Ils*  
2 *s'aimaient, bien sûr. Bien sûr... Mais ce voyage était pour eux l'occasion de se «re-*  
3 *découvrir», comme leur avait dit le petit chauve, le conseiller. Il leur avait proposé*  
4 *tout un menu «re-découverte». Le soleil, l'hôtel de luxe où les corps se retrouvent.*  
5 *L'homme y croyait. Elle moins. Et puis, il y avait (il y a toujours!) le beau ténébreux.*  
6 *Assis juste derrière. La femme l'avait effleuré du regard à plusieurs reprises. Un*  
7 *voyageur solitaire. Transfrontalier. De ces hommes qui partent gagnants. Surtout*  
8 *dans ces trains d'un autre temps qui transportent les esprits et où il n'y a, décidément,*  
9 *rien à perdre.*

10

11

12 Pause. Accident de personne, donc. Le convoi s'arrête. Réveil brutal. Le ténébreux  
13 se décompose. Il redevient l'anonyme sans histoire que personne ne regarde...  
14 Dommage. Un terrain si favorable...!

15 Les fantômes se désintègrent. Le petit vieux et les autres trébuchent sur cet arrêt  
16 brutal, sur cet accident, sur cette parole, enfin. Ils tombent de leur piedestal. Ils  
17 meurent au monde des héros. Triste pause.

18 Les héros ont fait la malle, au fil des rails. Ils sont loin. En Allemagne, sans doute.  
19 Tandis que leurs pâles ombres restent là, un pied à droite et l'autre à gauche...

20 Mais où diable sommes-nous coincés...? L'annonce était en français. Ou...était-ce  
21 de l'allemand? Allez savoir... C'est comme ça, les limites. On ne sait plus où on est  
22 ni ce qu'on parle...

23

24

25 *La femme s'apprêtait à flancher, peut-être. Et son homme, à ruser pour rester*  
26 *son homme. Ce wagon entier devenait le théâtre d'une comédie de mœurs ou d'une*  
27 *tragédie humaine. Et les autres passagers de rentrer dans l'histoire de ce couple*  
28 *naufragé. Il y avait des opposants, des adjuvants, des péripéties. Peut-être même,*  
29 *des histoires parallèles. Tenez! le petit vieux, justement, n'était autre qu'un riche*  
30 *négociant déguisé en pauvre pour ne pas se faire rançonner. Il allait proposer*  
31 *au ténébreux une partie de bridge, pour l'occuper et veiller à la paix du ménage*  
32 *menacé.*

33

34

35 Tiens, à cet instant, j'imagine la terreur du conducteur! De ces terreurs qui vous  
36 font changer de métier dès le lendemain. Dès la guérison! Il avait dû voir au loin  
37 comme une tache. Un reflet, sans doute. Ou peut-être une marque pour indiquer

la frontière. Peu plausible. Il n’y avait pas prêté attention. Le train roulait à faible allure, à cet endroit. Toujours la frontière, sans doute. Peu à peu, la tache devenait forme. Des courbes dépassaient légèrement. D’ordinaire, pourtant, les taches, de lumière ou d’ombre, n’offrent aucun relief. Les changements de perspective ne les font pas bouger. Ni une tache ni un reflet, donc...

Entre le moment où l’on comprend et celui où l’on réagit, il y a l’instant de paralysie. L’agonie du conducteur.

Retour au wagon.

«C’était trop beau», en effet. La normalité reprend le dessus. Sans un mot. Valse de portables, de montres. L’heure: midi pile.

Le contrôleur nous annonce qu’il faudra attendre la descente du parquet. Drôle d’expression, me dis-je. Le parquet se fait toujours attendre. Il rechigne à descendre lui aussi, sans doute. Comme les héros de leur socle. Bien. Puisque le parquet nous laisse le temps, réfléchissons.

Lorsqu’une peine capitale nous pousse au geste ultime, il y a mille façons d’agir. Parmi elles, le train. Une multitude de trains offrent leurs roues acérées. Une multitude d’instant, aussi, pour accueillir le grand saut. Et comme il n’y a pas de hasard, il y a choix. Pourquoi ce train, précisément? Pourquoi mon train? Pourquoi cet instant? Mes hypothèses me terrifient.

Pour la première fois depuis la pause, mon regard traverse la vitre. Voilà enfin le parquet: trois imperméables beiges, éparpillés autour du train.

Le parquet s’organise.

Je me sens rattrapé. Je rappelle les héros.

*Le mari s’est endormi. Il ne se doute de rien. Il est de ceux-là. La femme se lève, semble chercher un prétexte. Le ténébreux glisse rapidement de la fenêtre à la place centrale pour sentir les hanches de la femme frôler son épaule. Le petit vieux l’épie, sévère.*

- C’est à vous de jouer.

- Cher monsieur, le bridge se joue à quatre.

- Exact!

1 *Subitement, la femme se trouve assise à mes côtés. Un joueur, un seul, et nous*  
2 *pourrons jouer. Si toutefois, cette aimable compagnie consent à m'apprendre. La*  
3 *femme ne pense pas à réveiller son homme. Ou plutôt si. Elle ne pense qu'à ça. Pour*  
4 *mieux s'en garder. Trois paires d'yeux silencieux. La pièce se joue calmement. Elle*  
5 *tient sa chute en point de mire.*

6 *Justement, notre ténébreux est acteur, dit-il. Ou comédien. Il se met à parler du*  
7 *passé, des débuts.*

8 *Les ténèbres s'estompent et l'homme devient lumineux, enjoué. Séduisant à*  
9 *souhait. Il nous conte les lieux inattendus qui ont accueilli son talent. Le train*  
10 *l'y incite naturellement. Une tente plantée en plein désert d'Égypte où des têtes*  
11 *couronnées - des pharaons, sans nul doute - l'avaient honoré de leurs ovations. Ou*  
12 *encore une plate-forme, en pleine mer de Norvège. Un public de foreurs.*

13

14

15 Pause. Le parquet embarque. Les héros s'estompent. Je croupis sur mon siège. Un  
16 couple sans histoire, un anonyme, un petit vieux raccourci par les ans. Et quelques  
17 autres.

18

19 Mais que nous veulent ces trois hommes en beige?

20

21 Des contrôles de routine. Protestations. Questions. Indignation. Quel sens donner à  
22 tout cela? Pareil incident ne devrait nullement impliquer les occupants...

23

24 Arrive mon tour

25 - Veuillez nous suivre.

26 - Moi? Mais pourquoi...?

27 - N'ayez pas peur. Vous ne serez pas inquiété.

28

29 Ils descendent avec moi. Je les suis docilement le long des voies. Les cailloux me  
30 font mal. Le soleil brûle. Une voiture nous attend le long d'un talus.

31 Dans la voiture, le parquet tente de me mettre à l'aise.

32 Rapidement, des questions sur mon passé, mes fréquentations, mes amis. Mes  
33 amours. Celui qui est assis à l'arrière, près de moi, me fait penser à l'homme du  
34 couple. Je ne sais plus très bien ce que je dis. Je parle de trains, bien sûr. Mais aussi  
35 de héros. Mes réponses agacent. Les questions s'évanouissent dans l'air chaud.

36 - Ce n'est pas de cela qu'il est question. Dites-nous qui vous avez fréquenté de  
37 manière régulière ces derniers mois.

Mon esprit se rebelle. Mais enfin, quel rapport avec ce train? Avec cet arrêt soudain? Mes fréquentations, mes amis, mes amours... Les hypothèses du parquet me terrifient autant que les miennes. Une funeste trinité crucifie ma raison.

Mes héros ne viendront pas dans cette maudite voiture.

Ils sont loin maintenant. Je regarde les voies et je les imagine, continuant leur voyage. Je les sais en Bavière. Ils réveillent la Belle dans son château. Elle dort depuis si longtemps. La belle leur sourit. Elle les remplit d'espoir. Elle leur dit qu'ils ont eu raison de s'en aller. Qu'il ne faut jamais rester dans un train mort. Elle les a appelés pour qu'il partent. Qu'il franchissent le Rubicon

Ma belle à moi dort pour toujours. Elle gît, je le sais, entre ici et là-bas. Entre essieu et balaste. La reine Margot était maudite. Elle et tous les siens. Je l'ai compris il y a un instant. Pourquoi n'ai-je pas écouté mes héros? Pourquoi ai-je résisté?

Le parquet m'abandonne sur un chemin de terre. Le train est toujours là. Immobile dans sa courbe. Il repartira peut-être. Trop tard. La courbe le ramènera à son point de départ.

J'arpente les murs d'une forteresse.

Je ne cherche pas les débris. Je veux entrer. Je veux rentrer. A l'avant, j'aperçois une portière entrouverte.

Le train est désert maintenant. Même les ombres sont reparties. Le sol est jonché de costumes de théâtre. Sur une tablette, un jeu de cartes abandonné.

Me voici seul dans mon salon. J'évoque la famille Swann. Étrange famille où les femmes sont mortes une à une. Au même âge exactement. Famille maudite, sortie d'un conte de fées. Margot, Audrey et les autres. Ma vie les a croisées.

Audrey, surtout. Un amour impossible. Voué à la mort. Mais c'est une autre histoire... Quand l'heure a sonné, elle a choisi mon train pour se mettre en travers de ma route, une dernière fois. Je ne pouvais échapper à son destin.

Et me voici rendu à moi-même. La boucle est bouclée. Mes héros reviendront certainement. Un peu plus abimés à chaque fois. Ils me rejoindront dans des lieux insolites.

Jamais plus dans un train. Je me suis interdit les voyages ferroviaires. Je m'interdis presque tout, maintenant.

J'attends la visite de l'homme en blanc. Un petit chauve qui me nourrit. Ma tête est posée contre la courbure du mur capitonné. Me revoici sur la ligne de départ. Je n'aperçois pas d'autres concurrents. Qu'importe. Je continuerai seul. Seconde après seconde, je guetterai la courbe qui me ramènera inexorablement d'où je viens.

1 Courbe d'un sein. Courbe d'un train. Jamais je ne passerai la frontière, je le sais.

2 Mais mon supplice sera d'y croire.

3 Et jusqu'au bout, je trace docilement cette courbe qui m'encercle.

4

5 Une courbe, oui.

6 Exactement ça.

7

8

9

**10**

11

12

13

14

15

16

17

18

19

20

21

22

23

24

25

26

27

28

29

30

31

32

33

34

35

36

37

1  
2  
3  
4  
5  
6  
7  
8  
9  
**10**  
11  
12  
13  
14  
15  
16  
17  
18  
19  
20  
21  
22  
23  
24  
25  
26  
27  
28  
29  
30  
31  
32  
33  
34  
35  
36  
37



1  
2  
3  
4  
5  
6  
7  
8  
9  
**10**  
11  
12  
13  
14  
15  
16  
17  
18  
19  
20  
21  
22  
23  
24  
25  
26  
27  
28  
29  
30  
31  
32  
33  
34  
35  
36  
37



## Le Stratège en chaise roulante

1  
2  
3  
4  
5  
6  
7  
8  
9  
10  
11  
12  
13  
14  
15  
16  
17  
18  
19  
20  
21  
22  
23  
24  
25  
26  
27  
28  
29  
30  
31  
32  
33  
34  
35  
36  
37

Fièremment campé sur son pur-sang, du haut de sa dune, Prince Adyl regardait ses adversaires en fuite. Victoire ! Une fois encore, il avait repoussé un assaut de la Sainte Cité de Naadal. Cela allait lui rapporter plus de deux mille points d'expérience, et il passerait enfin au niveau vingt, ce qui lui permettrait de louer les services de mercenaires orques.

Tarek cliqua sur pause et s'étira comme un chat, savourant sa superbe progression à WarSlender. Il jeta un coup d'œil négligeant au lit double dans lequel ses deux jeunes frères étaient déjà endormis. A cet instant, un bip électronique retentit dans son casque, et un message sur son écran l'avertit qu'Annibal, l'avatar de Farid, venait de se connecter.

Tarek se rua à nouveau sur son clavier, pour aviser son copain de sa victoire avec seulement quatorze pour cents de pertes dans ses propres troupes, mais Farid, qui avait l'art de plomber l'ambiance, le prit de court: il voulait de l'aide pour la dissertation imposée par leur prof de français. Tarek ignore superbement sa requête, et réclama le concours d'Annibal pour reprendre la forêt de Krhôn aux elfes noirs. Farid insista: il séchait sur les arguments pour ou contre l'intervention des Nations-Unies au Moyen-Orient, et il tenta une flatterie de bas étage pour que Tarek lui refile le fruit de ses propres réflexions sur le sujet.

Après l'avoir traité de cafard et de vampire, Tarek entama les négociations, et obtint finalement qu'en échange d'une dissertation livrée clé-en-main, Annibal soutienne Prince Adyl dans sa conquête du royaume elfe. A ce tarif-là, le guerrier-mage passerait au niveau vingt-et-un en moins de deux!

Tarek se rejeta en arrière, dans le grincement de sa chaise, et soupira. Lui par contre, il allait passer niveau «ras des pâquerettes». Bientôt la fin de l'année, et malgré les flagorneries de Farid sur ses talents littéraires, il n'était pas sûr de réussir sa rhéto. Et pour faire quoi, après? Lui, il aurait voulu partir aux États-Unis pendant un an, là où tout se passait: le berceau du hip-hop et du rap, l'industrie du jeu vidéo et du cinéma. Il n'était pas mauvais en anglais, il aurait pu écrire des textes ou des scénarios, ou bien dessiner les décors des jeux qui allaient sortir, ou carrément tenter sa chance comme acteur. Rien d'autre ne lui donnait envie. Mais bon, issu d'une famille de cinq enfants avec un père ouvrier en carrosserie et une mère au foyer, il pouvait se brosser. La seule conversation qu'il avait eu avec son paternel à ce sujet avait duré quarante-deux secondes, et s'était achevée par une violente tape dans sa

1 nuque ponctuée d'un «je veux que tu trouves un vrai boulot!» excédé.

2 Quelques jours plus tard, en se connectant sur WarSlender, Tarek envoya à  
3 Hannibal une série de fichiers contenant des croquis de guerriers qu'il avait réalisés.  
4 Peu après, il reçut en réponse un message intrigant: écrit sans faute d'orthographe, il  
5 complimentait Tarek sur les dessins, mais critiquait par le menu des points de détails,  
6 tels que l'incohérence du port par le même personnage d'un cimenterre japonais et  
7 d'un kandjar omanais. Bref, un tel message ne pouvait pas venir de Farid.

8 Tarek réalisa que son pote avait appelé son personnage Annibal, sans «h», et qu'il  
9 avait envoyé ses dessins à un autre joueur. Il répondit donc à Hannibal avec «h» qu'il  
10 n'en avait rien à foutre de son avis. Il reçut en retour un long message, l'assurant que  
11 son travail était des plus intéressants, mais qu'il ferait tout de même bien de gagner  
12 en rigueur historique, ainsi qu'en politesse. Ce à quoi le créateur de Prince Adyl  
13 répliqua qu'il s'était trompé de destinataire, et qu'il emmerdait Hannibal. C'est ainsi  
14 que Tarek fit la connaissance d'Antoine Rosselli.

15 Lorsque Tarek s'excusa finalement pour son attitude et sa bévue, chambrant au  
16 passage son pote Farid qui ne savait pas écrire correctement le nom de son avatar,  
17 Antoine fit remarquer que «son camarade faisait comme il le désirait, car les deux  
18 orthographes étaient acceptées». Tarek le trouva franchement guindé, et pour tout  
19 dire un peu chiant.

20 Mais Hannibal était niveau trente-deux, presque invulnérable en bataille, et grâce  
21 à cet allié providentiel, en quelques jours seulement, Prince Adyl pourrait monter  
22 niveau vingt-cinq, devenant dans la foulée commandant en chef de la garnison  
23 des gnomes de Hak - promotion absolument inespérée. Aussi Tarek adopta-t-il  
24 rapidement un ton courtois, presque servile, dans ses rapports avec son futur maître  
25 de guerre, faisant contre mauvaise fortune bon cœur.

26 A partir de ce jour-là, Tarek se connecta tous les jours de dix-huit heures trente  
27 jusque tard dans la nuit. C'était Antoine qui fixait les horaires. C'était Antoine qui  
28 décidait des missions que leurs personnages accompliraient ensemble. Antoine aussi  
29 qui prenait l'ascendant dans leurs conversations par claviers interposés. Antoine  
30 encore qui étalait sa culture, tançait son nouvel ami sur son attitude désinvolte, lui  
31 faisait la leçon historique et, pire affront, corrigeait les rares erreurs de syntaxe que  
32 commettait Tarek.

33 Une nuit, juste avant de se déconnecter, Antoine insista pour que Tarek lui envoie le  
34 reste de ses croquis. Sur le coup, le garçon regretta de s'être vanté d'avoir gribouillé  
35 au fil des ans plus d'une centaine de personnages. «Il est dingue, pensa Tarek. S'il  
36 croit que je vais lui soumettre mes dessins, pour qu'il me dise encore que c'est de  
37 la merde, que mon personnage devrait porter une cuirasse au lieu d'une cotte de

mailles, et que le sabre se porte à droite et pas à gauche?! Il peut toujours courir! ». 1  
- Je te les envoie bientôt, écrivit-il simplement. 2  
Après tout, un petit mensonge ne l'engageait à rien, ce n'est pas comme s'il allait 3  
croiser le mec en rue. Et s'il tenait bon une ou deux semaines, Prince Adyl passerait 4  
niveau trente facile, et il n'aurait plus besoin d'Antoine du tout. 5  
L'ennui, c'est que Hannibal progressait aussi, et se faisait en réalité de plus en 6  
plus bénéfique dans la vie virtuelle et l'avancement foudroyant de Prince Adyl. De 7  
plus, la paire devenait célèbre sur toute la communauté francophone de WarSlender, 8  
et Tarek avait de moins en moins envie de renoncer à son protecteur, et à l'aura de 9  
gloire qu'il faisait rejaillir sur lui. Il finit donc par céder aux demandes répétées 10  
d'Antoine et, non sans une certaine fierté, il lui envoya à peu près toute sa production 11  
artistique. 12  
Les jours qui suivirent, Hannibal disparut de la toile. Tarek ressentit son absence 13  
comme une trahison et, rapidement, se mordit les doigts d'avoir confié ses créations 14  
à un inconnu. Que faire ? 15  
Au terme d'une semaine de silence, Tarek reçut un e-mail d'Antoine qui l'invitait 16  
de but en blanc chez lui, afin de discuter de ses croquis. Il s'était fait une idée de ce 17  
gamin un peu bourgeois, et le courriel confirmait ses soupçons : même style pompeux 18  
que durant leurs échanges sur la plate-forme du jeu, même ton autoritaire de gosse 19  
de riches à qui on ne refuse rien. Il avait poussé le bouchon jusqu'à imposer un jour 20  
et une heure. Antoine habitait un quartier huppé de Bruxelles, bordant l'avenue de 21  
Tervueren. Dès qu'il reçut l'adresse exacte, Tarek fonça vérifier la tronche de sa 22  
baraque sur googlemaps : c'était, comme il le supposait, une énorme villa. 23  
Tarek décida tout d'abord d'ignorer l'invitation. Puis, torturé au sujet du sort réservé 24  
à ses dessins, il répondit au hasard qu'il n'était pas libre le samedi et qu'ils n'avaient 25  
qu'à se rencontrer un autre jour, à la sortie de son école. Cependant, Hannibal ne se 26  
manifesta plus. Le jour du rendez-vous arriva, et Tarek se résolut à prendre le bus, le 27  
métro et le tram, direction Woluwé-Saint-Pierre. 28  
Tarek n'était pas du genre à se démonter, mais tout de même, avec une grosse 29  
BMW et une petite décapotable garées devant une bicoque qui devait compter vingt- 30  
cinq chambres et douze salle-de-bains, c'était clairement pas son monde, et ça le 31  
mettait dans ses petits souliers. Il enfonça ses poings dans les poches de sa veste 32  
juste après avoir sonné. Une dame aux cheveux grisonnants, impeccablement tirés 33  
en chignon, vint lui ouvrir. 34  
- Bonjour madame, j viens voir Antoine. 35  
Elle s'écarta, indiquant le couloir avec un bon sourire. 36  
- Ah, bien sûr! Entrez, jeune homme, entrez: mon mari vous attend! 37

1 Tarek avala sa salive. Il s'attendait au pire plan foireux imaginable, mais cette  
2 révélation-là dépassait son entendement: Hannibal n'était pas un ado! Il pénétra dans  
3 le couloir dallé de marbre et recouvert de tapis d'orient. La femme le suivit et l'invita  
4 à monter les escaliers. A peine sur le palier du premier étage, il entendit résonner une  
5 voix de stentor:

6 - Troisième à droite!

7 Un rapide coup d'œil dans la direction d'où provenait la voix clarifia l'injonction:  
8 la troisième porte était entrouverte. Il la poussa et se trouva face à face avec un  
9 vieillard au costume en velours brun et aux lunettes toutes rondes, assis derrière un  
10 bureau de ministre en bois sombre et laqué.

11 - Prends place, je te prie, indiqua le vieil homme maigre d'une voix étonnamment  
12 grave, un bras tendu en direction d'un fauteuil cosu.

13 Tarek s'installa sans mot dire. L'impertinence était d'ordinaire sa marque de  
14 fabrique, mais il se sentait ici aussi affligé que s'il comparaisait devant un tribunal  
15 pour crime contre l'humanité. Son vis-à-vis étala ses dessins sur le vaste bureau  
16 tels des pièces à conviction. Imprimés en grand format et en couleurs sur du papier  
17 photo, ils auraient eu une gueule folle si le vieux cinglé n'en avait pas entouré  
18 certaines parties au feutre indélébile.

19 - Tu as du talent, mais tu fais des erreurs impardonnables, commenta-t-il. Comme  
20 cette flissa sur un combattant manifestement omanais! ajouta-t-il sur un ton de  
21 reproche.

22 - Flissa ?

23 - C'est une dague berbère: forme effilée caractéristique, pommeau en tête de chien  
24 avec des yeux effrayants pour chasser les esprits... Comment peux-tu reproduire ces  
25 merveilles avec un tel souci du détail et en ignorer le nom précis?

26 - J'en sais rien, je regarde sur internet, et quand je trouve une arme qui a du style,  
27 je...

28 - Et les inadéquations entre les éléments! l'interrompt le maître des lieux. Sans  
29 parler des anachronismes, c'est terrifiant!

30 - Non mais, ça va aller?! se rebiffa enfin Tarek. C'est des guerriers de l'imaginaire!  
31 Je m'en fous, moi, si je dessine un samouraï avec une rapière de mousquetaire ou  
32 même une kalachnikov. Je lui mets une massue de Cro-Magnon entre les pattes, si  
33 je veux!

34 - Mais ma parole, tu connais le mot «rapière»! C'est très encourageant, nota alors  
35 Antoine dans un petit soubresaut de rire qui ressemblait à une légère quinte de toux.

36 Tarek eut lui-même un demi-sourire. Il réalisa qu'il avait utilisé ce mot à dessein.  
37 Bien sûr, depuis le temps qu'il s'intéressait aux armes et aux costumes qu'il

reproduisait, il avait appris certains termes. Et il ressentit le besoin d'épater celui-là même qui semblait mépriser son œuvre et l'avoir invité pour mieux l'humilier. 1 2

- Comprends-moi, mon garçon, poursuivit Antoine. Tu as un réel talent que je voudrais encourager, et dont je pourrais peut-être même tirer parti, mais toi-même, tu ne peux exploiter ce talent sans un petit supplément de curiosité et de rigueur. 3 4 5

Sans demander l'avis de Tarek, Antoine sortit une pipe d'un tiroir et entreprit de soigneusement la bourrer de tabac. A mi-chemin, il interrompit son geste pour demander à brûle-pourpoint : 6 7 8

- Connais-tu Avicenne, Ali al-Husayn ? 9

- Heu non, aucun des deux, répondit Tarek, étonné qu'Antoine ait prononcé le deuxième nom dans un arabe impeccable. 10 11

- Il s'agit d'un seul et même homme, un savant persan du onzième siècle de notre ère. L'un des pères de la médecine moderne, et en outre un physicien, chimiste, astronome, psychologue, et j'en passe ! Les Européens ont un peu travesti son nom par commodité, ou pour faire oublier ses origines, si l'on veut y voir malice. 12 13 14 15

Il marqua un temps, terminant de bourrer sa pipe, et releva le visage pour transpercer Tarek du regard. 16 17

- Nous avons déjà établi que tu n'y entends rien à l'Antiquité, pas plus la grecque que la romaine, ou à l'histoire des rois de France. Quel dommage toutefois qu'un jeune arabe n'ait pas au moins connaissance du nom d'Ali al-Husayn ! 18 19 20

Depuis le début de leur relation, Tarek avait essuyé les remarques pompeuses et le discours ronflant du joueur qui se cachait derrière Hannibal, grappillant parfois l'une ou l'autre information, ignorant souvent le discours du bienfaiteur de Prince Adyl. Ici, néanmoins, Antoine avait touché une corde sensible: il ne connaissait rien à l'histoire de son propre peuple. 21 22 23 24 25

- Bon, c'est vrai, admit-il, j'ignorais pour Ali al-Husayn, et ça fait plaisir de savoir que le monde occidental doit les bases de sa médecine à un Arabe. 26 27

- Oh, pas toutes ses bases bien sûr, mais s'il n'y avait que la médecine ! Les sciences en général ! A une époque où l'Église catholique brûlait les livres, les Arabes étaient bien plus curieux de découvertes et ouverts au savoir. Tiens, l'université de Salamanque par exemple, dans le Sud de l'Espagne, autrefois occupée par les Maures... 28 29 30 31 32

Antoine s'enthousiasma et se lança dans de grandes explications sur les relations entre l'Occident et le monde arabe, la science et la religion. Tarek ne l'interrompit qu'une fois, pour lui demander avec inquiétude s'il comptait vraiment enfumer la pièce, alors qu'Antoine faisait une pause pour emboucher sa pipe et craquer une allumette. Pour toute réponse, il grommela, mais avant de reprendre joyeusement ses 33 34 35 36 37

1 explications, il écrasa l'allumette dans un cendrier et reposa sa pipe sur le bureau.  
2 Tarek se sentit alors respecté par Antoine, et il accepta cette relation de maître à  
3 élève qu'ils avaient ébauchée sur le jeu en ligne.

4 Les heures passèrent sans que leur discussion ne fût interrompue, si ce n'est une  
5 unique fois, par la discrète femme d'Antoine qui vint leur apporter un repas, sourire  
6 mutin aux lèvres, en précisant que le jeune homme ne devait pas s'inquiéter, que la  
7 nourriture était hallal.

8 Tarek apprit sans surprise qu'Antoine était historien, et qu'il avait été professeur  
9 d'université en Espagne et en Tunisie avant de s'installer en Belgique. À présent, il  
10 participait surtout à l'élaboration d'un livre très pointu sur l'art dans la métallurgie  
11 de l'antiquité au bas moyen-âge à travers le bassin mésopotamien. Il avait espéré  
12 intéresser Tarek à ce projet et lui confier la réalisation de quelques reproductions, si  
13 toutefois le jeune homme entendait consacrer du temps à l'étude et à la comparaison  
14 des motifs sur les armes dont il lui confierait des photographies. Tarek accepta avec  
15 enthousiasme.

16 Au moment de prendre congé, il réalisa qu'Antoine était en chaise roulante. Le  
17 plaid qu'il avait sur les genoux et qu'il remontait plus haut que sa taille ne servait  
18 donc pas qu'à le protéger du froid. Tarek masqua son étonnement et évita de  
19 l'interroger sur ce sujet délicat.

20 Sur le retour, dans les transports, Tarek analysa méticuleusement les clichés  
21 qu'il avait reçus d'Antoine. Arrivé dans la chambre qu'il partageait avec ses deux  
22 cadets, il se plongea sur internet, dévora quantité d'articles qui avaient trait à la  
23 Mésopotamie, aux armes blanches antiques et aux gravures qu'on leur associait  
24 - ainsi qu'un article sur Ali al-Husayn, par curiosité pour l'illustre personnage. Il  
25 fit des recherches similaires le lendemain, et les jours qui suivirent. Une semaine  
26 durant, il consulta des sources d'informations, et griffonna avec ferveur aussi bien  
27 des notes que des esquisses.

28 Lorsqu'il revit Antoine, toujours à son domicile, celui-ci se montra si satisfait qu'il  
29 proposa un contrat à Tarek. Il le mit en charge d'une série de recherches qui devaient  
30 aboutir à des représentations comparées précises, et il lui donna un échéancier pour  
31 s'assurer que Tarek progressât correctement dans son entreprise. Le jeune homme  
32 ne devait pas pour autant négliger ses études, et Antoine promit même une surprise  
33 à Tarek s'il terminait sa dernière année de secondaires avec brio.

34 Les mois qui suivirent, le garçon travailla avec ardeur sur les deux fronts, et seul  
35 Prince Adyl pâtit de sa nouvelle passion: il ne dépassa jamais le niveau vingt-cinq.

36 Un soir, Antoine fit lire à Tarek un e-mail qu'il avait reçu d'un spécialiste de la  
37 fameuse université de Salamanque. L'historien en herbe faillit s'étouffer d'orgueil:

la lettre ne tarissait pas d'éloges sur les résultats de son labeur, en particulier sa 1  
comparaison sur des dagues ouvragées qui corroborait les thèses d'Antoine sur les 2  
rapports entre différentes peuplades parthes. 3

- Tu peux être fier, le professeur Menendez dirige la publication de ce livre, il peut 4  
mieux que moi encore juger de la valeur de ta collaboration. 5

Antoine toussota, et pour la première fois, il empoigna les roues de son fauteuil 6  
pour contourner son immense bureau et se rapprocher de Tarek. 7

- Écoute : étant donné ma condition, les voyages ne me séduisent plus guère. 8  
J'aimerais que tu me représentes le mois prochain, lors d'une réunion qui doit se 9  
dérouler avant la sortie du livre. Un petit voyage d'une semaine en Espagne, à mes 10  
frais bien entendu. Ça te tente ? 11

Les yeux brillants de Tarek tenaient lieu de réponse. 12

Le soir même, il évoqua son projet de voyage à ses parents, qui s'y opposèrent 13  
farouchement. Tarek argumenta, un nœud dans l'estomac. Sa mère finit par céder, 14  
mais son père maintint son véto : il ne voulait pas que son fils persiste à rêvasser 15  
de gagner sa vie en dessinant, que ce soit pour l'université de l'Espagne, le roi 16  
Mohammed VI, ou la NASA. Tarek n'irait nulle part. 17

Heureusement, si Antoine se montra déçu, il ne remit pas pour autant leur 18  
collaboration en cause, après que Tarek ait expliqué que son père confondait le 19  
précédent désir de son fils de partir faire fortune aux États-Unis, et son ambition 20  
actuelle. Car Tarek soutint à Antoine qu'il aurait véritablement adoré faire ce voyage. 21

Juin arriva, et Tarek réussit ses examens, haut la main. Il sentit le besoin 22  
irrépressible de se précipiter chez Antoine, muni de son bulletin. Le vieil homme 23  
l'accueillit chaleureusement, mais paraissait embêté. 24

- Oh, je savais que tu aurais d'excellents résultats dès lors que tu paraissais 25  
motivé. Toutefois, concernant la surprise que je t'ai promise... j'attends encore une 26  
confirmation, et ça ne se présente pas comme je l'aurais espéré. 27

Tarek fronça les sourcils d'incompréhension, avant de plaisanter : 28

- Je peux même pas en pleurer, tant que je sais pas ce que je rate au juste! 29

Antoine dodelina de la tête. Il ne voulait pas vendre la mèche avant d'être certain. 30  
Son air gêné ne le quitta pas, même lorsque Tarek l'assura que cela n'avait aucune 31  
importance. En réalité, seule comptait pour le garçon la fierté qu'il décodait sur le 32  
visage de son mentor. 33

Quelques jours plus tard, le cadeau d'Antoine arriva par la poste, sous la forme d'un 34  
paquet provenant de l'université de Salamanque. Ce fut son père qui le réceptionna, 35  
craignant que son fils aîné ne se soit embarqué contre son avis dans un projet de 36  
voyage insensé ou toute autre manigance farfelue. 37

1 Lorsque Tarek rentra de chez Farid, il aperçut son père dans le salon, plongé dans  
2 la lecture d'un livre imposant, illustré de dessins qu'il reconnut immédiatement. Son  
3 père releva la tête, et lui dit gravement :

4 - Alors mon fils, c'est donc vrai. Tu nous quittes pour aller à l'université en  
5 Espagne?

6 Tarek ouvrit des yeux énormes, puis un large sourire se dessina sur ses lèvres. Son  
7 père allait donc enfin accepter qu'il parte en vacances à Salamanque!

8 - Tu sais, moi je ne veux que ton bien. Alors si ces gens pensent vraiment que tu  
9 as un avenir là-dedans, poursuit son père en agitant le livre, et qu'ils sont prêts à te  
10 payer quatre années d'études pour que tu leur dessines des couteaux, je pense que  
11 c'est une chance que tu dois saisir. Après tout, je préfère l'université d'Espagne  
12 plutôt que la NASA ou Mohammed VI!

13

\*\*\*

14

15

16 Tarek entama donc des études d'histoire de l'art à Salamanque, sous la tutelle de  
17 l'éminent professeur Menendez. Et, pour se familiariser avec la langue, Antoine lui  
18 conseilla de jouer à WarSlender sur une plateforme espagnole. Bientôt, une paire  
19 de joueurs inséparables allait y faire sensation, dont les avatars s'appelaient « Don  
20 Quichotte » et « Sancho Panza ».

21 - Don Quichotte ou Don Quixote? avait demandé Tarek à Antoine au moment de  
22 créer son nouveau personnage.

23 - Comme tu le désires, avait répondu Antoine, les deux orthographes sont acceptées!

24

25

26

27

28

29

30

31

32

33

34

35

36

37



- 1
- 2
- 3
- 4
- 5
- 6
- 7
- 8
- 9
- 10**
- 11
- 12
- 13
- 14
- 15
- 16
- 17
- 18
- 19
- 20
- 21
- 22
- 23
- 24
- 25
- 26
- 27
- 28
- 29
- 30
- 31
- 32
- 33
- 34
- 35
- 36
- 37

1  
2  
3  
4  
5  
6  
7  
8  
9  
**10**  
11  
12  
13  
14  
15  
16  
17  
18  
19  
20  
21  
22  
23  
24  
25  
26  
27  
28  
29  
30  
31  
32  
33  
34  
35  
36  
37



## ÉnumuréEs

1  
2  
3  
4  
5  
6  
7  
8  
9  
10  
11  
12  
13  
14  
15  
16  
17  
18  
19  
20  
21  
22  
23  
24  
25  
26  
27  
28  
29  
30  
31  
32  
33  
34  
35  
36  
37

Déjà quatre bonnes heures que le lance-flamme le léchait de feu. La température devait être infernale. Une bouillie de lacs en fusion. Un magma impénétrable.

Vite épuisés, les stocks de C4. On y avait déjà bien vidé une centaine de chargeurs en canon à neutron. Rien à y faire. Devant nous, Le Mur, blanc, maculait nos yeux au plus profond de nos consciences. Pas une fissure, pas un lézard. Juste du blanc, réfléchi partout, tout le temps. On devait capter la lumière jusqu'à dix kilomètres de chaque côté. Par contre, personne n'a jamais su pour l'épaisseur du Mur. Deux écoles : celle du fin-robuste et l'autre du Moyen-âge en tranches de temps. Les plus dingues allaient jusqu'à fantasmer l'infini. Ce qui intriguait le plus, c'était ce qu'il y avait de l'autre côté. Pas la moindre idée. Finalement, tous se demandaient s'ils avaient déjà vu Le Mur, réellement.

C'est qu'il se matérialisait sous une multitude de formes ou de matières. Autant de vies murées que d'approches. Depuis la découverte de la zone d'influence luminescente, peu osaient encore s'y aventurer. Sûrement parce que rares étaient les retours. C'est que l'éclat rendait aveugle, mais donnait à voir.

Pour mon pote Ked, il était simplement briqué, rectangles en milliards de milliers, bords parfaits en ciment rejointoyé. Au milieu, des briques, rouge vif, que le soleil continuait à cuire, quinze heures la journée. Dans ce qu'il restait de nuit, on ne pouvait même les toucher. Il y voyait souvent sa femme cuisiner, des œufs brouillés, du pain grillé. La zone d'influence vivait les morts en vrai. Elle existait de nos têtes.

Pour moi, ça n'était qu'un clavier. U. U. R. R. M. R. M. M. U. R. R. R. Les trois mêmes lettres répétées à l'infini en alphabet pulvérisé. J'avais laissé tomber la grosse artillerie au profit d'un examen plus minutieux. Je pratiquais la contemplation au même endroit plusieurs heures par jour, influencé en pleine zone. J'aurais juré qu'il bougeait par moment. J'effectuais toutes les combinaisons possibles par nombre de lettres. J'en étais à douze lettres. Régulièrement, j'apercevais les enfants balancer des énormes barriques de flotte sur Le Mur. Des touffes de vapeurs en jaillaient, directement transformées en nuages dans lesquels ils se cachaient.

1 Enfin, il y avait Aliz. Nous n'étions plus que trois à affronter l'infranchissable.  
2 Tous les jours. Déterminés. Surtout Aliz. Parfois sans dormir, elle veillait des jours  
3 à l'affût du moindre changement, de la nuance de blanc, de la lézarde où une micro-  
4 caméra pourrait s'insérer. Elle le parcourait aller-retour, sans cesse, toujours plus  
5 loin, sans jamais la certitude d'un retour, au moins aisé.  
6

7 Quatorzième roquette. Ked avait de quoi. Depuis l'apparition du Mur, chaque  
8 enchère militaire nous valait plusieurs trajets vers les stocks et dépôts armés de  
9 gouvernements déchus, de collectionneurs fauchés. Impossible d'estimer l'étendue  
10 explosive de ses possessions. Mais pas une égratignure en trois ans. Rien. Nada.  
11 Personne n'osait broncher.  
12

13 «Tu vas voir, saloperie! Je vais t'allumer le feu au cul, t'embobiner de ton propre  
14 magma, te fondre en air, te poussierer la matière, te sabler au chaud de mes canons.  
15 Tu m'as volé ma femme, je te prendrai ta lave!»  
16

17 Ked hurlait. Il ne s'était jamais complètement remis de la disparition d'Anaée.  
18 J'accompagnais mon ami ce matin-là, au Mur. La disparition soufflait sa bougie,  
19 jour pour jour. Jamais retrouvée, pas une trace, pas un mot. Le plus dur sans doute.  
20 Sa voix portait son désespoir et sa colère en furie articulée. Autant d'artillerie dans  
21 ses cordes vocales. Ses salves pulsaient son flow droit dans les briques. Ses phrases  
22 injectées au ciment s'écrasaient contre Le Mur, qui nous les renvoyait en écho.  
23 Jusqu'au «JE-T'AIME-ANAEE», net, mat et sans retour. Je n'en croyais pas mes  
24 yeux. Une fissure grosse comme mon poing, au milieu de quatre briques. Rien vu,  
25 Ked pleurait.  
26

27 «Va chercher Alizz!», lançai-je à Ked alors qu'il se frottait les orbites.  
28

29 Je ne lui dis pas tout de suite. Un morceau de tissu dépassait de la fissure. Anaée  
30 n'était pas ma femme, mais j'aurais reconnu ses robes parmi des milliers. A mesure  
31 que Ked s'éloignait, Le Mur reprenait son clavier en touches juxtaposées. J'aperçus  
32 mon visage en lettres mais ça ne dura qu'un instant, comme un écran qu'on éteint.  
33

34 Il fallait reculer. La zone d'influence me poussait dans le dos, j'allais bientôt  
35 étouffer.

36 «Je suis arrivé juste à temps bon dieu de merde», souffla Ked, tombé en arrière  
37 avec moi en m'arrachant de la muraille.

«Aucune trace d'Alizz. Je suis inquiet. C'est la meilleure de nous trois pour déjouer les tours d'influence de la Zone».

Ked s'inquiétait. Pour moi. Lui avait déjà tout perdu dans Le Mur, mais il connaissait mon amour pour Alizz. Ses longs cheveux noirs soufflés, ses yeux en croissants de lune renversés et ses traces. Ses graphes qu'elle laissait sur Le Mur comme ses griffes. L'arrondi enfantin de son écrit que tous percevaient sur le tableau de l'école, mais que j'étais le seul à pouvoir admirer sur Le Mur.

On s'arrêta net. Ked, les yeux au sec. Moi, le cœur tout sec. Notre discussion sur l'Autre-Côté stoppa avec nos pas. On était éblouis et excités. Comme des chats qui voient la neige pour la première fois. Quelques pattes plus loin, une porte. Juste devant nous. Entrouverte.

On franchit la porte sans réfléchir. La moindre hésitation nous aurait coûté un débat interminable. Pas le temps. Alizz. La retrouver.

«Ferme les yeux!», lança Ked.

J'obéis aussitôt. Peut-être trop tard. J'étais aveuglé, les paupières baissées. Ma peau était transparente, le moindre de mes organes éclairé, mon corps transpercé de rayons. Une lumière blanche intenable, plus intense encore qu'à l'extérieur.

«Il faut qu'on bouge, on va cuire sur place!». Ma voix cuisait déjà.

A tâtons, on avançait comme dans le noir. On se parlait sans cesse pour ne pas se perdre. Parfois, Ked hurlait. On attendait le retour de l'écho. Ses cris n'étaient plus si nets, ils se perdaient dans la réverbération illuminée sans jamais nous revenir. Je commençais à sentir la soif. L'espace-temps évaporait nos repères, on ne pouvait compter ni sur l'orientation, ni sur l'écoulement. Ked marmonnait entre ses hurlements. A l'oreille, je me dirigeais vers lui pour capter ses gémissements de mots étouffés.

«Ana... Nnnnne nne meuuuu laissssssse paaaaaas... Naée... Reeesste... Jee ne ne ne veux jajajamais te quitter...». La chaleur finit par nous laisser respirer, la lumière par s'atténuer. Je n'apercevais Anaée nulle part. Mirage de passage. Je vérifiais sans cesse ma poche, l'étoffe arrachée du Mur toujours au bout de mes doigts. A ses côtés,

1 je le pris sous mon bras. Je le serrais pour me soulager. Je redoutais le moment où il  
2 faudrait que je lui donne le morceau de robe. Il le fallait. Je ne pouvais rien cacher à  
3 mon ami. Le préserver, un temps, seulement.

4

5 Je n'osais pas non plus lui parler de la sensation qui m'accompagnait depuis  
6 qu'on avait passé la porte. Ma posture avait changé, mes membres en mécanique  
7 automatique me perturbaient. Mon corps me dépassait, poussait de tous côtés, en  
8 extension, pour occuper tout l'espace qui s'étendait autour de nous. Nous marchions  
9 sur un linge blanc qui grandissait et j'augmentais avec lui.

10

11 Ked se plia en deux et rugit. Quelque chose avait changé dans le timbre de sa voix.  
12 Je tremblai d'un coup sous la vibration gutturale qui venait de s'extirper de sa gorge.  
13 J'ouvris les yeux, pris de panique. Une tête de lion se tenait entre ses deux épaules.  
14 Un deuxième rugissement me renversa net, couché en proie vulnérable. J'avais des  
15 jambes tentaculaires et visqueuses. Horrifié, je tentai de me lever. Reculer surtout,  
16 Ked-le-lion allait attaquer. L'imminence se lisait dans le profond de son approche.  
17 Immobile juste avant le sursaut. Mes nouveaux membres inférieurs auraient été  
18 utiles, si je savais m'en servir. Une milliseconde de pensée fatale: le lion avait  
19 amorcé ma mise à mort. Alors que je fermais mon esprit pour diminuer la terreur  
20 de la dernière image qui m'habiterait, je quittai le niveau zéro en traction accélérée.  
21 Une vitesse nauséuse, mais j'étais sauvé. Du lion.

22

23 La clarté du sol nous quittait. Je mis quelques minutes voltigées avant de me rendre  
24 compte que j'étais entre les serres d'Alizz. Elle était devenue une oiseau.

25

26 Alizz décrivait des cercles autour des rugissements de Ked. On devait toucher  
27 la centaine de mètres. Je baissai le regard: mes tentacules étaient toujours là. Huit  
28 grosses à ventouses. Et un motif. Comme une robe qui les habillait.

29 «Anaée. Ma poche!». Ma transformation poulpeuse avait intégré l'étoffe que je  
30 cachais précieusement depuis l'entrée dans Le Mur.

31

32 D'un coup, l'accélération nous tira vers le sol. Alizz avait retrouvé ses bras.  
33 Elle les battait comme des ailes. Chute inéluctable. Pulvérisation inévitable. Au  
34 moins, Ked-le-lion aurait de quoi manger, sans mâcher. La compression du temps  
35 déjouait toujours nos repères, la chute semblait interminable. A mesure que le sol se  
36 rapprochait de nous, je ne distinguais Ked que par intermittences. Impact.

37

Liquide. Membres inférieurs à la maison. Nœuds paniques, adrénaline visqueuse. 1  
A cette vitesse, nous aurions dû exploser nos corps. À la place, nous sommes 2  
ingérés par une masse d'eau. On flotte aussitôt. Je profite de mes membres pour 3  
attraper Alizz et Le Lieau. Ils ne savent pas nager. On dérive un long moment sans 4  
rien décider. On ne sait même pas si on avance. Calme plat, partout, tout le temps. 5  
6  
Ked semble minuscule. Sa crinière trempée le confond en petit chaton compagnon. 7  
Au moins, il nage. Alizz a encore mué. L'oiseau magnifique a laissé place à un 8  
hérisson. Le bout de mes tentacules s'est adapté de poils mi-longs qui me protègent 9  
des piqûres. 10  
11  
Mes amimaux s'approchent de moi chaque jour. Je rapetisse aussi. Bientôt, je ne 12  
pourrai plus nager. J'arrive encore à chopper quelques poissons, mais la cadence 13  
me trahit. Je lis la peur primale qui s'installe dans leur yeux. Je me mets à penser à 14  
Anaée. Combien de temps a-t-elle survécu? Seule. 15  
16  
Ked a perdu tout espoir de la revoir. Sûrement pas sous cette forme, elle détestait 17  
les chats. Alizz n'a jamais compris. Lui a reconnu l'étoffe qui compose mes membres 18  
et ne m'adresse plus un regard. 19  
20  
Depuis que j'ai retrouvé mon corps, nous foulons la terre ferme. Alizz me tient la 21  
main. Ked ne nous quitte pas d'un mètre. On a peur de marcher dessus. Pas encore de 22  
forme humaine pour lui, il est toujours ce petit chaton ébouriffé. Il miaule sans cesse. 23  
Je lui donne l'étoffe pour le calmer. Il l'arbore fièrement dans sa gueule. 24  
25  
Impossible de savoir si nous avons marché des heures ou des jours. Exténués. 26  
Ked-le-chaton voyage sur mon épaule maintenant. La faim nous tiraille. Le désert 27  
blanc n'offre pas tant à manger. Pas de pêche, pas de chasse. On trouve quelques 28  
fruits ridicules sur des arbres presque morts. C'est nous qui sommes presque morts. 29  
30  
Combien de temps on a déjà passé dans Le Mur? Au début, l'intrigue nous 31  
faisait oublier le dénouement. Maintenant, nous sommes dénoués. J'ai bien essayé 32  
d'expliquer à Ked la provenance de l'étoffe, qu'elle était apparue de ses cris, droit 33  
sur Le Mur. Une distorsion créatrice en forme de mots. Peut-être aurais-je pu 34  
provoquer la même chose avec les touches de mon clavier. Un aperçu de ma petite 35  
sœur, disparue dans la zone d'influence quand elle avait 4 ans. Elle lançait le ballon, 36  
Le Mur lui renvoyait. Elle avait trouvé en lui un ami. Engloutie. 37

1 Je voyais des rides naître au creux des yeux d'Alizz. Le chaton était un chat. Il  
2 nous amenait tous les jours des bestioles inconnues au bataillon. Pas tellement  
3 ragoutantes. Pas vraiment rassasiantes. Mais ça nous changeait des fruits rares et  
4 ridicules.

5

6 Moi je boitais. Nous avançons toujours dans le blanc, dans le chaud parfois,  
7 jamais dans le noir. Une lumière translucide qui nous avait dévoilé l'un à l'autre.  
8 J'aimais Alizz, de tout mon être. J'imaginai juste autre chose. Avoir une vie. En  
9 donner. En partager.

10

11 Nous ne comptons plus les jours. Plus le temps. Plus de signe. Régulièrement,  
12 nous nous accordions des pauses aux endroits les moins éclairés. Même cycle que  
13 dehors. Du noir très court, de la chaleur en longueurs éclatantes.

14

15 Un jour où mon genou m'empêchait tout mouvement, on s'est posé un peu plus  
16 longtemps. Je préférerais le chaud que la souffrance qui s'élançait dans toute ma  
17 jambe. Derrière Alizz, que j'admirais à l'abri de son regard, je vis le chat courir vers  
18 nous, gueule serrée sur une proie. Alizz s'est tournée en voyant le reflet dans mes  
19 yeux. Ked tenait une souris, une vraie, comme celles qu'on a hors du Mur. Il posa  
20 le petit corps sans vie devant nous, donna trois coup de pattes, le reprit et s'arrêta  
21 cinq mètres plus loin pour miauler. J'esquissai un sourire. Rien du rugissement des  
22 débuts. Cinq mètres encore. Miaaaaouw. J'oublie la douleur, me lève et tend la main  
23 à Alizz. Le chat-guide ne nous attend déjà plus, on essaye de le suivre, moi presque  
24 à cloche-pied, Alizz droit devant.

25

26 A quelques enjambées, je sens mes tendons se déchirer. Mais Ked m'a appâté. Une  
27 vraie souris ! Je le vois s'arrêter, avec la fin de notre calvaire juste derrière. La queue  
28 disparaît sur la gauche, dans le bord. Je termine ma course en trois bonds. Alizz est  
29 déjà devant.

30

31 - Une chatière! Mon amour! Nous sommes sauvés!

32

33 Ma compagne ne se tient plus. Moi je suis déjà par terre pour passer ma tête par la  
34 petite porte aimantée. Une légère brise s'échappe, une odeur douce remplit l'air de  
35 l'autre-côté. Impossible de savoir si nous rentrons chez nous. Et si c'était l'Autre-  
36 Côté? Celui qui nous attise depuis notre première bouffée. Qui nous a poussés,  
37 presque chaque jour. Qui nous a attirés, en influence, parfois jusqu'à la folie. Qui

m'a donné Alizz. Qui a enlevé Anaée.

1

2

La lumière est parfaite. La rétine est au point en instantané. Anaée, au loin, recueille le petit chat dans ses bras et l'enrobe. Trop grands, la chatière nous garde spectateurs. Je laisse Ked s'évader de nous, courir derrière sa maîtresse tant désirée, en robe... La même, dont je porte toujours l'étoffe au bout des doigts.

3

4

5

6

7

8

9

**10**

11

12

13

14

15

16

17

18

19

20

21

22

23

24

25

26

27

28

29

30

31

32

33

34

35

36

37

1  
2  
3  
4  
5  
6  
7  
8  
9  
**10**  
11  
12  
13  
14  
15  
16  
17  
18  
19  
20  
21  
22  
23  
24  
25  
26  
27  
28  
29  
30  
31  
32  
33  
34  
35  
36  
37



© Collectifs d'écrits

**Mais qui sont-ils ?*****Michel Wolff***

Donner aux mots leur espace et sortir les textes du livre fut la double aspiration à laquelle répondirent le recueil de Michel Wolff, « *De la tête aux pieds - jeu de textes* », (Éd. du Pont de l'Épée - Guy Chambelland. 1984) et une exposition de montages de textes (en librairies, à Liège et Bruxelles). Depuis lors, près de trente ans de doutes, d'observation et de mises sur papier, qui se concrétiseront en un nouveau recueil, « *De ville en nouvelles* », dont la parution est prévue en 2014 !

Ici, ses deux textes ont été fertilisés autant qu'épurés par la dynamique du Collectif de la ligne 10.

***Ziska Larouge***

Graphiste de formation, auteure d'un roman et de nombreuses nouvelles, Ziska Larouge écrit « comme elle lancerait un film dans sa tête qui se matérialiserait en mots sur son clavier ». Silence. On tourne !

***Paul Dupuis***

Après plusieurs années dédiées à l'économie en Belgique et au Portugal, Paul s'est intéressé à la littérature en suivant le programme des cours de philologie romane à l'UCL, qu'il a complété par une formation en traduction littéraire pour les langues espagnole et italienne. Il a traduit quelques romans et puis est devenu traducteur juré. Maintenant, il occupe son temps à lire et il s'essaie gentiment à l'écriture.

***Didier de la Potterie***

Danseur de menuet côté cour, Casanova platonique côté cœur, coupeur de cravates en quatre côté souffleur, amateur d'arabesques, Didier a été tour à tour croqueur de sable et porteur de masques, barbouilleur de lettres et graphiste barbu.

Il rêve de devenir également pourfendeur de dogmes et assembleur de mots imaginaires. Entre-temps, Didier s'essaie aux rêveries du promeneur solidaire, parcourant à vélo les rues de sa ville.

***Viviane Marthe***

Passionnée par les livres, l'écriture est essentielle dans sa vie. L'écriture des autres... Jusqu'à ce que... Elle est venue rejoindre le collectif d'écrits par fidélité à un rêve d'enfant, par goût des mots des autres (surtout!) et pour la rencontre...

1 ***Isabelle De Vriendt***

2 Déjà enfant, Isabelle était plongée dans les livres. Elle se créa son monde. Monde  
3 construit d’imaginaire et d’évasion. Son plaisir d’écrire était tel qu’elle voulut le  
4 partager avec d’autres. Collectifs d’écrits...délivrance...soulagement... Collée à son  
5 ordinateur, elle écrit, commence, organise, finalise, réécrit, sans se rendre compte  
6 que dehors, il fait déjà noir!

7  
8 ***Sylvie Van Molle***

9 Sylvie est comédienne, auteure et fondatrice d’une compagnie de théâtre, la  
10 «Compagnie Les rêveurs éveillés». Attirée essentiellement par les arts contemporains,  
11 toutes disciplines confondues, elle a commencé l’écriture par la rédaction d’une pièce  
12 de théâtre, d’un long et de plusieurs courts métrages. C’est sa deuxième nouvelle.

13  
14 ***Jérôme Dupont***

15 Depuis presque dix ans, Jérôme manie la plume, écorche les mots, torture sa feuille  
16 comme thérapie, animé par la culture Hip Hop. À la fois un moyen d’évasion et une  
17 prise de parole, son écriture porte un regard critique sur le monde pour mieux se  
18 voir. Ou est-ce l’inverse : un plongeon en lui-même pour mieux regarder le monde ?

19  
20 ***Dominique Michiels***

21 Dominique M. les mots, certains mots, leur matière, quelques images incertaines et  
22 le sens ténu qui parfois se profile entre eux. Elle les aligne pendant ses loisirs, tantôt  
23 avec aisance, tantôt laborieusement, comme une échappée du quotidien.

24  
25 ***Anaïs De Bock***

26 Du haut de ses 13 ans, Anaïs se plaît à plonger au cœur de l’humain pour y  
27 déceler les fragilités, découvrir les secrets, éviter les pièges et goûter le bon. C’est  
28 l’enthousiasme, toujours, qui la guide et la porte, depuis les heures passées avec les  
29 chevaux jusqu’au Collectif de la ligne 10, en passant par les explorations de la ville,  
30 de la ligne 1 à la ligne 54.

31  
32 ***Pascal De Bock***

33 Délaisant là et çà son insatiable poursuite de la vie, Pascal aime à poser un regard  
34 sur sa jeunesse rimbaldienne. Il replonge alors dans les futiles délices de l’écriture. Il  
35 y retrouve ses chères traversées ferroviaires, son odyssée d’amour et de haine avec  
36 la famille Swann; ses guerres et sa paix. Mais peu perce de cet homme qui, dit-on, se  
37 connaît mal et se comprend peu.

***Jean-Christophe Steinbach***

Jean-Christophe est un auteur amateur dont quelques nouvelles ont été publiées lors de concours. Il prépare un roman de fantasy. Il a rejoint le Collectif de la ligne 10 dans le but de partager le plaisir d'écrire.

***Emilien Hommé***

Écrit quand il n'a pas le temps. Le reste, dans sa tête. Essais de tout genre, encore frais. Garde des idées au chaud. Ses mondes sont les fictions de sciences, l'uchronie des univers, les futurs anticipés. Parce que dans l'imagination, il y a la précaution et l'espoir. Parce que dans les écrits, il y a les possibles et les oublis, jamais à la ligne, toujours sans frontières.

1  
2  
3  
4  
5  
6  
7  
8  
9  
10  
11  
12  
13  
14  
15  
16  
17  
18  
19  
20  
21  
22  
23  
24  
25  
26  
27  
28  
29  
30  
31  
32  
33  
34  
35  
36  
37

1  
2  
3  
4  
5  
6  
7  
8  
9  
10  
11  
12  
13  
14  
15  
16  
17  
18  
19  
20  
21  
22  
23  
24  
25  
26  
27  
28  
29  
30  
31  
32  
33  
34  
35  
36  
37



### L'itinéraire du Collectif de la ligne 10

1  
2  
3  
4  
5  
6  
7  
8  
9  
10  
11  
12  
13  
14  
15  
16  
17  
18  
19  
20  
21  
22  
23  
24  
25  
26  
27  
28  
29  
30  
31  
32  
33  
34  
35  
36  
37

Tous les espaces qui ont accueilli le Collectif de la ligne 10 se situent à Bruxelles. Les révéler ici est une manière de les remercier et de les rendre (encore) plus visibles.

#### **Théâtre de la Roseraie – Uccle**

[www.roseraie.org](http://www.roseraie.org)

Espace socioculturel de Saint-Gilles, la Roseraie danse sur le fil rouge de l'artistique et propose de nombreuses activités aux enfants, aux jeunes, aux adultes et aux familles dans un écrin de verdure. C'est un lieu d'accueil pour des compagnies théâtrales notamment, qui trouvent à la Roseraie un espace de travail et un lieu de représentations. Le Collectif de la ligne 10 y entame son travail par une prise de contact et un brassage d'idées sur les orientations futures du collectif.

#### **La Fonderie – Molenbeek-Saint-Jean**

[www.lafonderie.be](http://www.lafonderie.be)

Centre d'histoire économique et sociale de la région bruxelloise, la Fonderie gère le Musée bruxellois de l'industrie et du travail. L'association collecte et conserve témoignages, photos, documents, ainsi que des centaines d'objets provenant d'ateliers, d'usines ou de bureaux bruxellois, mémoire d'un mode de production révolu. La Fonderie organise régulièrement des expositions temporaires et propose une série de stages (fonderie, forge, assemblage de métaux et orfèvrerie africaine) et d'animations. Elle met en place des parcours thématiques guidés à Bruxelles et met à disposition du public un centre de documentation écrite, sonore et visuelle. Le Collectif de la ligne 10 y travaille au choix du thème qui guidera son parcours créatif.

#### **Théâtre Les Tanneurs - Bruxelles-Ville**

[www.lestanneurs.be](http://www.lestanneurs.be)

Ancré dans les Marolles, le Théâtre Les Tanneurs se veut proche des gens: création de spectacles avec le quartier, atelier Traces, boîte à troc, tableau à impressions, ateliers d'écriture... sont autant d'initiatives pour démystifier le théâtre et l'ancrer dans la vie! Le Collectif de la ligne 10 y entame ses séances de relecture. Il répond avec enthousiasme à l'invitation à participer au Comité des Spectateurs pour le spectacle «Lettre à Cassandre» de l'auteur portugais Pedro Eiras!

#### **Samarcande - Etterbeek**

[www.samarcande.be](http://www.samarcande.be)

Samarcande est une AMO (Aide en Milieu Ouvert). Les multiples services d'accompagnement des jeunes en milieu ouvert s'inscrivent dans une démarche d'aide socio-éducative. Depuis vingt ans, Samarcande propose un travail

1 d'accompagnement tant individuel que communautaire. Comment améliorer le  
2 milieu de vie des jeunes et leur position dans cet environnement. Il y a dix ans est  
3 né Samarc'ondes, projet d'expression radiophonique qui réalise des émissions pour  
4 et avec les jeunes. Le Collectif y a poursuivi son fructueux et minutieux travail de  
5 relecture.

6

### 7 **L'Espace Magh - Bruxelles-Ville**

[www.espacemagh.be](http://www.espacemagh.be)

8 L'Espace Magh accueille dans ses murs de nombreuses associations ou projets  
9 qui valorisent la multiculturalité et donnent une place à la création d'artistes de  
10 différentes origines: le centre Carhima, la Charge du Rhinocéros, Ras el Hanout, les  
11 Voyageurs sans Bagages, Noonz production. L'Espace Magh, c'est un antre pour la  
12 création, une plume pour la mémoire, une porte ouverte sur la rencontre, l'humanité  
13 et l'art. C'est dans la bibliothèque et la salle de formation que l'Espace Magh  
14 accueille le Collectif de la ligne 10 pour une ultime séance de relecture.

15

### 16 **La Maison du livre - Saint-Gilles**

[www.lamaisondulivre.be](http://www.lamaisondulivre.be)

17 La Maison du Livre organise de nombreuses activités autour du livre et de l'écriture,  
18 pour tous les publics : expos, débats sur des thèmes de société, lectures et ateliers,  
19 autant de portes d'entrée sur la littérature et sur le monde. C'est dans la superbe  
20 bibliothèque de la Maison du Livre que, pour son premier parcours d'écriture, le  
21 Collectif de la ligne 10 avait pu présenter les textes de sa publication. Le Collectif y  
22 retourne cette fois pour faire résonner les murs de ses lectures croisées à haute voix.

23

### 24 **WIELS - Forest**

[www.wiels.org](http://www.wiels.org)

25 C'est au WIELS, dans des fauteuils molletonnés, que le Collectif de la ligne 10  
26 poursuit ses lectures croisées. Après avoir déposé un exemplaire des compilations  
27 2012 (ligne 10 et CAP) au Bookshop pour consultation, le Collectif se hisse au  
28 4ème étage, salle Eeckmans, et prend le temps de poser un regard bienveillant sur  
29 les citoyennes et les citoyens affairé-e-s à leur potager collectif. Au WIELS, centre  
30 d'art contemporain à Bruxelles, on aime tisser des liens avec le quartier, qui se veut  
31 durable à plus d'un titre. A sa manière, le WIELS rappelle à chacun combien l'art est  
32 ancré dans le quotidien.

33

34

### 35 **La Maison de la Francité - Bruxelles-Ville**

[www.maisondelafrancite.be](http://www.maisondelafrancite.be)

36 La Maison de la Francité, qui existe depuis 1978, s'est donné pour mission la  
37 promotion de la langue française et de la francophonie internationale auprès du grand

public pour lequel elle organise de multiples activités (des ateliers, une bibliothèque francophone spécialisée, des tables de conversation, un concours de textes, une permanence d'assistance linguistique « SOS langage », des stages de prise de parole en public, un répertoire de cours de français et formations en alphabétisation à Bruxelles, des expositions, des rencontres littéraires, un site, une infolettre...), dans un espace qu'elle gère et met également à disposition d'associations en lien avec ses objectifs. Ce lieu magique à l'histoire parfois mystérieuse abrite le Collectif pour ses dernières séances de lectures à voix haute. Le Collectif y retourne bientôt pour préparer et présenter sa compilation au public.

### **Le Phare - Uccle**

[www.bibli-uccle.irisnet.be/montjoie.html](http://www.bibli-uccle.irisnet.be/montjoie.html)

Le Phare, outre son rôle de bibliothèque-médiathèque de la commune d'Uccle, développe des projets diversifiés. Ainsi, on y propose des ateliers d'écriture (parfois autobiographiques), des lectures de contes (par des conteurs professionnels), et bientôt divers ateliers et animations liés à Europalia Inde. Le Phare illumine également le monde du livre à travers un projet «genre» visant à lutter contre les stéréotypes sexistes dans la littérature de jeunesse. Le Collectif de la ligne 10 se lance notamment dans une foire aux idées sur les modes de diffusion de sa compilation.

### **Tour & Taxis - Bruxelles-Ville**

[www.tour-taxis.com](http://www.tour-taxis.com)

Tour & Taxis est un lieu événementiel composé des «sheds», de l'Hôtel de la Poste et de l'Entrepôt royal, construit en 1902. Etape intermédiaire pour la marchandise, entre la gare maritime, l'Entrepôt royal a été, jusqu'en 1986, une sorte de no man's land qui permettait aux entreprises de ne payer les taxes d'importation que lorsque les produits sortaient de l'entrepôt. Aujourd'hui, les bâtiments, rénovés, hébergent des magasins, des bars, des restaurants et des bureaux (Syntra, ABE, Federgon, CRMS, De Tijd, Echo...). 1200 personnes y travaillent tous les jours. C'est dans ce cadre monumental que le Collectif de la ligne 10 finalise sa compilation en travaillant aux textes qui «enroberont» les écrits de chacun-e.

### **Le Pont - Forest**

[www.lepont.org](http://www.lepont.org)

A but culturel et social, l'asbl Le Pont a été créée en avril 2004. Depuis lors, concerts, expositions, stages pour enfants et adultes ont été réalisés sans cesse. D'énormes quantités de matériel scolaire, vêtements, jouets et de l'aide financière ont été apportés aux plus démunis de pays tels qu'Haïti, le Mexique et l'Argentine, ainsi qu'aux missions belges des Médecins du Monde et autres. Le Collectif de la ligne 10 y prépare la présentation de sa compilation au public.

1 **Ateliers Vénerie - Watermael-Boitsfort**

[www.lavenerie.be](http://www.lavenerie.be)

2 Les Ateliers Vénerie, Centre d'Expression et de Créativité (C.E.C), est une  
3 association adossée au Centre Culturel La Vénerie de Watermael-Boitsfort depuis  
4 30 ans. Le CEC « Ateliers Vénerie » organise des ateliers créatifs hebdomadaires,  
5 des stages, des projets socio-artistiques et d'expressions citoyennes, des expositions,  
6 des créations de spectacles, des rencontres artistiques diverses. Ces ateliers sont des  
7 espaces de travail et de transformation pour qu'émerge la création, des points de  
8 départ, des chantiers ouverts, dont l'objectif est centré sur la démarche créative,  
9 la recherche, le processus, le cheminement, ... et non le résultat. L'approche des  
10 publics et les échanges avec habitants et associations de la commune relèvent d'une  
11 démarche d'éducation populaire. Pour le Collectif de la ligne 10, c'est la dernière  
12 ligne droite avant la présentation de ses textes, à la Maison de la Francité!

13  
14  
15  
16  
17  
18  
19  
20  
21  
22  
23  
24  
25  
26  
27  
28  
29  
30  
31  
32  
33  
34  
35  
36  
37

**Le Collectif de la ligne 10 et ScriptaLinea remercient**

1  
2  
3  
4  
5  
6  
7  
8  
9  
10  
11  
12  
13  
14  
15  
16  
17  
18  
19  
20  
21  
22  
23  
24  
25  
26  
27  
28  
29  
30  
31  
32  
33  
34  
35  
36  
37

De nombreuses personnes, responsables d'associations, d'espaces culturels ou d'institutions, nous ont ouvert leur porte pour héberger le Collectif de la ligne 10 ou pour mieux connaître l'aisbl ScriptaLinea. Merci pour leur confiance et leurs encouragements.

Merci aussi à tous ceux qui, de près ou de loin, ont contribué, d'une manière ou d'une autre, à la réalisation de cette compilation. Ils se reconnaîtront.

L'aisbl ScriptaLinea adresse ses vifs remerciements à Françoise Hekkers et à Didier van Pottelsberghe pour leurs talents créatifs au service des textes.

Au moment de la mise sous presse du recueil, l'aisbl ScriptaLinea remercie la Fédération Wallonie-Bruxelles pour son soutien logistique au projet du Collectif de la ligne 10.

Cette compilation a été présentée le 10 novembre 2013 à la Maison de la Francité (Bruxelles).



1  
2  
3  
4  
5  
6  
7  
8  
9  
10  
11  
12  
13  
14  
15  
16  
17  
18  
19  
20  
21  
22  
23  
24  
25  
26  
27  
28  
29  
30  
31  
32  
33  
34  
35  
36  
37



Avec le soutien logistique de la Fédération Wallonie-Bruxelles



Impression : « Les Ateliers » - FW-B (Direction du Support logistique)

Les photos reprises dans la compilation ont été réalisées  
par les membres du Collectif de la ligne 10.

Le présent exemplaire ne peut être vendu.  
Téléchargeable sur [www.collectifsdecrits.org](http://www.collectifsdecrits.org)

D/2013/13.013/2



1  
2  
3  
4  
5  
6  
7  
8  
9  
**10**  
11  
12  
13  
14  
15  
16  
17  
18  
19  
20  
21  
22  
23  
24  
25  
26  
27  
28  
29  
30  
31  
32  
33  
34  
35  
36  
37

1  
2  
3  
4  
5  
6  
7  
8  
9  
**10**  
11  
12  
13  
14  
15  
16  
17  
18  
19  
20  
21  
22  
23  
24  
25  
26  
27  
28  
29  
30  
31  
32  
33  
34  
35  
36  
37



# Collectifs d'écrits

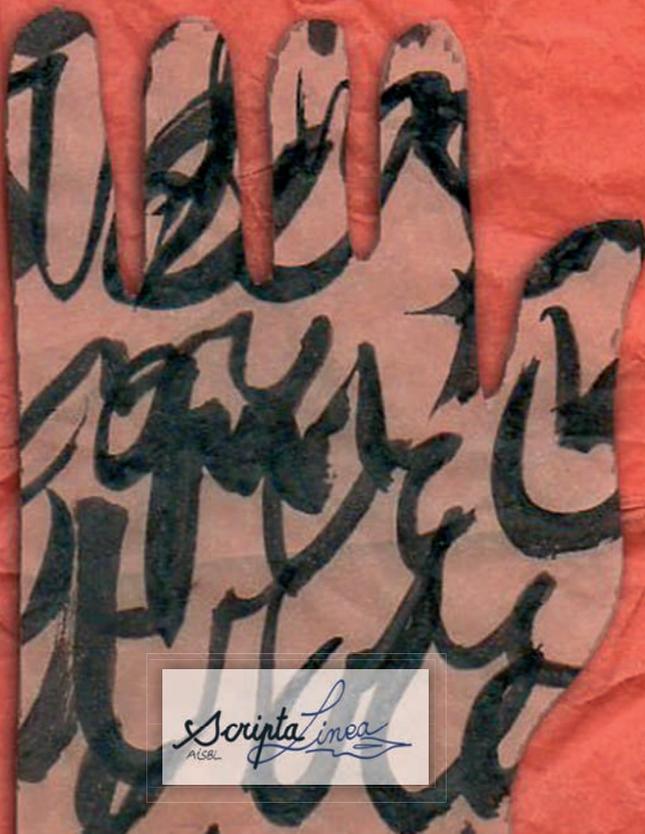
Réseau d'écritures littéraires et sociales pour le bien commun



© Collectif d'écrits

[www.collectifsdecrits.org](http://www.collectifsdecrits.org)

Illustration : Marie Sophie Lebbe



*Scripta Linea*  
AISCBL